NAUFRAGÉS de la LUNE

S.O.S. LUNE (TOME II)

Arthur C. CLARKE ★

★ ANTICIPATION ★

Editions "Fleuve Noir"

SHOUT
SHARE
IT

- Arthur C. Clarke
  - Chapitre premier
  - Chapitre II
  - Chapitre III
  - Chapitre IV
  - Chapitre V
  - Chapitre VI
  - Chapitre VII
  - Chapitre VIII
  - Chapitre IX
  - Chapitre X
  - Chapitre XI
  - Chapitre XII
  - Chapitre XIII
  - Chapitre XIV
  - Chapitre XV
  - Chapitre XVI

Arthur C. Clarke
Naufragés de la Lune
(S. O. S. Lune - tome II)

Chapitre premier

Ils se croyaient sauvés. Ils ne savaient pas que leurs chances de survivre étaient encore très minces…

Ils étaient enfermés depuis plus de trois jours dans l'unique bateau de la Lune, le *Séléné,* qui promenait les touristes sur la Mer de la Soif – cette mer faite non pas d'eau, mais de poussière plus fine que du talc. Ils avaient été engloutis, à la suite d'un séisme lunaire, et leur bateau – qui n'était guère plus grand qu'un autobus, mais qui était construit comme un astronef – reposait sous une couche de quinze mètres de poussière…

Vingt-deux hommes et femmes étaient là, peu vêtus, car la température était élevée dans la cabine. Et ils se félicitaient d'avoir su garder un bon moral jusqu'au moment où, après trois jours, on les avait enfin repérés et rétabli le contact par radio avec eux. Vingt-deux personnes qui dans le péril s'étaient soudées en un groupe solidaire : le capitaine du bateau, Pat Harris, et l'hôtesse, Susan Wilkins, qui formaient à eux deux l'équipage, et leur vingt passagers, parmi lesquels le Commodore Hansteen, le fameux astronaute, qui était à la retraite depuis peu et voyageait maintenant pour son agrément.

Tandis que les touristes se réjouissaient d'avoir enfin repris contact avec le monde extérieur et d'avoir pu envoyer des nouvelles rassurantes à leurs parents et à leurs amis angoissés, Pat Harris examinait les appareils du bord qui, à l'exception de la radio (la couche de poussière sous laquelle ils étaient ensevelis empêchant les ondes de passer) avaient continué de fonctionner correctement. En somme, ils n'avaient souffert que d'une élévation de la température, mais celle-ci avait été supportable. Et ils avaient encore de l'oxygène pour plus de trois jours. D'ici-là, maintenant qu'on travaillait fébrilement à leur sauvetage, ils seraient tirés de ce mauvais pas…

Le capitaine Pat Harris revivait par la pensée les journées difficiles qu'il venait de vivre. Tout avait bien commencé, pourtant. Le *Séléné* avait quitté Port Roris comme d'habitude, pour une excursion sur la Mer de la Soif qui devait durer quatre heures. Ils s'étaient dirigés, dans la nuit lunaire, vers l'île que formaient les Montagnes Inaccessibles. Par une étroite vallée, ils avaient gagné l'extraordinaire Lac du Cratère, qu'ils avaient visité. Ils avaient repris le chemin du retour et étaient déjà de nouveau dans la Mer de la Soif, lorsque la catastrophe s'était produite.

Pour Pat, ç'avait été le moment le plus affreux. Un tourbillon s'était formé dans la mer de poussière, et le bateau avait été pris dans ce tourbillon. Pat avait vainement lutté pour essayer de l'en sortir. Ils avaient sombré. Ils étaient enfouis sous quinze mètres de cette

substance pulvérulente.

Ensuite… Eh bien ensuite, après le premier moment d'émotion, ils avaient attendu, avec la certitude qu'on les découvrirait vite et qu'on les délivrerait vite.

Le Commodore Hansteen n'avait pas tardé à prendre les choses en main et Pat s'était incliné de bonne grâce, devant cet homme qui avait infiniment plus d'expérience que lui.

Le premier souci de Hansteen avait été de maintenir le moral du petit groupe en organisant diverses distractions. Il n'y avait pas trop mal réussi. Tout le monde s'était bien comporté : la grosse Mrs Schuster et son mari l'avocat, le professeur Jayawardene, le physicien McKenzie, Robert Bryant, Miss Morley, une vieille fille un peu aigrie, et tous les autres. Et les heures avaient passé…

Pour Pat Harris, deux événements avaient marqué ces trois interminables journées d'attente : le premier dramatique, le second infiniment plus agréable…

D'abord il avait eu très peur quand le physicien McKenzie lui avait fait remarquer que la température augmentait régulièrement dans la cabine. Et le Commodore lui-même avait jugé la situation tragique. Visiblement ils ne disposaient plus de sept jours, mais tout au plus de vingt-quatre heures. Toutefois la température, contrairement à leur attente, s'était stabilisée, un courant de poussière s'était formé hors de la coque, entraînant le surplus de chaleur. Les passagers n'avaient rien su de cela, et leur moral n'en avait donc pas été affecté…

Quant au second événement, il avait pour le jeune capitaine du *Séléné* un caractère beaucoup plus personnel. Depuis longtemps, il se sentait attiré par Susan Wilkins, la charmante hôtesse du bateau de tourisme. Mais il ne lui avait jamais rien dit. Les circonstances, la peur de la mort, l'amitié mutuelle qui existait déjà entre eux, devait les jeter dans les bras l'un de l'autre alors qu'ils étaient seuls dans la valve d'entrée du bateau… Et cette soudaine et brûlante minute de passion les avaient menés très loin…

Pat y pensait maintenant avec joie et avec émotion, se demandant si l'instant d'intimité qu'ils avaient connue aurait des lendemains…

Ensuite, ç'avait été la reprise de contact tant attendue avec le reste de l'humanité. Tom Lawson, un astronome – ils le savaient tous maintenant – qui se trouvait sur le satellite artificiel Lagrange II, avait fini par repérer leur emplacement exact au moyen des rayons infrarouges. Et l'Ingénieur en Chef Lawrence, aidé de ce même Lawson venu tout exprès sur la Lune, s'était rendu sur place avec deux de ces petits esquifs appelés des «glisseurs », mais sur lesquels on ne pouvait naviguer que revêtu d'un scaphandre. Les sauveteurs avaient dû tâtonner un long moment avant de découvrir l'emplacement exact du

bateau, car celui-ci n'avait laissé aucune trace visible à la surface. Mais quand une sonde métallique avait enfin touché le toit du *Séléné ;* quand, grâce à cette sonde servant d'antenne, il avait été possible de rétablir la communication par radio quand Pat enfin avait entendu la voix de l'Ingénieur Lawrence, la joie avait éclaté à bord du bateau. Peu après, ils étaient en communication avec Clavius City, la capitale de la Lune et pouvaient entendre les propos rassurants de l'Administrateur en Chef Olsen et du directeur du Comité Touristique Davis. Ils pouvaient lancer des messages. Ils se considéraient tous comme sauvés.

Mais Pat se demandait : « Sauvés ? Le sommes-nous réellement ? Nous aurons sans doute encore des heures difficiles à vivre. »

Toutefois il avait bon espoir.

* * *

L'Ingénieur en Chef Lawrence, qui avait le contrôle technique d'une moitié de la Lune et à qui incombait la tâche de les sortir de l'espèce de tombeau dans lequel ils étaient ensevelis, était beaucoup plus soucieux, lui, que les passagers du *Séléné.*

Son premier soin, dès qu'il était revenu à Port Roris sur un « glisseur », après avoir rétabli le contact avec le bateau enfoui sous quinze mètres de poussière, avait été de convoquer les membres du Comité d'Etudes Lunaire dont il était le président. Ce comité était une sorte de « brain trust » chargé d'apporter des suggestions d'ordre scientifique et technique. Il comptait douze membres, mais six seulement d'entre eux étaient présents en chair et en os à la réunion ; les autres étaient dispersés – sur la Lune, sur la Terre ou dans l'espace. Mais un réseau radiophonique leur permettait d'assister de loin à la réunion, d'entendre ce qui se disait et de pouvoir se faire entendre – avec trois secondes de retard quand ils parlaient de la Terre : le temps que les ondes mettaient pour faire l'aller et le retour entre la planète et le satellite.

Quand tout le dispositif permettant à ces hommes de conférer entre eux fut en place, l'ingénieur Lawrence ouvrit la séance.

— Je vais, dit-il, vous mettre rapidement au courant de la situation. Le *Séléné se* trouve par quinze mètres de fond, dans une position horizontale. Il n'a pas eu d'avaries. Tout son équipement fonctionne et les vingt-deux personnes qui sont à bord ont toujours bon moral. Elles ont encore de l'oxygène pour quatre-vingt-six heures – et c'est là le facteur essentiel que nous devons avoir sans cesse

présent à l'esprit.

« Pour ceux d'entre vous qui ne savent pas à quoi ressemble le *Séléné,* voici un modèle réduit, à l'échelle d'un vingtième.

Il prit le modèle sur la table et le fit tourner lentement devant la caméra.

— Ce bateau ressemble à la fois à un autobus et à un petit astronef. Sa seule particularité est son système de propulsion, qui se fait par le moyen d'éventails à lames et à inclinaison variable.

« Notre grand problème, naturellement, est la poussière. Si vous n'avez jamais vu celle-ci, vous ne pouvez pas vous imaginer à quoi elle ressemble. Les idées que vous vous faites sur le sable ou sur d'autres substances terrestres du même genre ne vous serviraient à rien. La poussière lunaire se rapproche beaucoup plus d'un liquide. En voici un spécimen.

Lawrence prit un long cylindre vertical dont un tiers environ était rempli d'une substance grise et amorphe. Il le pencha, et la substance se mit à couler – moins vite que de l'eau, mais plus vite qu'un sirop. Il ne fallut que quelques secondes pour que cette substance reprenne sa place lorsque l'ingénieur eut remis le cylindre d'aplomb. Personne n'aurait pu deviner, en voyant cette expérience, qu'il ne s'agissait pas d'un liquide.

— Ce cylindre est clos, expliqua Lawrence, et nous avons fait le vide à l'intérieur, afin que la poussière se comporte comme elle le fait normalement sur la Lune. Dans l'air, les choses se passeraient en effet d'une façon différente. Cette poudre serait moins fluide ; elle réagirait plutôt comme du sable très fin ou comme du talc. Je vous préviens qu'il vous serait impossible de reconstituer une substance synthétique ayant les propriétés de celle-ci. Il a fallu des milliards d'années de dessication pour produire la poussière lunaire. Si vous voulez faire quelques expériences, nous vous en enverrons autant que vous pourrez le désirer : c'est une matière première qui ne nous fait pas défaut.

— Permettez-moi encore quelques remarques. Le *Séléné* se trouve à trois kilomètres de la terre ferme la plus proche, les Montagnes Inaccessibles. Il y a peut-être encore plusieurs centaines de mètres de poussière sous le bateau, encore que nous n'en sachions positivement rien. De même nous ignorons s'il n'y aura pas de nouveaux éboulements, bien que les géologues nous affirment que ce soit peu probable.

« Le seul moyen dont nous disposions pour atteindre le lieu du sinistre sont les « glisseurs ». Nous en avons deux à pied d'œuvre. Un troisième affecté à l'autre face de la Lune est en route pour nous rejoindre. Ces engins peuvent porter ou remorquer jusqu'à cinq tonnes de matériel, mais on ne peut pas mettre plus de deux tonnes par remorque. Ainsi donc il nous est impossible d'amener sur place un

équipement réellement lourd.

« Telle est donc la situation. Nous disposons de quatre-vingt-dix heures. Avez-vous des suggestions à formuler ? J'ai pour ma part quelques idées, mais je préfère entendre d'abord les vôtres.

Il y eut un long silence, tandis que les membres du Comité, épars dans un espace de plus de quatre cent mille kilomètres de largeur, employaient leurs compétences diverses à méditer sur ce problème.

L'Ingénieur en Chef affecté à l'autre face de la Lune, et qui devait se trouver dans le voisinage de la station Joliot-Curie, rompit le premier le silence.

— J'ai le sentiment, dit-il, que nous ne pourrons rien faire de réellement décisif en quatre-vingt-dix heures. Il nous faudra construire un équipement spécial, et cela demande toujours beaucoup de temps. Donc il nous faudra d'abord établir une canalisation pour envoyer de l'oxygène au *Séléné*. Où se trouve, sur le bateau, le joint permettant cette opération ?

— Derrière l'entrée, à l'arrière, répondit Lawrence, mais je ne vois pas comment vous pourrez amener une canalisation jusque-là et la brancher, à quinze mètres de profondeur. En outre, tout sera obstrué par la poussière.

— J'ai une idée meilleure, dit quelqu'un. Faites passer un tuyau à travers le toit.

— Il en faudra deux, fit remarquer un autre membre du Comité. Un pour envoyer de l'oxygène, un autre pour évacuer l'air vicié.

— Cela veut dire qu'il faudrait recourir à l'installation complète d'un appareil purificateur d'air. Nous nous éviterions cette peine si nous pouvions sortir les gens du bateau avant que les quatre-vingt-dix heures soient écoulées.

— Ce serait jouer trop gros jeu. Une fois que le ravitaillement en air des naufragés sera assuré, nous pourrons prendre notre temps. Nous n'aurons plus à nous soucier de ce délai limite.

— J'accepte ce point de vue, dit Lawrence. En fait, j'ai déjà plusieurs hommes qui travaillent dans ce sens-là. La question qui se posera ensuite est la suivante : devrons-nous essayer de ramener le bateau à la surface avec tous ceux qui sont dedans, ou devrons-nous chercher une méthode pour les extraire du bateau individuellement ? Rappelez-vous qu'ils n'ont qu'un unique scaphandre à bord.

— Serait-il possible de descendre une sorte de couloir vertical, de très gros tube, jusqu'à la valve d'entrée, et de l'ajuster sur celle-ci ? demanda un des savants.

— C'est le même problème que pour atteindre le joint par où insuffler de l'oxygène. En fait, ce serait pire, car le point de connexion serait beaucoup plus vaste.

— Et que pensez-vous d'un coffrage qui entourerait tout le

bateau ? Nous n'aurions qu'à le laisser descendre. Ensuite il ne nous resterait qu'à évacuer la poussière se trouvant à l'intérieur du coffrage.

— Il faudrait des tonnes et des tonnes de matériel. Et n'oubliez pas que la digue ainsi établie devrait être scellée au fond – à supposer que le bateau repose directement sur le sol. Sinon la poussière reviendrait par le bas aussi vite que nous l'évacuerions par le haut.

— Est-ce qu'on peut pomper cette substance ? demanda quelqu'un d'autre.

— Oui, mais avec un matériel approprié. On ne peut pas la pomper par aspiration, naturellement. Il faut la soulever. Une pompe normale ne servirait à rien.

— Cette poussière, grommela l'ingénieur adjoint de Port Roris, a les pires propriétés des liquides et des solides, sans en avoir les avantages. Elle ne bouge pas quand on le désire, elle ne reste pas immobile quand ce serait nécessaire.

— Puis-je faire une remarque, dit le Père Ferraro, le géophysicien qui avait été le premier à signaler le séisme lunaire et qui parlait de l'observatoire Platon. Ce mot de « poussière » risque d'engendrer des malentendus. Ce que nous appelons la poussière lunaire est une substance qui n'existe pas sur la Terre, qui donc n'a aucun nom dans nos langages. Mon collègue du Comité qui vient de parler avant moi a parfaitement raison : parfois on a l'impression qu'il s'agit d'un liquide non mouillant, comme le mercure, par exemple, mais beaucoup plus léger, et parfois c'est un solide qui coule, un peu comme l'asphalte minéral – avec cette différence, naturellement, qu'il coule beaucoup plus vite.

— Existe-t-il un moyen de stabiliser cette substance ? demanda quelqu'un.

— Je pense que c'est une question pour les savants de la Terre, dit Lawrence. Docteur Evans, voudriez-vous nous donner votre opinion sur ce point ?

Il fallut attendre les quelques secondes nécessaires pour que la question aille à destination et que la réponse revienne. Ces secondes-là semblaient toujours longues. Puis la voix du physicien se fit entendre, presque aussi nette que s'il avait été dans la salle.

— Je m'étais déjà interrogé sur ce point. Il y a peut-être des liants organiques – comme la glu par exemple – qui pourraient coaguler cette substance et la rendre plus aisément maniable. L'eau ordinaire pourrait peut-être aussi remplir cet office. Avez-vous essayé ?

— Non, mais nous allons le faire, répondit Lawrence en notant la chose.

— La substance est-elle magnétique ? demanda le représentant du Contrôle du Trafic.

— Voilà une bonne question, dit Lawrence. Qu'en pensez-vous,

Père Ferraro ? La poussière est-elle magnétique ?

— Légèrement. Elle contient une certaine quantité de fer météorique. Mais je ne crois pas que cela puisse nous servir beaucoup. Un champ magnétique aurait pour effet d'attirer les éléments ferreux, mais n'affecterait pas l'ensemble de la poussière.

— En tout, cas, nous pouvons essayer, dit Lawrence en prenant une autre note.

Il avait l'espoir – bien qu'assez faible – que de cette confrontation entre des esprits distingués pourrait jaillir une de ces idées brillantes, peut-être absurdes en apparence, mais fondamentalement justes, qui résoudrait le problème. Ce problème était avant tout le sien, que cela lui plaise ou non. Car il était responsable – au-dessus de ses collaborateurs et de ses services – de tout l'équipement technique sur cette face de la Lune, et plus particulièrement quand quelque chose n'allait pas…

— Je crains bien, reprit le représentant du Contrôle du Trafic, que les plus gros soucis que vous ayez à affronter concernent le transport. Chaque pièce du matériel que vous aurez à utiliser devra être transportée sur des «glisseurs ». Or il faut deux heures pour faire le trajet aller et retour – et même plus puisque vous serez lourdement chargés. Avant même que vous commenciez les opérations, il vous faudra construire une sorte de plate-forme de travail, quelque chose comme un radeau, que vous pourrez laisser sur place. Il faudra sans doute une journée pour le mettre en position, et plus encore pour y amener votre matériel.

— Et ce matériel, ajouta quelqu'un, doit comporter une habitation, pour que les travailleurs puissent rester sur place.

— Cela va de soi. Dès que nous aurons amené là-bas un radeau, nous pourrons y gonfler un *igloo*.

— Mieux encore… Pour cela le radeau n'est pas nécessaire. Un *igloo* flottera sur la poussière.

— Pour en revenir au radeau, dit Lawrence, nous avons besoin pour le construire d'éléments qui soient simples et solides et qui puissent, sur place, s'ajuster facilement les uns aux autres. Avez-vous quelque idée ?

— Des bidons d'essence vides.

— Trop gros et trop fragiles. Peut-être trouverons-nous quelque chose dans les réserves du matériel technique…

Et le débat continua ainsi… Le «brain trust » siégeait.

Lawrence décida que cette discussion devrait durer encore une demi-heure, mais pas plus. Ensuite il arrêterait son plan d'action.

On ne pouvait pas parler indéfiniment, alors que les minutes s'écoulaient et que de ces minutes dépendaient des vies humaines. Toutefois se hâter et partir sur des idées mal conçues serait pire, car

on gâcherait ensuite inutilement du temps, du matériel et de l'habileté technique. De toutes façons la marge entre l'échec et le succès serait très mince.

A première vue, le travail semblait assez simple. Le *Séléné* se trouvait à une centaine de kilomètres d'une base bien équipée. Sa position était exactement connue, et il ne reposait qu'à quinze mètres de profondeur sous la poussière. Mais ces quinze mètres allaient obliger Lawrence à affronter le problème le plus déroutant, le plus difficile de toute sa carrière.

Et c'était une carrière qui, il le savait bien, pourrait se terminer d'une façon abrupte. Car il lui serait très difficile d'expliquer son échec si les vingt deux personnes qui étaient à bord du *Séléné* devaient mourir.

Sa carrière pouvait même se terminer plus brusquement encore, car il allait prendre lui-même, physiquement, de sérieux risques.

* * *

Le reporter Maurice Spenser, des Informations Interplanétaires, vivait une minute inoubliable. Et il était grand dommage que personne ne puisse voir *l'Auriga* effectuer son atterrissage, car c'était un spectacle tout à fait remarquable.

Un astronef se posant ou prenant son vol est une des choses les plus impressionnantes parmi celles qui sont le produit de l'intelligence humaine – ne parlons pas naturellement des explosions nucléaires, plus impressionnantes encore. Et quand cet atterrissage se fait sur la Lune, lentement et dans un étrange silence, il a on ne sait quoi de fantastique (comme dans les rêves) que nul ne peut oublier.

Le capitaine Anson n'avait vu aucune raison d'économiser sur le carburant – d'autant plus que celui-ci était largement payé. En fait, son objectif n'était qu'à cent kilomètres de Port Roris, le point de départ, mais jamais les manuels d'astronautique n'avaient prévu un trajet aussi court pour un vaisseau de l'espace. Il eût pourtant été passionnant pour un mathématicien de déterminer une trajectoire aussi directe que possible, basée sur le calcul des variations, et comportant une dépense d'énergie aussi minime que possible.

Mais Anson avait préféré un parcours de mille kilomètres. Il se posa à la verticale, en se guidant au radar. Le computeur du vaisseau et l'appareil radar travaillaient en concordance, et Anson les surveillait l'un et l'autre. Mais chacun de ces éléments aurait pu faire à lui seul le travail – car il était simple et sans danger contrairement aux

apparences.

Ce n'était toutefois pas l'avis de Maurice Spenser qui, lorsqu'il vit se rapprocher les pics désolés des Montagnes Inaccessibles, aurait de beaucoup préféré se trouver sur les vertes collines de la Terre, pour lesquelles il éprouva soudain une vive nostalgie. Il se demanda pourquoi il s'était embarqué dans cette aventure ? Il y avait sûrement des moyens plus économiques de se suicider…

Mais Spenser l'avait voulu. N'allait-il pas réaliser le reportage le plus sensationnel de l'année ? N'était-il pas le premier – et le seul, – sur les lieux ?

Le moment le plus pénible fut celui où l'astronef se mit en chute libre, entre des freinages successifs. La fureur des réacteurs freinant la descente était quasi insupportable… Et si, brusquement, ils n'obéissaient pas ? Si l'astronef continuait à plonger vers la Lune, lentement, mais avec une accélération inexorable jusqu'au moment de la catastrophe ? Ce n'était pas là une peur stupide et enfantine, car des accidents de cette sorte s'étaient déjà produits souvent.

Mais cela ne devait pas arriver à *l'Auriga.* Déjà le souffle terrible des réacteurs léchait les rochers, projetant vers le ciel de la poussière et des débris cosmiques qui n'avaient pas été troublés depuis des milliards d'années.

Pendant un moment le vaisseau, en parfait équilibre, plana à quelques centimètres seulement au-dessus du sol. Puis, comme à regret, les lances de flammes qui le maintenaient encore dans le vide se rétractèrent. Les tiges largement écartées du train d'atterrissage prirent contact avec la terre ferme, s'adaptant instantanément aux irrégularités de celle-ci, tandis que le bateau se balançait légèrement pendant une seconde et que les dispositifs anti-choc neutralisaient l'énergie résiduelle de cette prise de contact.

Pour la deuxième fois en vingt-quatre heures, Maurice Spenser s'était posé sur la Lune. Bien peu d'hommes auraient pu se vanter d'une chose pareille.

— Eh bien, lui dit le capitaine Anson en quittant son tableau de bord, j'espère que vous êtes satisfait de la vue que nous avons d'ici. Cela vous a coûté cher, et il y a encore cette petite question des heures supplémentaires à régler. D'après le Syndicat des Travailleurs de l'Espace, il faut…

— N'avez-vous donc pas d'âme, Capitaine ? Pourquoi me tourmenter avec des histoires aussi banales ? Mais – et si cela ne doit pas me coûter encore un supplément – permettez-moi de vous dire que vous avez fait un magnifique atterrissage.

— Oh ! Ça fait partie du travail quotidien, répondit l'astronaute, sans cacher toutefois que le compliment lui faisait plaisir. Au fait, voudriez-vous signer le livre de bord que voici, en mentionnant

l'heure de l'atterrissage.

— Pourquoi cela ? demanda Spenser d'un air méfiant.

— Pour faire foi que je vous ai bien amené ici. Ce registre constitue un document légal.

— Il me semble bien démodé de tenir encore un livre de bord. Je croyais que dans les astronefs tout se faisait aujourd'hui par des moyens électroniques.

— C'est une tradition dans le service, répliqua Anson. Naturellement, les appareils qui enregistrent tous les mouvements du bateau ne cessent jamais de fonctionner, et d'après eux il est toujours possible de reconstituer le trajet suivi. Mais seul le registre du capitaine donne les petits détails qui font qu'un voyage est toujours différent d'un autre. Des détails comme ceux-ci, par exemple : « Ce matin une passagère a mis au monde deux jumeaux » ou bien « Sur le coup de six heures nous avons vu une baleine blanche à tribord. »

— Capitaine, fit Spenser, je retire ce que j'ai dit. Vous avez une âme.

Il posa sa signature sur le livre de bord puis s'approcha de la fenêtre d'observation pour examiner le paysage.

La cabine de contrôle, qui se trouvait à cent cinquante mètres au-dessus du sol, possédait l'unique fenêtre de tout le vaisseau permettant une vision directe. La vue était superbe. Vers le nord on apercevait les plus hauts remparts des Montagnes Inaccessibles, qui de ce côté-là cachaient la moitié du ciel. Leur nom, pensa Spenser, était maintenant inadéquat, car il avait pu les atteindre.

Pendant que le vaisseau était là, il pourrait même être employé à quelque utile recherche scientifique, ne serait-ce qu'en réunissant quelques spécimens de roches. En dehors de l'intérêt que présentait en matière d'information le fait qu'un astronef s'était posé en un endroit aussi insolite, Spenser attachait très sincèrement du prix à ce qui pourrait être découvert dans ces montagnes. Aucun homme n'était blasé au point de ne pas être ému par la perspective de visiter un endroit totalement inconnu.

Dans une autre direction, ses regards se posèrent sur la Mer de la Soif, dont l'horizon, vu d'aussi haut, était à une quarantaine de kilomètres. Cet horizon formait un arc de cercle qui embrassait presque la moitié du champ de vision. La mer était parfaitement unie, comme toujours. Mais ce qui l'intéressait se trouvait à moins de cinq kilomètres, et à deux kilomètres en contrebas.

La sonde métallique que Lawrence avait laissée comme repère et comme moyen de correspondre par radio avec le *Séléné* était parfaitement visible même avec des jumelles de faible puissance. Cela n'avait absolument rien d'impressionnant ; tout juste un piquet au milieu de cette immense plaine. Pourtant ce piquet, dans sa simplicité,

signifiait pour Spenser beaucoup de choses. Il constituerait pour la télévision une bonne entrée en matière. Il symboliserait la solitude de l'homme dans cet univers hostile qu'il tentait de conquérir.

Dans quelques heures, cette mer de poussière serait beaucoup moins solitaire. Mais jusqu'à ce moment-là, ce tube métallique servirait à situer le lieu du drame, tandis que des commentaires parleraient des plans de sauvetage et qu'on meublerait le temps avec des interviews.

Mais ces questions secondaires ne le concernaient pas : le bureau des Informations Interplanétaires à Clavius City et les studios terrestres s'en occuperaient. Pour lui, il n'avait maintenant qu'une chose à faire : attendre dans ce nid d'aigle et veiller ensuite à la prise sans discontinuer, par Jules Braques, son cameraman, d'images intéressantes.

Grâce à leurs puissants téléobjectifs et à la pureté lumineuse parfaite de ce monde sans air, ils pourraient presque, quand les opérations commenceraient, prendre de gros plans de l'endroit où il était.

Il regarda en direction du sud-ouest, où le soleil montait paresseusement dans le ciel. La lumière du jour subsisterait pendant presque deux semaines – en calculant le temps comme sur la Terre. Il n'était donc pas nécessaire de se préoccuper de l'éclairage. Et maintenant, tout était en place…

Chapitre II

L'Administrateur en Chef de la Lune, Olsen, ne faisait que très rarement des déclarations publiques. Il préférait administrer la Lune calmement et efficacement, en restant dans la coulisse. Il laissait à des gens plus expansifs – comme Davis, le directeur du Comité Touristique – le soin d'entretenir des relations avec les représentants des agences d'information.

Ses rares apparitions n'en étaient que plus impressionnantes – ainsi, d'ailleurs, qu'il l'escomptait.

Bien que des millions de gens fussent devant leurs écrans de télévision tandis qu'il parlait en présence des reporters, les vingt-deux hommes et femmes à qui il s'adressait réellement, s'ils pouvaient l'entendre, ne pouvaient pas le voir, car on n'avait pas jugé nécessaire d'installer la télévision à bord du *Séléné*. Mais la voix d'Olsen était suffisamment rassurante. Il leur disait tout ce qu'ils désiraient savoir :

— Allô, *Séléné,* avait-il commencé. Je tiens à vous informer que toutes les ressources de la Lune sont actuellement mobilisées pour vous venir en aide. Les états-majors scientifiques et techniques de mon administration travaillent jour et nuit pour cela.

« Mr Lawrence, notre Ingénieur en Chef pour l'a partie de la Lune qui fait face à la Terre, a la responsabilité de ce travail, et j'ai une confiance absolue en lui. Il est en ce moment à Port Roris, où le matériel spécial nécessaire pour effectuer votre sauvetage est rassemblé. Il a été décidé – et je suis sûr que vous serez d'accord avec nous – que la tâche la plus urgente était de faire en sorte que vous ne manquiez point d'oxygène. Pour cette raison, nous projetons d'enfoncer d'abord des tuyaux jusqu'à vous, ce qui peut être fait assez rapidement. Nous pourrons alors vous envoyer de l'oxygène, et même des vivres et de l'eau si c'était nécessaire. Ainsi donc, dès que ces tuyaux seront installés, vous n'aurez plus à vous faire aucun souci. Ensuite, il faudra peut-être un peu plus de temps pour vous atteindre vous-même et pour vous sortir du bateau. Mais il vous suffira d'attendre patiemment.

« Maintenant, je vous laisse, pour vous rendre le circuit, afin que vous puissiez de nouveau correspondre avec vos amis. Je suis navré des ennuis et des craintes que vous a causés ce malheureux accident, mais tout cela est fini, et vous n'avez plus rien à redouter. D'ici un jour ou deux nous vous tirerons de là. Bonne chance. »

Dès qu'Olsen eut terminé, il y eut une explosion d'exclamations joyeuses et de conversations animées à bord du *Séléné*.

C'était précisément ce que l'Administrateur avait voulu provoquer. Déjà les passagers ne pensaient plus à ce qui leur était

arrivé que comme à un épisode mouvementé qui serait pour eux un sujet de conversation jusqu'à la fin de leur vie.

Seul Pat Harris ne semblait pas très heureux.

— J'aurais préféré, dit-il au Commodore Hansteen, que l'Administrateur en Chef ne se montre pas aussi confiant. Sur la Lune, quand on fait trop de promesses, on a toujours un peu l'air de défier le destin.

— Je comprends parfaitement vos sentiments, lui répondit le Commodore. Mais il est difficile de le blâmer. Il a surtout pensé à notre moral…

— Oh ! Le moral est bon, c'est certain, surtout maintenant que nous pouvons correspondre avec nos parents et nos amis.

— A propos de correspondances avec l'extérieur, n'avez-vous pas remarqué qu'il y a un passager qui n'a ni envoyé ni reçu aucun message ? Il n'a même pas l'air de s'en soucier le moins du monde…

— Qui est-ce ?

Hansteen baissa la voix.

— C'est le Néo-Zélandais, Radley. Il est assis tranquillement dans son coin, là-bas. Je ne sais pas pourquoi, mais cela me tracasse.

— Le pauvre garçon n'a peut-être personne sur la Terre à qui il désire télégraphier.

— Un homme qui est assez riche pour venir en touriste sur la Lune a certainement quelques amis, dit Hansteen.

Le Commodore eut un sourire presque enfantin qui adoucit ses rides et ses pattes d'oie.

— Ce que je dis est peut-être un peu cynique, reprit-il. Et au fond je ne le pensais pas tout à fait. Mais je crois que nous ferions bien d'avoir un œil sur ce Radley.

— Avez-vous signalé la chose à Susan… Je veux dire à Miss Wilkins ?

— C'est elle qui me l'a fait remarquer…

« J'aurais dû le deviner, se dit Pat avec admiration. Il y a bien peu de choses dont elle ne s'aperçoive pas. »

Maintenant qu'il aurait sans doute un avenir, Pat Harris s'était mis à penser sérieusement à Susan, et à ce qu'elle lui avait dit. Au cours de sa vie, il avait été amoureux de cinq ou six filles – ou du moins, chaque fois, il en aurait juré – mais il s'agissait cette fois-ci de quelque chose de différent.

Il connaissait Sue depuis un an, et dès le début il s'était senti attiré par elle. Mais jusqu'à maintenant, – jusqu'au moment où ils avaient été enfermés tous deux dans la valve d'entrée – il n'avait rien entrepris de positif.

Il se demandait quels sentiments elle éprouvait pour lui. Regrettait-elle l'instant de passion partagée qu'ils avaient récemment

vécu ? Ou bien n'y attachait-elle aucune importance ?

Elle pouvait prétendre – et il le pouvait lui aussi de son côté – que ce qui s'était passé entre eux dans la valve d'entrée ne comptait plus, que cela n'avait été qu'une prompte aventure entre un homme et une femme qui pensaient n'avoir plus que quelques heures à vivre. Ils n'avaient pas été eux-mêmes en cet instant-là…

Mais peut-être au contraire l'avaient-ils été ? Peut-être étaient-ce le véritable Pat Harris et la véritable Susan Wilkins qui avaient finalement quitté leur masque conventionnel et qui s'étaient révélés l'un à l'autre sous l'effet de l'angoisse et de la tension nerveuse ?

Pat se demanda s'il pouvait être sûr qu'il en avait bien été ainsi. Mais il savait que seul le temps pourrait lui donner une réponse. Ah ! S'il y avait un test scientifique capable de vous dire si vous éprouvez réellement ou non de l'amour ! Mais ce test n'existait pas. Pat pourtant aurait bien aimé savoir où il en était à l'égard de Susan.

* * *

La poussière qui léchait le quai – s'il est permis de s'exprimer ainsi – d'où le *Séléné* était parti quatre jours plus tôt n'avait guère que deux mètres de profondeur. Mais pour l'expérience que l'on allait faire, il n'était pas nécessaire que la poussière fût plus profonde. Si l'équipement construit en hâte se comportait bien ici-même, au large ce serait la même chose.

Lawrence, installé dans les bâtiments du port, observait par la fenêtre ses assistants qui, revêtus de scaphandres, assemblaient entre elles diverses pièces métalliques. Elles étaient faites, comme quatre-vingt-dix pour cent des matériaux de construction employés sur la Lune, de plaques et de barres d'aluminium comportant des rainures.

A certains égards, pensait Lawrence, la Lune est le paradis des ingénieurs. La faible pesanteur, l'absence presque totale de rouille et de corrosion, l'absence même de saisons, avec leurs vents, leurs pluies et leurs gelées imprévus, avaient pour effet d'écarter un certain nombre de problèmes qui sur la Terre étaient une plaie pour de nombreux travaux.

Mais pour compenser ces avantages, naturellement, la Lune possédait quelques spécialités qui lui étaient propres, à commencer par ses nuits durant lesquelles la température descendait à un degré effroyablement bas au-dessous de zéro. Sans parler de cette poussière contre laquelle ils allaient maintenant se mesurer.

Le léger cadre du radeau qu'ils construisaient reposait sur une

douzaine de très grosses bonbonnes au flanc desquelles on pouvait lire : « Alcool éthylique. Prière de retourner les emballages vides au Centre Numéro 3, à Copernic. »

Ces bonbonnes maintenant ne contenaient que du vide, au sens presque absolu du mot. Chacune d'elles pouvait supporter sans s'enfoncer un poids de deux tonnes lunaires.

Le radeau prenait rapidement forme.

Il faudra que je m'assure, pensa Lawrence, que l'on emporte suffisamment d'écrous et de charnières de réserve.

Il avait vu les travailleurs en laisser tomber cinq ou six dans la poussière qui les avait aussitôt engloutis. Il lui faudrait aussi donner l'ordre que tous les outils soient attachés au radeau, même pendant que l'on s'en servirait, et si gênant que cela puisse être…

Le travail de montage dura quinze minutes – ce qui était bien, si l'on considère que les hommes qui l'accomplissaient opéraient dans le vide et qu'avec leurs scaphandres ils étaient loin d'avoir toute l'aisance de leurs mouvements.

Le radeau pouvait être agrandi dans toutes les directions si c'était nécessaire. Mais tel qu'il était il suffisait pour commencer les opérations. Il pouvait en effet supporter plus de vingt tonnes, et il leur faudrait quelque temps pour décharger le matériel sur place.

Satisfait de la façon dont les choses marchaient pour le moment, Lawrence quitta le bâtiment du port tandis que ses assistants démontaient le radeau.

Cinq minutes plus tard (c'était un des avantages de Port Roris, car en cinq minutes on pouvait aller à pied de n'importe quel point de la ville à n'importe quel autre) il était dans le dépôt du matériel technique. Ce qu'il y vit ne lui parut pas aussi satisfaisant.

Sur deux tréteaux reposait une maquette de deux mètres carrés du toit du *Séléné.* C'était une copie exacte, et faite des mêmes matériaux. Seul le revêtement externe fait d'un produit à base d'aluminium, et qui formait un écran protecteur contre le soleil, était absent. Mais sans doute était-il si mince qu'il n'affecterait pas le test en cours.

L'expérience était d'une simplicité presque enfantine. Elle ne comportait que trois éléments : un ciseau, un marteau, et un ingénieur – qui pour le moment était déçu, car en dépit de violents efforts, il n'était pas encore parvenu à faire pénétrer son ciseau à travers le toit.

Quiconque avait seulement un peu d'expérience des conditions lunaires aurait cru comprendre immédiatement pourquoi l'ingénieur avait échoué. Le marteau, naturellement, n'avait que le sixième de son poids terrestre. Donc, non moins naturellement, ses effets étaient six fois moindres.

Mais ce raisonnement aurait été complètement faux. Une des choses les plus difficiles à comprendre pour un profane était la

différence qui existe entre le poids et la masse. Et parce que bon nombre de gens n'avaient pas pu saisir cette notion, il y avait de nombreux accidents. Car le poids n'était qu'une caractéristique arbitraire ; on pouvait le changer en passant d'un monde à un autre. Sur Terre, ce même marteau aurait pesé six fois plus que sur la Lune. Sur le soleil, il aurait été plus de deux cents fois plus lourd. Et dans l'espace, il n'aurait absolument rien pesé.

Mais dans ces trois endroits, et en fait dans tout l'univers, sa masse – ou son inertie – restaient exactement les mêmes. L'effort nécessaire pour le mettre en mouvement à une certaine vitesse et le choc qu'il produirait en frappant un autre objet, seraient constants dans tout l'espace et à tout moment. Sur un astéroïde presque sans pesanteur, où ce marteau serait aussi léger qu'une plume, il pourrait pulvériser un caillou tout aussi bien que sur la Terre.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Lawrence.

— Ce toit est trop élastique, expliqua l'ingénieur en essuyant la sueur de son front. Le ciseau rebondit chaque fois que je frappe dessus.

— Je vois. Mais cela se produira-t-il quand nous nous servirons d'un tuyau de quinze mètres de long, avec la poussière faisant pression tout autour ? La poussière absorbera peut-être le contrecoup.

— Peut-être. Mais regardez ceci…

Ils s'agenouillèrent devant la maquette pour examiner le dessous du toit. Des lignes à la craie y avaient été tracées pour indiquer la position des fils électriques, qu'il fallait à tout prix éviter de rencontrer.

— Cette fibre de verre est si dure qu'il est impossible d'y faire un trou propre. Quand elle cédera, elle éclatera, se déchirera. Voyez, elle a déjà commencé à s'étoiler à l'endroit où je frappais. Je crains que si nous utilisons ce procédé brutal nous ne fassions craquer le toit.

— Et c'est une chose que nous ne pouvons pas risquer, dit Lawrence. Vous avez raison. Laissons cela de côté. Si nous ne pouvons pas utiliser ce procédé, il nous faudra nous servir d'une foreuse rotative, que nous visserons à l'extrémité de notre tuyau, afin que quelqu'un puisse l'enlever aisément à l'intérieur du bateau. Où en êtes-vous pour le reste de la tuyauterie ?

— Tout est presque prêt… Nous nous servons d'un équipement standard. Nous devrions avoir terminé dans deux ou trois heures.

— Je reviendrai dans deux heures, dit Lawrence.

Il n'ajouta pas, comme certains hommes l'auraient fait : « Et je désire que ce soit fini à ce moment-là. »

Il savait que son personnel faisait tout ce qu'il pouvait sans qu'il soit nécessaire de le bousculer ou de le cajoler. Ces gens étaient habitués à travailler, bien souvent, au-delà des exigences normales. Ils

savaient en outre que pour faire correctement – et vite – une besogne comme celle qui était en cours, il ne fallait ni s'impatienter, ni se précipiter. Le *Séléné* avait encore pour trois jours d'oxygène, et dans quelques heures, si tout marchait bien, on pourrait le ravitailler, ce qui lui permettrait d'attendre quasi indéfiniment.

Malheureusement, tout était loin de très bien marcher.

* * *

Le Commodore Hansteen fut le premier à s'apercevoir du danger lent et insidieux qui maintenant les menaçait.

Ce danger, il l'avait déjà rencontré une fois, alors qu'il était revêtu d'un scaphandre défectueux, sur Ganymède : un incident qu'il avait toujours préféré ne pas se rappeler, mais qu'il n'était jamais tout à fait parvenu à oublier.

Pat, dit-il d'une voix tranquille, mais en s'assurant que personne ne pouvait les entendre, n'éprouvez-vous pas une petite difficulté à respirer ?

Pat Hardi ; eut un sursaut. Puis il répondit :

— Oui, maintenant que vous me le dites, je m'en aperçois. J'attribuais cela à la chaleur.

— C'est ce que j'avais fait d'abord moi aussi.

Mais je connais ce symptôme – en particulier lorsqu'on se met à respirer plus vite. Nous commençons à être empoisonnés par l'oxyde de carbone.

— Pourtant c'est absurde… Tout devrait bien marcher puisque nous avons encore pour trois jours d'oxygène. A moins que quelque chose n'aille pas dans les purificateurs d'air.

— Je crains bien que ce ne soit cela. Quel est le système utilisé pour l'élimination de l'oxyde de carbone ?

— Un système par absorption chimique. C'est une installation très simple, et qui fonctionne bien. Nous n'avons jamais eu avec elle le moindre ennui auparavant.

— Oui, mais vos appareils n'ont jamais eu à travailler dans des conditions comme celles où nous sommes maintenant. Je présume que la chaleur a dû détériorer les produits chimiques du purificateur. Existe-t-il un moyen pour que nous puissions vérifier cela ?

Pat secoua la tête.

— Non. La voie d'accès à ces appareils se trouve en dehors de la coque.

— Sue, ma chère, dit alors une voix qu'ils reconnurent comme

étant celle de Mrs Schuster, n'auriez-vous pas un comprimé à me donner ? J'ai une terrible migraine.

— J'en prendrais un volontiers moi aussi, dit un autre passager.

Pat et le Commodore se regardèrent. Les symptômes classiques de l'empoisonnement par l'oxyde de carbone étaient en train de se développer.

— Combien de temps cela peut-il durer ? demanda Pat d'une voix calme.

— Deux ou trois heures au plus. Et il faudra bien six heures avant que Lawrence et ses hommes soient ici.

Ce fut à ce moment-là que Pat comprit, sans l'ombre d'un doute, qu'il éprouvait réellement de l'amour pour Susan Wilkins. Car sa première réaction ne fut pas une réaction de frayeur quant à sa propre sécurité, mais de colère et de chagrin à l'idée que la jeune femme, après avoir déjà enduré tant de choses, devrait mourir avant que les secours arrivent.

Chapitre III

Quand Tom Lawson se réveilla sur le lit où Maurice Spenser l'avait déposé, dans cette étrange chambre d'hôtel, il ne savait pas où il était, il ne savait même pas très bien qui il était.

Le fait que son propre poids lui était quelque peu sensible l'amena à se rappeler qu'il n'était plus sur le satellite artificiel Lagrange II. Mais il n'était pas assez lourd pour se trouver sur la Terre. Donc ce n'était pas un rêve. Il était bien sur la Lune. Il se souvint alors de sa randonnée sur cette effroyable Mer de la Soif. Il se souvint qu'il était à Port Roris.

Il avait aidé à retrouver le *Séléné.* Vingt-deux hommes et femmes avaient maintenant des chances de survivre grâce à son habileté technique et à sa science.

Après toutes les déceptions et toutes les frustrations qu'il avait connues, les rêves de gloire de son adolescence semblaient vouloir se réaliser. Il faudrait maintenant que le monde – qui jusque-là l'avait traité avec tant d'indifférence et de négligence – fasse amende honorable.

Le fait que la société l'ait pourvu de connaissances qui, un siècle plus tôt, n'étaient l'apanage que d'un petit nombre d'hommes, n'avait pas atténué les griefs de Tom Lawson contre elle. A cette époque, l'enseignement était prodigué automatiquement à tout enfant dont l'intelligence et les aptitudes le permettaient. La civilisation avait besoin – simplement pour se maintenir – d'utiliser au mieux toutes les aptitudes, et toute autre politique eût été un suicide. C'est pourquoi Tom Lawson estimait qu'il ne devait pas de remerciements à la société parce que celle-ci l'avait placé dans les conditions voulues pour qu'il obtienne son diplôme de Docteur ès Sciences. Elle n'avait fait qu'agir dans son propre intérêt.

Toutefois, ce matin-là, il ne se sentait pas aussi amer envers la vie ni aussi cynique envers les créatures humaines. La réussite, et le fait que cette réussite est reconnue, font beaucoup pour adoucir un homme ; et il était en passe d'en bénéficier. Mais il y avait plus encore. Il se rendait compte qu'il éprouvait une satisfaction plus profonde que celle que donne le succès.

Là-bas, sur la mer de poussière, tandis qu'il voguait sur un des deux sièges de *Glisseur II,* et alors que ses incertitudes et sa frayeur avaient été sur le point de l'abattre, il avait pris contact avec une autre créature humaine ; il avait travaillé dans un accord parfait et qui s'était révélé efficace avec un homme dont il pouvait respecter la compétence et le courage.

Ce n'avait été qu'un contact assez mince, et comme tant d'autres

dans le passé, il pouvait ne mener nulle part. Mais au fond de lui-même il espérait qu'il n'en serait pas ainsi et qu'il pourrait désormais avoir l'assurance que tous les hommes ne sont pas d'égoïstes et perfides coquins.

Car Tom ne pouvait pas plus échapper aux empreintes qu'avait laissées sur lui son enfance, que Charles Dickens, malgré ses succès et sa célébrité, ne pouvait échapper aux ombres de la sinistre manufacture qui avaient tout à la fois métaphoriquement et littéralement enténébré sa jeunesse.

Mais le jeune astronome venait de prendre un nouveau départ. Il lui restait toutefois beaucoup de chemin à parcourir pour devenir un représentant normal, bien équilibré et satisfait, de l'espèce humaine.

C'est seulement après avoir pris une douche qu'il aperçut le message que Spenser avait laissé pour lui sur la table.

« Faites comme chez vous, lui disait ce message. J'ai dû partir en hâte, mais mon collègue Mike Graham me remplacera. Appelez-le au 3443 dès que vous serez réveillé. »

Il ne m'aurait guère été possible de l'appeler avant d'être réveillé, pensa Lawson, dont l'esprit excessivement logique se complaisait à relever les petites erreurs de langage. Mais, résistant au désir de se faire apporter d'abord son petit déjeuner, il fit ce que Spenser lui demandait.

Quand il eut Graham, il apprit qu'il avait dormi six bonnes heures dans cette chambre de Port Roris, que Spenser était parti à bord de l'*Auriga* pour la Mer de la Soif, et que la ville était pleine de reporters venus de tous les coins de la Lune. Ces reporters étaient surtout désireux de s'entretenir avec le docteur Lawson…

— Restez où vous êtes, lui dit Graham, dont le nom et la voix semblaient vaguement familiers à Tom (il avait dû avoir l'occasion de lui parler au cours d'un des rares entretiens qu'il avait eus par radio avec les gens de la Lune.) Je serai près de vous dans cinq minutes.

— Je meurs de faim, protesta l'astronome.

— Appelez le garçon de service et commandez-lui ce que vous voudrez. Ce sera à nos frais, naturellement. Mais ne sortez pas de la chambre.

Tom ne se formalisa pas d'être ainsi traité d'une façon quelque peu cavalière. Après tout, cela signifiait qu'il était devenu un personnage important. Il fut plus ennuyé de voir Mike Graham arriver avant les nourritures qu'il avait commandées.

Ce fut donc un astronome affamé qui eut à faire face à la petite caméra de Mike. Il essaya néanmoins d'expliquer, – et cela seulement pour deux cents millions de téléspectateurs – comment il avait pu repérer le *Séléné*.

Grâce à ses récentes expériences et aux transformations qu'elles

avaient opérées en lui, il fit un exposé de premier ordre.

Si, quelques jours plus tôt, un reporter avait réussi à traîner Lawson devant une caméra pour qu'il explique la technique de la détection par l'infrarouge, les auditeurs auraient été promptement abasourdis par l'étalage un peu méprisant qu'il aurait fait de sa science. Tom aurait fait une conférence ardue où il aurait été question d'efficience quantique, de radiation du corps noir, de sensibilité spectrale. Cela aurait convaincu l'auditoire que le sujet était terriblement complexe (ce qui était assez vrai) et qu'un profane ne pouvait rien y comprendre (ce qui était totalement faux.)

Mais maintenant Tom, avec beaucoup de clarté et de patience – malgré les réclamations de son estomac – répondait aux questions de Mike Graham en des termes que la plupart des téléspectateurs pouvaient parfaitement saisir.

Dans le monde des astronomes, que Tom avait souvent effarouché par ses manières, ce fut une révélation.

Sur Lagrange II, le Professeur Kotelnikov résuma les sentiments de ses collègues quand, à la fin de l'émission, il fit cette déclaration sur un ton de quasi incrédulité :

— Franchement, je ne le reconnais plus… Mais dans sa bouche, c'était un beau compliment adressé à Lawson.

* * *

Ce n'avait pas été une opération très commode que de faire tenir six hommes dans la valve d'entrée du *Séléné,* mais Pat Harris avait démontré que c'était le seul endroit où ils puissent tenir une conférence privée.

Les autres passagers, sans nul doute, se demandaient ce qui se passait. Mais ils n'allaient pas tarder à l'apprendre.

Lorsque Hansteen eut fini de parler, ses auditeurs le regardèrent avec inquiétude – ce qui était bien compréhensible – mais ils ne semblaient pas particulièrement surpris. C'étaient des hommes intelligents, et plusieurs d'entre eux avaient déjà deviné la vérité.

— J'ai tenu à vous prévenir les premiers, leur expliqua le Commodore, parce que nous avons estimé, le capitaine Harris et moi, que vous étiez des gens à la tête solide, et suffisamment énergiques pour nous apporter votre aide si nous en avions besoin. Dieu sait combien je souhaite que ce ne soit pas le cas. Mais il est possible qu'il y ait quelques incidents pénibles quand je vais annoncer la chose à tout le monde…

— Et s'il y en a ?

— Si quelqu'un nous cause des ennuis, sautez dessus, répondit simplement le Commodore. Mais tâchez d'avoir un air aussi naturel que possible lorsque nous allons retourner dans la cabine. Ne donnez pas l'impression que vous vous attendez à quelque chose d'anormal. Ce sera la meilleure façon de commencer… Votre rôle est d'étouffer tout mouvement de panique avant qu'il ne se propage.

— Ne croyez-vous pas, dit le physicien McKenzie, qu'il serait peut-être opportun d'envoyer un dernier message à l'extérieur ?

— Nous y avons pensé, mais cela nous ferait perdre du temps et découragerait tout le monde. Il faut faire ce que je vous ai dit aussi rapidement que possible. Puis vite nous en aurons terminé, plus nous aurons de chance de nous en tirer.

— Croyez-vous, demanda Barrett, qu'il nous reste réellement une chance ?

— Oui, dit Hansteen, mais je préfère ne pas essayer d'en fixer le pourcentage. Pas d'autres questions ? Bryan ? Johanson ? Harding ? Bon… Alors, allons-y.

Tandis qu'ils retournaient dans la cabine et reprenaient leurs places respectives, les autres passagers les regardaient avec curiosité et avec une inquiétude grandissante. Hansteen ne les laissa pas en suspens.

— J'ai à vous faire part de graves nouvelles, dit-il d'une voix très lente. Vous avez dû tous remarquer la difficulté que vous avez maintenant à respirer. Plusieurs d'entre vous se plaignent déjà de migraines…

« Eh bien, je le crains, cela provient de l'air. Nous avons encore une réserve assez abondante d'oxygène, mais là n'est pas le problème. La vérité est que le gaz carbonique que nous exhalons n'est pas évacué ; il s'accumule à l'intérieur de la cabine. Nous n'en savons pas exactement la cause, mais je pense que la forte chaleur qui règne dans le bateau a détérioré les absorbants chimiques. Quelle que soit d'ailleurs l'explication, elle ne nous serait d'aucune utilité car nous n'avons aucun moyen de remédier à cela.

Hansteen fit une pause. Il dut respirer profondément deux ou trois fois avant de continuer.

— Ainsi donc, il nous faut faire face à cette situation. Nos difficultés respiratoires vont aller en s'aggravant, de même que les maux de tête. Je ne veux pas essayer de vous tromper. L'équipe de sauvetage ne pourra pas achever ses travaux avant six heures, et nous ne pourrons pas tenir aussi longtemps.

Quelqu'un poussa un soupir angoissé. Le Commodore s'abstint de regarder qui c'était. Un moment plus tard, Mrs Schuster poussa un ronflement volumineux. En d'autres circonstances, cela eût fait rire,

mais pas maintenant. Mrs Schuster avait de la chance de dormir, d'être plongée dans une paisible inconscience.

Hansteen remplit ses poumons. Il était devenu fatigant pour lui de parler un peu longuement.

— Si je ne pouvais pas vous apporter quelque espoir, poursuivit-il, je ne vous aurais rien dit. Mais il nous reste une chance, et il nous faut la saisir. Ce que je vais vous demander n'est pas très drôle, mais tout autre choix serait pire. Miss Wilkins, voulez-vous, s'il vous plaît, me passer les somnifères.

Il y eut un silence de mort – qui ne fut même pas troublé par Mrs Schuster – tandis que l'hôtesse tendait au vieil astronaute une boîte métallique. Hansteen l'ouvrit et y prit un petit cylindre blanc de la taille d'une cigarette.

— Vous savez probablement, dit-il, que tous les vaisseaux de l'espace sont tenus d'avoir ce produit dans leur armoire à pharmacie. La piqûre est tout à fait indolore et cela vous plongera dans le sommeil pour dix heures. Cela fera une grosse différence quant à notre sort ultérieur, et sans doute même, je l'espère, la différence qu'il y a entre la vie et la mort. Car le volume de la respiration humaine est réduit de cinquante pour cent pendant le sommeil. Ce qui signifie que l'air dont nous disposons durera deux fois plus longtemps… Suffisamment, je le pense, pour que les sauveteurs puissent nous envoyer de l'oxygène.

«Il est toutefois indispensable qu'au moins une personne reste éveillée pour garder le contact avec ceux-ci. Il serait même préférable qu'il y en eût deux. L'une d'elles sera, naturellement, le capitaine.

— Et je pense que l'autre devrait être vous, dit une voix déjà trop familière.

— Je suis désolé pour vous, Miss Morley, fit le Commodore sans le moindre signe de colère, mais il me paraît inutile de discuter d'une chose qui a déjà été réglée. Et afin d'éviter tout malentendu…

Avant que quiconque ait pu comprendre ce qui se passait, Hansteen avait enfoncé dans son avant-bras l'aiguille du petit cylindre.

— J'espère vous revoir tous dans dix heures, dit-il très lentement, mais d'une voix très ferme.

Déjà il se dirigeait vers le fauteuil le plus proche. Il s'y laissa tomber et presque aussitôt sombra paisiblement dans l'inconscience.

Et voilà, songea Pat. Le Commodore a fini de jouer son rôle pour le moment.

Il eut envie d'adresser quelques paroles bien senties à Miss Morley, mais il pensa que ce serait au détriment de la dignité avec laquelle Hansteen avait agi.

— Je suis le capitaine de ce bateau, dit-il d'une voix basse mais ferme. Et à partir de maintenant, vous ferez ce que je vous dis.

— Pas moi, s'écria l'indomptable Miss Morley. J'ai payé ma place, et j'ai des droits. Je n'ai pas la moindre intention de prendre cette chose.

Cette terrible femme était insupportable, mais Pat se sentit obligé d'admettre qu'elle avait de l'estomac. En un clin d'œil il vit le cauchemar que serait pour lui la présence de cette femme pendant les dix heures à venir, et sans qu'il y eût personne d'autre avec qui il pût parler.

Il jeta un regard à l'un des hommes qui avaient pour mission d'assurer la discipline : Robert Bryan, l'ingénieur civil de la Jamaïque, qui se trouvait le plus près de Miss Morley. Bryan semblait décidé à entrer en action, mais Pat espérait encore que cet incident déplaisant pourrait être évité.

— Je ne veux pas discuter vos droits, dit-il. Mais si vous aviez lu ce qui est imprimé sur votre billet vous auriez vu qu'en cas d'alarme, j'ai la responsabilité absolue de ce qui se passe sur le bateau. En outre, ce que l'on vous demande est pour votre propre bien. Pour ma part, j'aimerais mieux être endormi que rester éveillé tandis que l'équipe de secours essaiera de nous atteindre.

— Je suis bien de votre avis, dit le professeur Jayawardene d'une façon assez inattendue. Comme le Commodore l'a dit, nous ménagerons ainsi l'air que nous respirons. C'est notre seule chance de salut. Miss Wilkins, voulez-vous me donner une de ces ampoules…

Ces calmes paroles eurent pour effet d'abaisser la température émotionnelle, tandis que le professeur glissait doucement, paisiblement dans l'inconscience.

En voilà deux, pensa Pat. Il en reste encore dix-huit…

— Ne perdons pas de temps, dit-il. Comme vous le voyez, la chose est absolument indolore. Il y a une minuscule aiguille hypodermique dans chaque cylindre, et l'effet est moindre que celui d'une piqûre d'aiguille.

Sue Wilkins déjà distribuait autour d'elle les petits tubes à l'aspect inoffensif, et plusieurs passagers s'en servirent aussitôt. L'avocat Irving Schuster, avec une tendresse pleine de pudeur, fit lui-même l'injection à sa femme déjà endormie. Puis ce fut le tour de l'énigmatique Mr Radley. Il en restait encore une douzaine. Qui serait le suivant ?

Sue Wilkins s'approcha de Miss Morley. Celle-ci était-elle encore décidée à créer un incident ?

Elle l'était, immanquablement.

— Je pense, dit-elle, que je me suis fait clairement comprendre. Je ne veux pas de cette chose… Eloignez ça de moi s'il vous plaît.

Robert Bryan commençait déjà à se mettre en mouvement. Mais la voix ironique de l'Anglais David Barrett se fit entendre :

— Ce qui tracasse visiblement cette aimable dame, Capitaine, fit-

il sarcastiquement, c'est qu'elle craint que vous ne preniez avantage de la situation quand elle sera endormie.

Pendant quelques secondes, Miss Morley, furieuse, fut hors d'état de parler. Ses joues étaient devenues écarlates.

— Je n'ai jamais été insultée de pareille façon… commença-t-elle.

— Moi non plus, madame, l'interrompit Pat, achevant de la désorienter.

Elle regarda autour d'elle, et parmi des visages graves elle put en voir d'autres qui souriaient ironiquement malgré la situation dramatique. Elle comprit enfin qu'elle n'avait qu'une façon de s'en sortir et se montra aussitôt très docile.

Quand elle fut endormie dans son fauteuil, Pat poussa un profond soupir de soulagement. Après ce petit épisode, le reste serait aisé.

Il se tourna vers Mrs Williams, dont l'anniversaire avait été célébré d'une façon assez Spartiate seulement quelques heures plus tôt. Elle contemplait avec une sorte d'effroi glacé le petit cylindre qui était dans sa main. La pauvre femme était visiblement terrifiée, et nul n'aurait pu la blâmer. Dans le siège voisin, son mari avait déjà perdu connaissance. Pat se dit qu'il n'avait pas été très galant d'opérer sur lui-même d'abord et de laisser sa femme affronter seule cette épreuve.

Mais avant qu'il ait pu intervenir, Sue avait déjà fait le nécessaire.

— Je m'excuse, Mrs William, dit-elle. Mais j'ai commis une erreur. Je vous ai donné une ampoule vide. Voulez-vous me la rendre…

Elle fut si prompte que l'autre n'eut pas même le temps de s'apercevoir de ce qui lui arrivait. Cela ressembla à un tour de passe-passe. A peine Sue avait-elle pris le tube des mains de celle qui n'osait pas s'en servir qu'elle avait effectué la petite injection. Mrs Williams s'endormit instantanément à côté de son mari.

Plus de la moitié des passagers étaient maintenant plongés dans le sommeil. Tout compte fait, pensa Pat, les choses se passent fort bien. Le Commodore Hansteen avait été trop pessimiste. L'équipe chargée d'éviter la panique n'avait pas à intervenir.

Mais brusquement, et avec un sentiment de malaise, il remarqua quelque chose qui venait contredire ses bonnes impressions. Le Commodore, au fond, et comme toujours, avait eu parfaitement raison de prendre ses précautions. Car il apparaissait maintenant que Miss Morley n'aurait pas été la seule à leur donner des ennuis…

* * *

Depuis au moins deux ans Lawrence n'avait pas habité dans un *igloo*.

Il y avait eu une époque, alors qu'il n'était qu'un jeune ingénieur, où on ne logeait – quand on travaillait hors des bases – que dans de petites constructions faites de murs rigides. Mais depuis lors, naturellement, tout avait été amélioré et perfectionné. Il était courant, maintenant, que l'on vécût dans une demeure qui, quand elle était pliée, pouvait tenir dans une petite malle.

Le modèle qu'il utilisait maintenant était un des plus récents. Il pouvait abriter six hommes pendant une période indéfinie, à condition, bien entendu, qu'ils fussent ravitaillés en énergie électrique, en eau, en vivres et en oxygène. L'igloo fournissait tout le reste, et même les distractions car il possédait une micro-bibliothèque de livres, de disques et de films. Ce n'était pas un luxe extravagant, et les occupants en faisaient le plus grand usage. Car, dans l'espace, l'ennui est mortel ; il mettait plus longtemps pour vous tuer que – par exemple – une fuite d'air, mais il pouvait avoir des effets tout aussi déplorables, et sous une forme pire.

Lawrence se pencha pour pénétrer dans la valve d'entrée. Il se rappelait qu'avec les vieux modèles il fallait pratiquement se mettre à quatre pattes. Il attendit le signal indiquant que la pression était égalisée, puis il entra dans la pièce principale, de forme hémisphérique.

On avait l'impression d'être à l'intérieur d'un ballon. Et en fait c'était bien cela. De la pièce dans laquelle il était entré, Lawrence ne pouvait voir qu'une partie de l'intérieur, car celui-ci était divisé en plusieurs compartiments par des écrans mobiles. (Et c'était encore un raffinement : autrefois, la seule intimité dont on pouvait jouir était celle que donnait un rideau à l'entrée du cabinet de toilette.)

A trois mètres au-dessus du sol il y avait la lumière et le dispositif de conditionnement d'air, suspendu au plafond par un réseau élastique. Le long du mur courbe, on voyait des râteliers mobiles, qui n'avaient été installés qu'en partie. Derrière l'écran le plus proche une voix se faisait entendre. Elle donnait lecture d'un inventaire. Une autre voix, à intervalles réguliers, disait :

— Vérifié…

Lawrence passa derrière l'écran et se trouva dans le dortoir de *l'igloo*. De même que les râteliers aux murs, les couchettes superposées n'avaient pas encore été installées. Il suffisait pour le moment de s'assurer que tout était bien là. Dès que l'inventaire serait terminé, tout serait emballé et expédié sur le lieu du sinistre.

Lawrence n'interrompit pas les deux hommes dans leur travail. Il s'agissait d'une besogne routinière, mais d'une importance vitale, car ultérieurement la vie ou la mort pouvaient en dépendre. Les besognes

de ce genre étaient fréquentes sur la Lune, et toujours accomplies avec soin, car chacun savait qu'une erreur pouvait être fatale pour quelqu'un.

Quand le vérificateur qui tenait en main les feuilles d'inventaire fut arrivé au bas de celle qu'il lisait, Lawrence lui demanda :

— Est-ce le modèle *d'igloo* le plus grand que vous ayez dans vos stocks ?

— Le plus grand qui soit en bon état de marche. Nous en avons un pour douze hommes, mais il y a une petite fuite dans l'enveloppe extérieure qui n'a pas été réparée.

— Combien de temps cela demanderait-il ?

— Cela ne prendrait que quelques minutes. Mais il faudrait ensuite soumettre *l'igloo* au test du gonflage avant de pouvoir le déclarer utilisable, et il faudrait attendre ensuite douze heures pour s'assurer que tout va bien.

Le moment était venu où l'homme même qui avait établi certains règlements devait se résoudre à les enfreindre.

— Nous ne pouvons pas attendre que le test soit effectué d'une façon complète, dit l'Ingénieur en Chef. Mettez une double pièce et faites un simple examen de la fuite. Si celle-ci est inférieure à la tolérance réglementaire, considérez *l'igloo* comme utilisable. J'en prends moi-même la responsabilité.

Le risque était assez minime, et il pouvait avoir besoin d'une façon urgente de ce grand abri. Car il lui faudrait accueillir, le moment venu – en leur assurant l'oxygène et un minimum de confort – les vingt-deux personnes qui attendaient là-bas dans la Mer de la Soif. Elles ne pourraient pas toutes ensemble mettre des scaphandres entre le moment où elles quitteraient le *Séléné* et celui où elles seraient débarquées à Port Roris.

Tout en réfléchissant à ces choses, il entendit un petit « bip-bip » émanant de l'écouteur qui se trouvait derrière son oreille gauche. Il brancha une fiche accrochée à sa ceinture et prit aussitôt la communication.

— Ici l'Ingénieur en Chef, dit-il.

— Nous avons un message du *Séléné,* dit une voix menue mais très nette. C'est tout à fait urgent… Ils ont des ennuis…

Chapitre IV

Jusque-là, Pat n'avait pas prêté grande attention à l'homme qui était assis les bras croisés dans le fauteuil 3D, près d'une fenêtre, et il dut réfléchir pour se rappeler son nom. C'était quelque chose comme Builder – ou Baldur. Oui, Baldur, Hans Baldur. Il avait toute l'allure du touriste classique et bien tranquille, dont ne pense pas qu'il puisse créer des difficultés.

Il était encore très tranquille. Mais des difficultés, il allait en provoquer. Il était toujours éveillé, mais à première vue, il semblait totalement ignorer ce qui se passait autour de lui. Seul un muscle de sa joue qui se contractait indiquait sa tension nerveuse.

— Qu'attendez-vous, monsieur ? demanda Pat, sur le ton le plus neutre et le plus naturel qu'il lui fut possible de prendre.

Le renfort moral et physique qu'il sentait autour de lui donnait de l'assurance. Ce Baldur ne semblait pas particulièrement vigoureux. Mais Pat, qui était né sur la Lune, et dont les muscles n'avaient pas la force qu'ils auraient eue s'il avait vécu sur la Terre, était certainement moins vigoureux encore. Sans doute n'aurait-il pas eu le dessus s'il avait dû régler seul ce problème.

Baldur secoua la tête et continua à regarder du côté de la fenêtre, comme s'il avait pu voir quelque chose à l'extérieur – quelque chose d'autre que son propre reflet.

— Vous ne pouvez pas m'obliger à prendre cette drogue, dit-il, avec un lourd accent allemand, et je ne la prendrai pas.

— Je ne veux pas vous forcer à faire quoi que ce soit, lui répondit Pat. Mais ne comprenez-vous pas que c'est dans votre propre intérêt – et aussi dans l'intérêt de tous les autres ? Quelle objection valable pouvez-vous nous opposer ?

Baldur hésita. Il semblait chercher ses mots.

— C'est… C'est contre mes principes, dit-il enfin. Oui, c'est cela. Ma religion ne me permet pas de me laisser injecter quoi que ce soit.

Pat savait vaguement qu'il y avait des gens pouvant avoir de tels scrupules. Mais pendant un moment il ne crut pas que tel était bien le cas de ce Baldur. Il était convaincu que l'homme mentait. Mais pourquoi ?

— Puis-je me permettre une remarque ? dit une voix derrière Pat.

— Bien entendu, Mr Harding, répondit le capitaine, soulagé à l'idée qu'il pourrait peut-être sortir de cette impasse.

— Vous dites, reprit Harding, sur un ton qui rappela à Pat la façon dont il avait interrogé Mrs Schuster (comme cela était déjà loin !) vous dites, Mr Baldur, que vous êtes opposé aux piqûres hypodermiques ? Et moi je puis vous dire que vous n'êtes pas né sur la

Lune. Or vous n'avez pas pu y être admis sans avoir subi l'examen sanitaire qui est de rigueur – et sans avoir accepté de recevoir les piqûres habituelles.

Cette question, de toute évidence, mit Baldur dans un état de grande agitation.

— Cela ne vous regarde pas ! lança-t-il.

— C'est parfaitement vrai, fit Harding sur un ton plaisant. J'essaie seulement de me rendre utile.

Il fit un pas vers l'autre et tendit sa main gauche.

— Je ne pense pas, reprit-il, que cela vous gêne de me montrer votre certificat de vaccination interplanétaire.

Pat se dit que c'était une question passablement stupide, car aucun œil humain ne pouvait lire l'information inscrite magnétiquement sur les certificats de vaccination. Il se demanda si Baldur y songerait, et dans ce cas, ce qu'il ferait.

Mais il n'eut pas le temps de réfléchir davantage.

Baldur, surpris, regardait la paume de la main gauche que lui tendait Harding. La main droite de celui-ci bougea si rapidement que le capitaine n'eut pas le temps de voir ce qui arrivait. Ce fut comme le tour de passe-passe réalisé par Sue Wilkins sur Mrs Williams. Mais l'opération avait été beaucoup plus spectaculaire et surtout plus brutale. Pour autant que Pat avait pu en juger, Baldur avait été frappé à la base de la nuque par le côté de la main de Harding – une science dont le jeune capitaine se demandait s'il serait désireux de l'acquérir.

— Il va se tenir tranquille pendant un quart d'heure, fit Harding sur un ton des plus naturels tandis que l'autre s'était affaissé dans son fauteuil. Pouvez-vous me donner un de ces tubes ?… Merci…

Il appuya le petit cylindre contre le bras de l'homme inconscient. Le visage de celui-ci ne changea pas…

Pat eut le sentiment que le contrôle de la situation lui échappait quelque peu. Il était satisfait que Harding eût exercé ses singuliers talents mais néanmoins il éprouvait une certaine gêne.

— Qu'avait donc ce Baldur ? demanda-t-il d'une voix un peu plaintive.

Pour toute réponse, Harding retroussa la manche du passager endormi et souleva son bras pour en montrer la partie charnue. Elle portait les traces – presque invisibles – de centaines de piqûres.

— Vous savez ce que cela signifie ?

Pat fit un signe d'acquiescement. Certains vices avaient mis plus longtemps que d'autres pour parvenir jusqu'à la Lune, mais tous avaient fini par y arriver.

— On ne peut pas blâmer ce pauvre diable de ne pas avoir voulu donner les raisons de son attitude. Il a été conditionné de telle sorte qu'il a pris les piqûres en aversion. A en juger d'après l'état de ces

cicatrices, il n'a dû commencer sa cure de désintoxication qu'il y a quelques semaines. Maintenant, il lui était psychologiquement impossible de se piquer lui-même. J'espère que je n'aurai pas provoqué une rechute. Mais pour l'instant c'est le dernier de ses soucis…

— Comment a-t-il pu passer l'examen sanitaire ?

— Oh ! Il y a un service spécial pour les gens de cette sorte. Les docteurs n'en parlent pas, mais les patients sont provisoirement déconditionnés par hypnose. Il y en a plus qu'on ne le pense. Un voyage sur la Lune leur est d'ailleurs très recommandé comme complément de leur cure. Cela les place dans un milieu très différent de celui qui est habituellement le leur.

Pat aurait aimé poser d'autres questions à Harding, mais ils avaient déjà perdu beaucoup de temps. Par bonheur, les autres passagers avaient déjà franchi le cap. La petite démonstration de judo avait dû encourager ceux qui auraient été susceptibles de faire des manières.

— Vous n'avez plus besoin de moi, dit Sue, avec un pâle sourire, mais avec courage. Au revoir, Pat… Réveillez-moi quand tout sera terminé…

Il l'aida gentiment à s'allonger entre les rangées de sièges.

— C'est entendu, dit-il.

Et quand elle fut endormie, il ajouta à mi-voix.

— Mais je n'en suis pas sûr…

Il resta penché au-dessus d'elle pendant quelques instants, avant d'avoir recouvré assez de sang-froid pour faire face à ceux qui restaient encore – les hommes chargés de la discipline. Il y avait tant de choses qu'il aurait voulu dire à Sue… Maintenant l'occasion était passée, et peut-être pour toujours.

Il avala sa salive, qui ne passa que péniblement dans sa gorge desséchée, puis il se tourna vers ses compagnons encore éveillés. Il y avait un dernier problème à régler, et ce fut David Barrett qui le rappela.

— Eh bien, Capitaine, ne nous laissez pas en suspens. Quel est celui d'entre nous que vous voulez garder pour vous tenir compagnie ?

Pat ne répondit pas immédiatement. Il tendit à chacun d'eux un petit cylindre blanc.

— Je vous remercie de votre aide, dit-il. Je sais que ce que je fais maintenant est peut-être un peu mélodramatique, mais je crois que c'est la meilleure façon de régler le problème : un de ces tubes n'agira pas.

— J'espère que le mien agira, dit Barrett, qui sans perdre de temps l'appliqua sur son bras.

L'effet se produisit. Quelques secondes plus tard, Harding, Bryan

et Johanson suivirent l'Anglais dans l'inconscience.

— Eh bien, dit McKenzie, il me semble que c'est moi qui vais rester. Je suis flatté de votre choix – à moins que vous n'ayez laissé au hasard le soin de décider ?

— Avant de répondre à votre question, fit Pat, il vaut mieux, je crois, que je mette Port Roris au courant de ce qui se passe.

Il se dirigea vers le poste de radio et fit un bref exposé de la situation. Il y eut un silence angoissé à l'autre bout de la ligne. Quelques instants plus tard, Pat reconnut la voix de l'Ingénieur en Chef Lawrence.

— Vous avez fait, naturellement, ce qu'il y avait de mieux à faire, dit celui-ci lorsque le capitaine lui eut répété son histoire d'une façon plus détaillée. Même si nous n'avons pas de difficultés imprévues, nous ne pourrons pas vous secourir avant cinq heures. Pourrez-vous tenir jusque-là ?

— Nous deux qui sommes éveillés, oui, car nous pourrons utiliser à tour de rôle le circuit respiratoire de notre unique scaphandre. Mais c'est pour les passagers que je me fais du souci.

— Ce que vous pouvez faire, c'est vérifier leur respiration et donner une bouffée d'oxygène à ceux qui vous sembleront le plus mal en point. Je vous jure que nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous atteindre le plus rapidement possible. Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

Pat réfléchit pendant quelques secondes.

— Non, fit-il d'une voix fatiguée. Je vous rappellerai tous les quarts d'heure. Terminé.

Il se leva, lentement, car les efforts et l'empoisonnement par le gaz carbonique commençaient à peser lourdement sur lui, et il dit à McKenzie :

— Eh bien, Docteur, voulez-vous venir avec moi voir ce scaphandre…

— J'ai honte de moi. J'avais oublié son existence.

— Moi aussi je me suis fait du souci à ce sujet, car d'autres passagers ont pu le remarquer. Ils ont dû le voir en passant dans la valve d'entrée. Et d'ailleurs nous en avons parlé, le premier jour. Cela prouve combien on peut oublier les choses les plus évidentes.

Il ne leur fallut que quelques minutes pour détacher du scaphandre la boîte absorbante et la réserve de vingt-quatre-heures d'oxygène. Tout le circuit respiratoire avait été conçu de telle façon qu'il puisse être démonté rapidement pour le cas où on aurait à s'en servir afin de pratiquer la respiration artificielle.

Pat se félicita – et ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait – de l'ingéniosité et de la prévoyance avec lesquelles le *Séléné* avait été aménagé. Il y avait, certes, de petites choses qui avaient été

oubliées ou qui n'étaient pas tout à fait au point, mais elles étaient fort peu nombreuses.

Péniblement, avec leurs poumons endoloris, les deux seuls hommes qui étaient encore éveillés à bord du bateau prirent dans leurs mains le cylindre gris qui contenait une journée de vie. Puis ils dirent en même temps :

— A vous d'abord…

Cela les fit rire, mais sans joie. Pat déclara :

— Ne nous donnons pas la peine de discuter.

Et il plaça le masque sur son visage.

Ce fut comme une fraîche brise de mer après une journée d'été poussiéreuse ; comme un vent venant de montagnes couvertes de sapins et balayant l'air stagnant de quelque vallée profonde. Il aspira lentement, profondément, quatre bouffées vivifiantes, et expulsa l'air à fond, pour chasser de ses poumons le gaz carbonique. Puis, comme s'il lui avait tendu le calumet de la paix, il tendit à McKenzie l'appareil respiratoire.

Ces quatre aspirations avaient été suffisantes pour le revigorer, pour chasser les ombres qui s'étaient rassemblées dans son cerveau. Peut-être ce mieux être n'était-il, en partie, que psychologique – car une si faible quantité d'oxygène aurait-elle pu avoir d'aussi profonds effets ? – mais quelle que fût l'explication, il se sentait un nouvel homme.

Maintenant il pouvait faire face aux cinq heures – ou plus –, durant lesquelles il faudrait attendre.

Dix minutes plus tard, après avoir jeté un coup d'œil sur les passagers, il eut un autre motif d'espoir. Tous semblaient respirer aussi normalement qu'il était possible de le souhaiter. Ils respiraient très lentement, mais d'une façon régulière. Il donna à chacun d'eux quelques secondes d'oxygène, puis il appela la base.

— Ici le *Séléné*. Capitaine Harris… Le docteur McKenzie et moi-même nous nous sentons maintenant en meilleure forme, et aucun des passagers ne donne des signes alarmants. Je resterai à l'écoute et je vous rappellerai à la demie.

— Message reçu. Mais attendez une minute… Plusieurs représentants des agences d'information désirent vous parler.

— Je regrette, dit Pat. Je leur ai donné toutes les informations désirables, et j'ai à m'occuper de vingt personnes qui sont plongées dans le sommeil. Terminé.

Oh ! La raison qu'il donnait pour se taire lui sembla assez faible. Il se demanda même pourquoi il avait fait cela. Mais il éprouva soudain une sorte de rancœur qui n'était pas dans son caractère : « Hé quoi ! se dit-il, un homme ne peut-il même plus mourir tranquille aujourd'hui ? »

Et s'il avait su qu'il y avait une caméra en position à moins de quatre kilomètres d'où ils étaient, ses réactions auraient été encore plus violentes.

— Vous n'avez encore pas répondu à ma question, Capitaine, lui dit McKenzie de sa voix patiente.

— Quelle question ? Ah ! J'y suis… Non, ce n'est pas par hasard que vous avez été désigné pour rester éveillé. Le Commodore et moi, nous avons pensé que vous seriez l'homme le plus utile. Vous êtes un homme de science. Vous avez été le premier à noter l'élévation de la température. Et vous vous êtes abstenu d'en parler, ainsi que nous vous l'avions demandé.

— Eh bien, je vais essayer de faire de mon mieux pour répondre à ce que vous attendez de moi. Je me sens certainement beaucoup plus alerte que je ne l'ai été au cours de ces dernières heures. Cela vient de l'oxygène que nous avons respiré. La grosse question est : combien de temps durera-t-il ?

— Si nous n'en usions que tous les deux, il y en aurait pour douze heures, c'est-à-dire tout le temps voulu pour que nous soyons secourus. Mais il nous faudra donner aux autres la plus grosse part de cet oxygène s'il apparaît qu'ils en ont besoin. Je crois que si nous devons être sauvés, nous ne le serons que de justesse.

Tout en parlant, ils s'étaient assis, les jambes croisées, sur le plancher, près du poste de pilotage, avec la bouteille d'oxygène entre eux deux. Toutes les cinq ou six minutes, ils utilisaient l'inhalateur, mais seulement pour prendre une ou deux bouffées.

« Je n'aurais jamais imaginé, se disait Pat, qu'un jour je deviendrais un de ces personnages trop classiques que l'on voit à la télévision dans les drames de l'espace. Mais ces choses-là sont arrivées trop souvent dans la réalité pour être encore divertissantes – surtout quand on figure soi-même parmi les acteurs. »

Pat Harris et McKenzie – ou en tout cas presque certainement l'un d'eux – pourraient survivre s'ils abandonnaient les autres passagers à leur destin. En essayant de maintenir en vie ces vingt personnes, ils ne faisaient peut-être que hâter leur propre mort.

La situation était de celles où la logique entre en lutte contre le sens moral. Mais ce n'était pas nouveau. De tels drames n'avaient pas pris naissance avec l'ère de l'espace. Ils étaient aussi vieux que l'humanité, car dans le passé, maintes et maintes fois, des groupes humains perdus ou isolés avaient dû faire face à la mort par manque d'eau, de vivres ou de chaleur. Maintenant c'était l'oxygène qui leur manquait. Mais c'était exactement la même chose.

Certains de ces groupes n'avaient pas eu de survivants. Dans d'autres, il n'y en avait eu qu'une poignée qui avaient passé le reste de leur vie à se justifier. Que pouvait bien éprouver George Pollard, qui

avait été capitaine de baleinier *Essex,* lorsqu'il se promenait dans les rues de Nantucket, regardé par des gens qui le soupçonnaient de cannibalisme ? C'était une histoire vieille de deux cents ans, et dont Pat n'avait jamais entendu parler, car il vivait sur un monde trop occupé à créer ses propres légendes pour se soucier de celles de la Terre.

En ce qui le concernait, il avait déjà fait son choix – et il savait, sans même avoir à le lui demander, que McKenzie était d'accord avec lui. Ni l'un ni l'autre n'étaient hommes à se battre pour une dernière bouffée d'oxygène. Mais si pourtant ils en venaient à se battre ?…

— Qu'est-ce qui vous fait sourire ? demanda McKenzie.

Pat se détendit. Il y avait, dans cet homme de science australien solidement bâti, il ne savait quoi qu'il trouvait très rassurant. Hansteen lui avait donné la même impression. Mais McKenzie était beaucoup plus jeune. Il y avait certains hommes à qui l'on savait que l'on pouvait se fier, des hommes dont vous pouviez être sûr qu'ils ne vous abandonneraient pas. Le physicien inspirait à Pat ce sentiment-là.

— Si vous voulez le savoir, dit-il en reposant le masque à oxygène, j'étais en train de me dire que je ne pourrais pas faire grand-chose contre vous si vous décidiez de garder cette bouteille pour vous tout seul.

McKenzie le regarda, un peu surpris, puis il sourit à son tour.

— Je pense, dit-il, que vous autres qui êtes nés sur la Lune, vous êtes très sensibles à ces différences musculaires…

— Oh ! Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai voulu dire, reprit Pat. Après tout, le cerveau est encore plus important que les muscles. Je ne peux d'ailleurs rien contre le fait que j'ai été élevé dans un monde où la pesanteur est six fois moindre que sur la Terre. Mais comment pouvez-vous savoir que je suis né sur la Lune ?

— Eh bien, en partie à cause de votre physique. Vous êtes presque tous grands et minces. Il y a aussi la couleur de votre peau. Le bronzage par éclairage artificiel ne vous donne jamais le même teint que la lumière naturelle du soleil.

— Votre bronzage à vous est certainement très réussi, répliqua Pat avec un sourire. La nuit, vous pourriez être une menace pour la navigation. Mais d'où vient votre nom de McKenzie ?

Pat, qui avait entendu parler des tensions raciales sur la Terre, tensions qui n'étaient même pas encore tout à fait apaisées, pouvait poser de telles questions sans le moindre embarras, et même sans se rendre compte qu'elles risquaient de gêner son interlocuteur.

— Ce nom a été donné à mon grand-père quand il a été baptisé par un missionnaire. Et je doute qu'il ait le moindre rapport avec mon ascendance.

Pour autant que je sache, je suis un aborigène pur sang.

— Un aborigène ?

— Oui. Les gens de ma race occupaient l'Australie avant l'arrivée des Blancs. Ce qui suivit ensuite fut assez déprimant.

Pat n'avait qu'une très vague connaissance de l'histoire terrestre. Comme beaucoup de gens vivant sur la Lune, il avait tendance à croire que rien d'important ne s'était produit avant le 8 novembre 1967, lorsque le cinquantième anniversaire de la révolution russe avait été célébré de façon si spectaculaire.

— Il a dû y avoir une guerre ? demanda-t-il.

— Il serait exagéré d'employer ce mot. Nous avions des lances et des boomerangs. Ils avaient des fusils. Sans parler de la tuberculose et d'autres choses de ce genre qui étaient encore plus efficaces. Il nous fallut un siècle et demi pour nous en remettre. Et ce n'est qu'au cours du siècle dernier, vers 1940, que notre population a recommencé à augmenter. Maintenant, nous sommes une centaine de mille – presque autant que quand vos ancêtres sont venus.

McKenzie donna à Pat ces informations avec un détachement ironique qui excluait toute animosité personnelle, mais le capitaine du *Séléné* jugea néanmoins utile de décliner sa propre responsabilité pour les méfaits commis par ses ascendants terrestres.

— Ne rejetez pas sur moi le blâme à propos de ce qui s'est passé sur la Terre, dit-il. Je n'y suis jamais allé et je n'irai jamais. Je ne pourrais pas supporter sa pesanteur. Mais j'ai regardé souvent l'Australie dans un télescope. J'ai un certain attachement pour cette partie du globe. Mes parents venaient de Woomera.

— Et ce sont mes ancêtres à moi qui ont donné son nom à cet endroit. Un *woomer* était un endroit où l'on donnait des exhibitions du maniement de la lance.

— Y a-t-il encore des gens de votre race – demanda Pat en choisissant ses mots avec soin – qui continuent à vivre dans des conditions primitives ? J'ai entendu dire qu'il y en avait toujours dans certaines parties de l'Asie.

— La vieille vie des tribus a disparu. Cela s'est fait très rapidement quand les nations africaines de l'O.N.U. se sont mises à vouloir bousculer l'Australie. Et elles l'ont fait souvent, je dois ajouter, d'une façon assez peu correcte – car je me considère avant tout comme un Australien. Mon titre d'aborigène ne vient qu'ensuite. Je dois toutefois admettre que mes concitoyens de race blanche se sont montrés bien des fois passablement stupides. Il fallait qu'ils le soient pour croire que nous l'étions. Certains d'entre eux, jusqu'au siècle dernier, ne nous considéraient-ils pas comme des sauvages de l'âge de pierre ? Nos techniques étaient primitives, c'est vrai… Mais nous n'étions pas des sauvages.

Cette discussion, sous une couche de poussière lunaire, à propos

de conditions de vie terriblement éloignées dans le temps et dans l'espace, ne sembla pas du tout incongrue à Pat. Lui et McKenzie devaient se distraire comme ils le pouvaient pendant les instants où ils n'étaient pas occupés par leurs vingt compagnons endormis. Ils devaient lutter contre le sommeil, au moins pendant près de cinq heures encore. Bavarder était la meilleure façon de le faire.

— Si vos semblables, Docteur, n'étaient pas des sauvages de l'âge de pierre – et en tout cas je puis affirmer que vous n'en êtes pas un – comment les Blancs ont-ils pu avoir une pareille idée ?

— Par pure stupidité, et en se fondant sur des vues préconçues. Il est facile de supposer que si un homme ne sait pas compter, écrire et parler correctement l'anglais, il doit être inintelligent. Je peux vous donner un exemple parfait dans ma propre famille. Mon grand-père – le premier des McKenzie – vécut assez pour voir l'an 2.000, mais il ne sut jamais compter jusqu'à plus de dix. Et sa description d'une éclipse de Lune tenait en ces quelques mots « Lampe à pétrole appartenant Jésus-Christ fini briller. »

« Et maintenant je sais, moi, tracer les équations différentielles du mouvement orbital de la Lune, mais je n'ai pas la prétention d'être plus intelligent que l'était mon grand-père. S'il avait été éduqué, il aurait peut-être été un meilleur physicien que moi. Nos chances ont été différentes, voilà tout. Mon grand-père n'a jamais eu l'occasion d'apprendre à compter – et moi je n'ai jamais eu à élever une famille dans le désert, travail qui exigeait lui aussi beaucoup d'habileté et ne laissait guère de loisirs.

— Peut-être, dit pensivement Pat, trouverions-nous à utiliser ici quelques-unes des compétences de votre grand-père. Car que faisons-nous, si ce n'est essayer de survivre dans un désert ?

— Oui, je crois que vous pouvez dire cela, bien que je ne voie pas en quoi un boomerang ou l'art de faire du feu avec une baguette de bois pourraient nous être utiles. Peut-être pourrions-nous utiliser la magie ? Mais mes compétences en la matière sont faibles. Et je doute que les vieux dieux de ma tribu veuillent quitter la Terre d'Arnhem pour nous venir en aide…

— Regrettez-vous, demanda Pat, que votre peuple ait dû rompre avec son mode de vie d'autrefois ?

— Comment le regretterais-je ? Je connais à peine ce mode de vie. Je suis né à Brisbane et j'avais appris à me servir d'un computeur électronique avant même d'avoir vu un *corroborée*…

— Un quoi ?

— Il s'agit d'une danse religieuse qui se pratiquait dans les tribus, et la moitié de ceux qui participaient à cette danse préparaient des diplômes d'anthropologie culturelle. Je n'ai aucune illusion romantique concernant la vie simple et le noble sauvage. Mes ancêtres

étaient des gens intelligents, et je n'ai pas honte d'eux, mais la géographie les avait enfermés dans une impasse. La lutte qu'ils devaient mener pour vivre ne leur laissait pas assez d'énergie pour faire avancer leur forme de civilisation. Finalement ce fut une bonne chose que les Blancs soient arrivés, malgré leur charmante habitude de nous vendre de la farine empoisonnée quand ils désiraient nos terres.

— Ils ont fait cela ?

— Ils l'ont certainement fait. Mais pourquoi êtes-vous surpris ? Les Blancs ont bien fait entre eux, et à des dates plus rapprochées, des choses encore plus horribles.

Pat réfléchit à tout cela pendant quelques instants.

Puis il regarda sa montre et dit avec une expression de soulagement :

— Il est temps que je reprenne contact avec la base. Mais auparavant, allons jeter un coup d'œil sur nos passagers.

Chapitre V

Ce n'était plus le moment, comprit Lawrence, de se soucier des *igloos* gonflables et des autres commodités à apporter à la vie sur la Mer de la Soif. Tout ce qui importait maintenant était d'introduire des tuyaux à air dans le bateau. Les ingénieurs et techniciens devaient pour cela transpirer dans leurs scaphandres jusqu'à ce que le travail soit fini. Mais leur épreuve de toute façon ne serait pas longue. S'ils ne pouvaient pas réussir à accomplir cette tâche en cinq heures, six au grand maximum, il n'y aurait plus qu'à faire demi-tour et à abandonner le *Séléné* à ce monde dont il portait le nom.

Dans les ateliers de Port Roris, des miracles d'improvisation qui ne seraient jamais diffusés ni vantés avaient été déjà accomplis. Tout un système de conditionnement d'air, avec ses réservoirs d'oxygène liquide, ses appareils absorbants pour l'humidité et le gaz carbonique, ses régulateurs de température et de pression, avait été édifié, et maintenant on le démontait et on le chargeait sur un « glisseur ». Il en était de même pour une petite installation de forage, qui avait été expédiée en toute hâte, au moyen de la fusée navette, par le service de géophysique de Clavius City. Il en était de même encore pour la tuyauterie, qui avait été spécialement dessinée, et qui devrait fonctionner du premier coup, car on n'aurait pas le temps de la modifier.

Lawrence n'essayait pas d'activer ses hommes. Il savait que cela n'était pas nécessaire. Il restait à l'arrière-plan, se contentant de vérifier le flot de matériel venant des ateliers ou des réserves et que l'on portait vers les « glisseurs ». Il s'efforçait de prévoir les « pépins » qui pourraient surgir. Quels outils seraient nécessaires ? En avait-on prévu assez ? Ne serait-il pas bon de ne charger les éléments du radeau qu'en dernier lieu, afin de pouvoir les décharger les premiers ? Serait-il prudent d'envoyer de l'oxygène dans le *Séléné* avant d'avoir établi un tuyau pour l'évacuation de l'air vicié ? Toutes ces questions, et des tas d'autres – les unes banales, les autres vitales traversaient son esprit.

A plusieurs reprises, il appela Pat pour lui demander des renseignements d'ordre technique, concernant surtout la pression de la température. Il voulait aussi savoir si la valve de sécurité de la cabine s'était déjà ouverte (elle n'avait pas dû le faire, car elle était comprimée par la poussière). Enfin il demandait au capitaine du *Séléné* des conseils sur les endroits du toit du bateau où il serait préférable de percer les trous.

Chaque fois Pat lui répondait avec une lenteur et une difficulté croissantes.

Malgré tous les efforts faits par les reporters – qui rôdaient maintenant nombreux dans les parages et qui encombraient les circuits de radio et de T.V. entre Terre et Lune – afin d'obtenir de lui une interview, Lawrence avait énergiquement refusé de leur parler. Il avait déjà fait une brève déclaration, expliquant la situation et ce qu'il avait l'intention de faire. Le reste incombait aux gens de l'administration. C'était en outre leur métier de le protéger afin qu'il puisse accomplir tranquillement sa tâche. Il l'avait dit, d'ailleurs, très clairement, au directeur du Comité de Tourisme, et il avait raccroché aussitôt pour que Davis n'engage pas une discussion.

Il n'avait même pas eu le temps, naturellement, de jeter un coup d'œil sur les images de la télévision, mais il lui était revenu que le docteur Lawson était en train de se faire rapidement une réputation de personnalité marquante. Mais Lawrence avait aussitôt compris et c'était là le travail de ce garçon des Informations Interplanétaires entre les mains duquel il avait poussé l'astronome. Ce gaillard devait être maintenant particulièrement satisfait…

* * *

Ce n'était pourtant pas tout à fait le cas.

Perché sur la haute terrasse des Montagnes Inaccessibles – dont il avait réfuté le nom – Maurice Spenser se rapprochait rapidement de cet état de dépression et d'ulcération qu'il s'était efforcé d'éviter pendant toute sa vie de travail. Il avait déjà dépensé une centaine de milliers de stollars pour amener l'*Auriga* jusque-là – et maintenant il semblait qu'il n'allait rien se passer du tout.

Tout serait sans doute terminé avant même que les « glisseurs » n'arrivent. L'opération de sauvetage, qui aurait tenu en haleine des millions de spectateurs devant leurs écrans ne se réaliserait jamais… Et les quelques curieux qui auraient patienté pour voir arracher à la mort vingt-deux hommes et femmes n'auraient aucune envie d'assister à une exhumation.

Telle était la froide analyse que Spenser, d'après les dernières nouvelles qu'il avait reçues, faisait de la situation Mais il se sentait aussi très malheureux en tant que créature humaine. C'était une terrible chose que de rester là sur ces montagnes, à quatre ou cinq kilomètres seulement de la menaçante tragédie et de ne pouvoir absolument rien faire pour l'éviter. Il se sentait presque honteux de respirer en pensant que ces gens qui étaient là-bas suffoquaient de plus en plus.

A maintes reprises, il s'était déjà demandé si l'*Auriga* pouvait faire quelque chose pour les aider. L'intérêt que cela aurait pu avoir en matière d'information ne lui échappait certes pas, mais dans son esprit il ne le mettait pas au premier plan. Maintenant il était sur qu'il ne pouvait être rien d'autre qu'un spectateur. Cette mer implacable écartait toute possibilité d'aide.

Il avait déjà assisté à d'autres désastres. Mais cette fois il avait plus particulièrement l'impression pénible de jouer le rôle du vampire.

* * *

Tout était très paisible, maintenant, à bord du *Séléné*. Si paisible que les deux hommes qui veillaient devaient lutter contre le sommeil. Comme il serait agréable, se disait Pat, de pouvoir rejoindre les autres, qui dormaient autour de lui et qui avaient peut-être des rêves heureux. Il les enviait et parfois éprouvait même une pointe de jalousie. Puis aspirait quelques bouffées de la provision d'oxygène, qui commençait déjà à baisser. Et la réalité, tandis qu'il constatait le péril, s'emparait à nouveau de lui.

Un homme seul n'aurait jamais pu rester éveillé ni s'occuper de ses vingt compagnons inconscients et leur donner de l'oxygène quand ils présentaient des signes de difficultés respiratoires. McKenzie et lui se comportaient l'un envers l'autre comme des chiens de garde. A plusieurs reprises, chacun d'eux avait secoué l'autre au moment où il allait sombrer dans le sommeil. Cela n'aurait pas présenté de difficultés s'ils avaient disposé de beaucoup d'oxygène. Mais cette bouteille unique serait rapidement épuisée ?

Il était affolant de savoir qu'il y avait encore beaucoup d'oxygène liquide dans les principaux réservoirs du bateau, mais qu'il n'existait pour eux aucun moyen de l'utiliser. Le système de distribution automatique le faisait passer d'une façon constante et régulière dans les évaporateurs, puis dans la cabine où il était aussitôt contaminé par une atmosphère devenue presque intolérable.

Pat n'avait jamais eu l'impression que le temps s'écoulait aussi lentement. Il lui semblait presque incroyable que seulement quatre heures se soient écoulées depuis que McKenzie et lui avaient été laissés pour veiller sur les passagers endormis. Il aurait juré que cela durait depuis quatre jours durant lesquels ils avaient bavardé paisiblement, pris contact avec la base tous les quarts d'heure, vérifié le pouls et la respiration de leurs compagnons et distribué l'oxygène d'une main miséricordieuse.

Mais rien ne dure jamais éternellement. Du monde extérieur que les deux hommes pensaient bien ne revoir jamais leur arriva, par la radio, la nouvelle qu'ils attendaient depuis si longtemps.

— Nous sommes en route, leur dit la voix fatiguée mais résolue de l'Ingénieur en Chef Lawrence. Vous n'avez qu'à tenir encore pendant une heure. Nous serons au-dessus de vous à ce moment-là. Comment vous sentez-vous ?

— Très fatigués, répondit lentement Pat. Mais nous pourrons tenir.

— Et les passagers ?

— Eux aussi. Ils tiendront aussi longtemps que nous.

— Très bien. Je vous appellerai toutes les dix minutes. Laissez votre récepteur ouvert, au maximum de sa puissance. C'est une idée du service médical… On va vous envoyer de la musique, pour que vous ne couriez pas le risque de vous endormir.

L'éclatante fanfare des cuivres retentit le long des ondes, de la Lune à la Terre et dans tout le système solaire, libérant les rythmes martiaux et exaltants de la Marche de Rakowski. Hector Berlioz, lorsqu'il avait composé cette œuvre magistrale, n'avait certainement pas pensé que deux siècles plus tard elle apporterait du réconfort et de l'espoir à des hommes luttant pour leur vie sur un autre monde.

Tandis que cette musique emplissait la cabine, Pat regarda le docteur McKenzie avec un pâle sourire.

— C'est peut-être démodé, dit-il, mais ça agit toujours.

Le sang coulait plus vite dans ses veines. Avec son pied il battait la mesure. A travers l'espace le grand thème musical leur restituait le piétinement des armées en marche, le tonnerre de la cavalerie à travers mille champs de bataille, l'appel des clairons qui avait jadis convié les nations à faire face à leur destinée. Tous ces bruits de combats avaient disparu depuis longtemps de la face de la Terre, et il était bien qu'il en fût ainsi. Mais ils avaient laissé derrière eux ce qui était beau et noble des exemples d'héroïsme et de sacrifice et la preuve que l'homme pouvait encore lutter même quand son corps avait dépassé les limites de l'endurance physique.

Tandis que ses poumons peinaient pour respirer l'air vicié, Pat Harris comprenait combien il allait avoir besoin de cette inspiration vivifiante venue du passé s'il voulait encore résister contre la mort pendant l'heure interminable qui allait maintenant s'écouler.

* * *

Sur le pont minuscule et encombré de *Glisseur I,* l'Ingénieur en Chef Lawrence écoutait lui aussi cette même musique, et elle avait sur lui les mêmes effets Sa petite flottille ne se rendait-elle pas elle aussi à une bataille, contre un ennemi que l'homme aurait à affronter jusqu'au bout des temps ? Tandis que l'espèce humaine se répandrait à travers l'univers de planète en planète, puis de soleil en soleil, les forces de la nature continueraient à se dresser contre lui, de façons nouvelles et inattendues. Même la Terre, bien que conquise depuis des millénaires, présentait encore beaucoup de pièges pour les imprudents. Mais que dire d'un monde que l'homme ne connaissait que depuis une génération et où la mort le guettait sous cent masques innocents ? Qu'on arrachât ou non sa proie à la Mer de la Soif, Lawrence était sûr d'une chose : demain la Lune leur lancerait un nouveau défi.

Chaque « glisseur » n'avait qu'une remorque, mais sur celle-ci le matériel était empilé si haut qu'on avait l'impression que son poids devait être impressionnant. En fait le gros de la charge était constitué par des bonbonnes vides qui serviraient de support au radeau.

Tout ce qui n'était pas absolument essentiel pour la première phase des opérations avait été laissé à la base. Et dès que *Glisseur I* aurait déchargé sa cargaison, il serait renvoyé à Port Roris pour y prendre un nouveau chargement.

Ce qu'il fallait, c'était établir une navette permanente entre la base et l'endroit où le *Séléné* était englouti, afin que, si l'on avait besoin de quelque chose très rapidement, il ne faille pas plus d'une heure pour l'avoir. Mais ces considérations, naturellement, procédaient d'une vue optimiste des choses. Il était possible, hélas ! Lorsqu'ils arriveraient sur place, qu'ils n'aient plus aucune raison de se presser.

Tandis que les bâtiments du port disparaissaient rapidement derrière l'horizon, Lawrence exposa de nouveau à ses hommes quel serait exactement leur travail. Il avait songé, pour mieux mettre au point l'opération projetée, à faire une sorte de répétition générale avant le départ, mais c'était encore un de ces projets qu'il avait dû abandonner faute de temps. Il était indispensable d'agir dans les limites fixées, et chaque seconde qui s'écoulait le rapprochait du point crucial.

— Jones, Sikorsky, Coleman, Matsui, quand nous serons sur place, vous déchargerez les bonbonnes et les disposerez sur la mer de poussière dans l'ordre convenu. Dès que cela sera fait, Bruce et Hodge fixeront les traverses. Prenez bien garde de ne pas laisser échapper de vos mains les boulons et les écrous, et veillez à ce que vos outils soient bien attachés à vos ceintures. S'il vous arrive de tomber accidentellement dans la poussière, ne vous affolez pas. Vous ne vous

enfoncerez que de quelques centimètres. Je le sais par expérience…

« Sikorsky et Jones, vous aiderez à installer le plancher dès que les traverses seront posées. Coleman et Matsui, dès qu'il y aura sur le radeau assez de place pour pouvoir y travailler, commencez à décharger la tuyauterie. Greenwoods, Renaldi, c'est à vous qu'incombera l'opération de forage…

Et Lawrence continuait, n'omettant aucun détail.

Le grand danger, il le savait, était que ces hommes ne se gênent mutuellement en travaillant dans un espace aussi étroit. Il suffirait d'un accident banal pour que tout fût compromis.

Une des craintes les plus vives de Lawrence, une de celles qui l'avaient le plus hanté depuis leur départ de Port Roris, était qu'ils n'eussent oublié quelque outil absolument indispensable. Mais il y avait pour lui un cauchemar plus épouvantable encore ; il tremblait à la pensée que les vingt-deux hommes et femmes enfermés dans le *Séléné* pourraient mourir à l'instant même où on allait les sauver parce que l'unique clef à écrou spéciale dont ils disposaient pour réaliser l'ultime connexion serait tombée pardessus bord…

* * *

Sur les Montagnes Inaccessibles, Maurice Spenser regardait dans ses jumelles tout en écoutant à la radio les voix qui se faisaient entendre à travers la Mer de la Soif.

Toutes les dix minutes, Lawrence parlait au *Séléné,* et chaque fois la réponse se faisait attendre un peu plus longtemps. Mais Harris et McKenzie se cramponnaient au désir de ne pas perdre conscience et y parvenaient, grâce à leur force de volonté et grâce aussi, peut-être, à l'encouragement musical que leur envoyait Clavius City.

— Qu'est-ce que les psychologues leur font entendre maintenant ? demanda Spenser.

Le radio-télégraphiste qui se tenait de l'autre côté de la cabine augmenta un peu le volume du son et les rythmes de Walkyries retentirent à travers les Montagnes Inaccessibles.

— Je ne crois pas, grommela le capitaine Anson, qu'ils leur aient donné de la musique postérieure au dix-neuvième siècle.

— Oh ! Si, ils leur en ont donné, fit Jules Braques, tout en mettant délicatement au point sa caméra. Ils leur ont donné, il y a juste un instant, la Danse du Sabre, de Katchaturian. C'est de la musique qui n'a pas plus de cent ans.

— Attention, dit le radio-télégraphiste. *Glisseur I* va appeler de

nouveau le *Séléné*.

Le silence se fit instantanément dans la cabine.

A l'instant même, ils entendirent l'appel du « glisseur ». L'expédition de secours était maintenant si près d'eux que l'*Auriga* pouvait capter directement son émission sans avoir à recourir au relais de Lagrange.

— Lawrence appelle le *Séléné*. Nous serons vers vous dans dix minutes. Est-ce que tout va bien ?

De nouveau, il y eut la pénible attente. Cette fois elle dura cinq ou six secondes.

— Le *Séléné* vous répond. Rien de changé…

Ce fut tout. Pat Harris ne voulait pas gaspiller ce qui lui restait de souffle.

— Dix minutes, fit Spenser. On devrait déjà les voir. Rien sur l'écran ?

— Pas encore, répondit Jules.

Il explorait lentement l'horizon. Mais l'arc que formait celui-ci était vide. Il n'y avait rien entre la mer de poussière et la nuit noire de l'espace.

La Lune, pensait Jules Braques, est un casse-tête pour les cameramen. Tout était couleur de suie ou blanc comme un lait de chaux. Il n'y avait pas de nuances, pas de ces demi-teintes agréables. Et, naturellement, il y avait l'éternel problème des étoiles, bien que ce fût un problème esthétique plutôt que technique.

Le public s'attendait toujours à voir des étoiles quand on lui montrait le ciel lunaire, même en plein jour. Mais en fait, quand il faisait jour sur la Lune, l'œil humain ne pouvait pas les voir, car l'œil était si désensibilisé par la lumière que le ciel, d'un noir absolu, semblait vide.

Si on voulait voir les étoiles, il fallait mettre des œillères qui faisaient disparaître toute autre lumière que celles du ciel. Vos pupilles, alors, s'élargissaient et les étoiles apparaissaient une à une et meublaient le champ de vision. Mais dès que l'on regardait autre chose, pfuit, elles disparaissaient. L'œil humain, pendant le jour, ne pouvait pas contempler en même temps le paysage et les étoiles. On ne pouvait pas les voir ensemble.

Mais cela, les caméras de télévision le pouvaient si on le désirait, et certains directeurs de réseaux préféraient qu'il en fût ainsi. D'autres soutenaient que c'était falsifier la réalité, et ce problème n'avait pas encore trouvé sa solution.

Jules Braques appartenait plutôt à l'école réaliste. Il ne brancherait le dispositif permettant de voir les étoiles que si on le lui demandait du studio.

A tout moment, maintenant, il était susceptible de transmettre

quelque chose à la Terre. Déjà il avait passé des « flashes » sur le réseau : vue générale des montagnes, aspect de la Mer de la Soif, gros plan avec le piquet solitaire enfoncé dans la poussière. Mais avant longtemps, et peut-être pendant des heures, sa caméra allait sans doute devenir le regard de millions de téléspectateurs. Ou tout cela finirait sur un échec, ou ce serait, au contraire, le plus grand reportage de l'année.

Il tâta le talisman qu'il avait dans sa poche. Jules Braques, membre de la Société Cinématographique et des Ingénieurs de la Télévision, aurait été très mécontent si quelqu'un l'avait accusé de porter sur lui un grigri. Mais d'autre part il aurait été bien en peine pour expliquer pourquoi, tant que l'affaire sur laquelle il travaillait n'était pas favorablement engagée, il ne se séparait jamais de ce petit porte-bonheur.

— Les voilà ! s'écria Spenser.

Le son même de sa voix indiquait avec quelle tension d'esprit il avait guetté. Il abaissa ses jumelles.

— Vous êtes trop sur la droite, dit-il.

Jules rectifia la position.

Sur l'écran de la cabine, la régularité géométrique du lointain horizon avait été enfin rompue. Deux minuscules étoiles étaient apparues sur cet arc parfait qui séparait le ciel de la mer de poussière. Les « glisseurs » avançaient sur la surface de la Lune.

Même avec les téléobjectifs poussés à leur maximum de puissance, ils semblaient encore petits et lointains. Et c'était bien ce que Jules désirait. Il était soucieux de donner une impression de vide, de solitude infinie. Il jeta un rapide coup d'œil à l'écran principal de l'astronef, puis régla ses appareils sur le circuit interplanétaire. Oui, tout allait bien.

Il chercha dans sa poche, en sortit un minuscule poste récepteur et le posa au sommet de sa caméra. Puis il souleva le panneau qui lui cachait le viseur, et aussitôt il vit dans celui-ci une scène faite de couleur et de mouvement. Au même instant une voix si faible qu'elle semblait sortir du gosier d'un insecte commençait à se faire entendre. Elle disait qu'il s'agissait d'un programme spécial des Informations Interplanétaires, sur la chaîne Un Zéro Sept, et que ce programme allait amener les téléspectateurs sur la Lune.

Dans son viseur, Braques voyait la même image que sur le petit écran de contrôle. Non, pas tout à fait la même : celle de l'écran, en effet, avait été prise deux secondes et demie plus tôt, le temps qu'elle aille de la Lune à la Terre et qu'elle en revienne.

Pendant cette fraction infime de la durée – deux millions et demi de microsecondes, pour parler comme les ingénieurs électroniciens – elle avait subi maintes transformations et aventures. Dans la caméra

même, elle avait été saisie par le transmetteur de l'*Auriga* et dirigée sur Lagrange II, à cinquante mille kilomètres au-dessus de leurs têtes. Là, elle avait été lancée dans l'espace, puis captée par l'un ou l'autre des relais-satellites qui tournaient autour de la Terre. Les dernières centaines de kilomètres, les plus durs de tous, à travers l'ionosphère, l'avait amenée jusqu'au building des Informations Interplanétaires, où ses aventures avaient réellement commencé alors qu'elle rejoignait le flot incessant de sons et de signaux électriques grâce auxquels on informait et amusait une bonne partie de l'espèce humaine.

Et maintenant cette image était revenue, après avoir passé entre les mains des directeurs de programmes, des ingénieurs assistants, des services chargés des effets spécieux. Elle était revenue d'où elle était partie, passant de nouveau par de nombreux relais. Pour aller du viseur de la caméra au petit récepteur de poche – à peine la largeur de la main les séparait – l'image avait parcouru près de sept cent cinquante mille kilomètres.

Jules Braques se demanda si cela en valait la peine… Les hommes s'étaient déjà posé des questions de ce genre bien avant que la télévision ne fût inventée.

Chapitre VI

Lawrence aperçut l'*Auriga* alors qu'il était encore à quinze kilomètres des Montagnes Inaccessibles. Il eût d'ailleurs été difficile de ne pas le voir, car c'était un objet remarquable, dont la coque de métal et de matière plastique brillait au soleil.

— Que diable est-ce là ? se demanda-t-il.

Mais il ne tarda pas à se donner la réponse. Il était évident que c'était un astronef. Et il se rappela avoir entendu à Port Roris de vagues rumeurs concernant un vaisseau de l'espace qui avait été loué par une entreprise d'informations pour aller dans ces montagnes. Ce n'était pas son affaire, bien qu'à un moment donné il ait lui-même examiné la possibilité de transporter jusque-là par astronef le matériel qui lui serait nécessaire, afin d'éviter la fastidieuse traversée de la Mer de la Soif. Malheureusement l'idée était irréalisable. Il n'y avait aucun point d'atterrissage assez sûr à moins de cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer. La terrasse qui avait si bien convenu à *l'Auriga* était beaucoup trop haute pour pouvoir être utilisée.

L'Ingénieur en Chef se demanda si cela lui plairait beaucoup de savoir que tous ses mouvements seraient observés par les téléobjectifs installés sur ces montagnes ? Mais il n'y pouvait rien. Il avait déjà repoussé une tentative faite par un reporter d'installer une caméra sur un de ses « glisseurs », au grand soulagement (mais cela, Lawrence ne le savait pas) des Informations Interplanétaires, tandis qu'au contraire les autres agences s'étaient considérées comme terriblement frustrées.

A la réflexion, il se dit que ce serait peut-être une bonne chose d'avoir un astronef à quelques kilomètres de lui. Il serait utile d'avoir un canal d'informations supplémentaire, et peut-être même l'astronef pourrait-il rendre encore d'autres services. Peut-être pourrait-il offrir un abri en attendant que les *igloos* soient installés sur place ?

Où était la sonde servant de repère ? Certainement on devait déjà pouvoir la remarquer… Pendant quelques instants, qui lui furent très pénibles, Lawrence se demanda si elle n'avait pas chaviré et disparu dans la poussière. Cela naturellement ne les empêcherait pas de retrouver le *Séléné* mais il leur faudrait perdre cinq ou dix minutes, alors que chaque seconde avait une importance vitale.

Il poussa un soupir de soulagement. S'il avait eu du mal à voir le tube métallique, c'est parce que celui-ci ne se détachait pas très nettement sur le fond de montagnes.

Le pilote du « glisseur » avait déjà repéré leur objectif et avait modifié légèrement sa course pour se diriger droit sur lui.

Les deux « glisseurs » firent halte, encadrant la sonde, et dans l'instant même l'endroit devint le centre d'une activité fébrile. Huit

hommes en scaphandres se mirent à décharger à toute allure des paquets ficelés et les gros réservoirs cylindriques. Ils travaillaient en observant très exactement les consignes qui leur avaient été données.

Rapidement le radeau commença à prendre forme tandis que les armatures métalliques étaient mises en position autour des bonbonnes. Le plancher, fait de fibre de verre légère, fut fixé aussitôt.

Jamais, dans toute l'histoire de la Lune, aucune installation n'avait été montée avec un tel luxe de publicité – grâce aux yeux attentifs qui, dans la montagne, observaient l'opération. Mais dès qu'ils furent en plein travail, les huit hommes oublièrent totalement que des millions de regards pesaient sur leurs épaules. Tout ce qui comptait pour eux maintenant était d'achever le radeau et de fixer les tuyaux devant apporter la vie aux sinistrés.

Toutes les cinq minutes au moins, Lawrence se mettait en contact avec le *Séléné,* informant Pat Harris et McKenzie des progrès de leur travail. Le fait qu'en même temps il informait des millions de téléspectateurs qui attendaient anxieusement effleurait à peine son esprit.

Finalement, au bout de vingt minutes incroyablement longues, la foreuse fut en place : sa première section de cinq mètres de long était suspendue comme un harpon prêt à plonger dans la mer. Mais ce harpon était destiné à apporter la vie, et non pas la mort.

— Nous descendons, dit Lawrence. La première section est en mouvement.

— Vous ferez bien de vous dépêcher, murmura Pat. Je ne pourrai pas tenir beaucoup plus longtemps maintenant.

Pat Harris avait la sensation de se mouvoir dans un brouillard. Il ne pouvait même pas se rappeler si ce brouillard avait toujours été là. En dehors de la souffrance diffuse qu'il éprouvait dans ses poumons, il ne se sentait pas réellement malade – mais il était incroyablement fatigué. Il se comportait un peu comme un robot, accomplissant une tâche dont il avait depuis longtemps oublié le sens, si toutefois il l'avait jamais connu. Il tenait dans sa main une clé anglaise. Il l'avait prise dans la caisse à outils quelques heures plus tôt, sachant à ce moment-là qu'il en aurait besoin. Peut-être cette clef, le moment venu, lui rappellerait-elle ce qu'il devait faire.

Il entendait – mais venant de très loin, lui semblait-il, – des bribes de conversation qui de toute évidence ne lui étaient pas destinées. Quelqu'un avait dû oublier de fermer le circuit.

— Nous aurions dû arranger cela de façon à pouvoir dévisser d'ici la tête foreuse qui est au bout du tuyau. Car que se passerait-il si elle était trop faible ?

— Nous devions prendre ce risque. Un ajustement plus compliqué nous aurait demandé au moins une heure. Donnez-moi cela…

Les voix se turent. On avait fermé le circuit. Mais Pat en avait entendu assez pour se mettre en colère – tout au moins dans la mesure où pouvait le faire un homme se trouvant dans l'état de semi-hébétude où il était. Ah ! Il leur montrerait comment travailler… Lui et son bon copain le docteur Mac… Mac quoi ? Il ne pouvait même plus se rappeler le nom.

Il fit tourner son siège mobile et regarda la cabine, qui lui parut ressembler à une scène de carnage. Pendant un moment, il ne put pas retrouver le physicien parmi les autres corps affalés. Mais finalement il l'aperçut. McKenzie était agenouillé auprès de Mrs Williams, et il semblait bien que l'anniversaire du jour de la mort de cette pauvre femme se situerait tout près de son anniversaire de naissance. Le physicien maintenait sur le visage de la mourante le masque à oxygène, sans même se rendre compte qu'il n'entendait plus le petit sifflement caractéristique du gaz sortant du cylindre et que la jauge avait depuis un moment déjà atteint le point zéro.

— Nous approchons de la coque, disait la radio. Vous allez nous entendre d'un instant à l'autre.

Déjà ? se dit Pat. Mais, naturellement, un tube lourd devait descendre à travers la poussière presque aussi rapidement qu'on l'y laissait glisser. Et Pat eut le sentiment qu'il était encore quelque peu lucide pour faire de telles déductions.

Bang ! Quelque chose venait de frapper le toit. Mais où ?

— Je vous entends, murmura-t-il. Vous nous avez atteints.

— Nous le savons, reprit la voix. Nous pouvons sentir le contact. Mais c'est à vous de faire le reste. Pouvez-vous nous dire où la foreuse a touché le toit ? Est-ce dans un espace libre ou au-dessus de canalisations électriques ? Nous allons la soulever et l'abaisser plusieurs fois pour vous aider à la localiser.

Pat se sentit terriblement peiné… Ce n'était pas bien qu'on lui demandât de décider d'une chose aussi compliquée.

Bang ! Bang ! Bang ! La foreuse cognait contre le toit. Mais en quel point ? Il n'aurait pas pu, même si sa vie avait été en jeu (et la formule en l'occurrence était particulièrement appropriée) indiquer la position exacte du son. Mais de toute façon ils n'avaient plus rien à perdre.

— Allez-y, murmura-t-il. Vous êtes dans un espace libre.

Sa voix était si faible qu'il dut répéter cela deux fois pour qu'on le comprenne.

Instantanément – ils étaient rapides, là-haut – la pointe foreuse se mit à tourner et à bourdonner sur la face externe de la coque. Il entendait ce bruit très distinctement. C'était un bruit plus beau que n'importe quelle musique.

La pointe foreuse traversa le premier obstacle en moins d'une

minute. Il l'entendait travailler, puis elle s'arrêta net quand le moteur fut coupé. La coque externe était percée. L'opérateur fit descendre alors la pointe de quelques centimètres, jusqu'à la coque interne et se remit à forer.

Le son était maintenant beaucoup plus fort, et il était devenu facile de le localiser exactement. Pat se sentit quelque peu déconcerté en s'apercevant que la foreuse opérait presque au-dessus du câble électrique principal, qui passait au milieu du toit. Si l'outil le coupait…

Lentement, les jambes vacillantes, il se leva et se rapprocha de la source du bruit. Il allait l'atteindre quand il y eut une averse de poussière tombant du plafond. Les lumières vacillèrent. Les ampoules s'éteignirent.

Par bonheur, les lampes de secours étaient restées allumées. Il fallut aux yeux de Pat quelques secondes pour s'adapter à la faible lueur rougeâtre. Puis il vit qu'un tube de métal pendait du plafond. Ce tube descendit lentement, jusqu'à ce qu'il se fût avancé d'un mètre dans la cabine, et il s'immobilisa.

La radio parlait. Quelqu'un devait dire, Pat le savait, quelque chose de très important. Il essaya de donner un sens à ce qu'il entendait. Mais déjà, machinalement, il avait mis sa clef anglaise sur la tête foreuse et il l'ajustait pour pouvoir dévisser.

— Ne dévissez pas la pointe tant que nous ne vous l'aurons pas demandé, disait une voix lointaine. Nous n'avons pas encore eu le temps de fixer un joint au tuyau, à l'autre bout. Il est ouvert sur le vide. Nous vous dirons quand nous serons prêts. Je vous répète : *ne touchez pas à la tête foreuse…*

Pat aurait bien voulu que cet homme cessât de l'embêter. Il savait parfaitement ce qu'il avait à faire. S'il tournait de toutes ses forces avec sa clef… eh bien… la tête foreuse tomberait… et de nouveau… il pourrait respirer.

Il essaya de faire tourner la clef. Pourquoi n'y parvenait-il pas ? Il essaya encore.

— Oh ! Mon Dieu ! cria la radio. Arrêtez ! Nous ne sommes pas prêts… Vous allez perdre tout l'air qui est dans la cabine !

Une minute ! pensa Pat, sans avoir pris garde à ce qu'on lui disait. Il y a quelque chose qui ne va pas… Un écrou peut tourner dans un sens… Ou dans l'autre… Supposons que je l'aie serré au lieu de l'ouvrir ?

Tout cela était horriblement compliqué. Il regarda sa main droite, puis sa main gauche, ce qui ne l'aida pas à comprendre. Pas plus que ne l'aidait cet homme stupide qui hurlait à la radio. Eh bien, il pourrait essayer dans l'autre sens et voir si cela allait mieux.

Avec une sorte de dignité bizarre, il fit complètement le tour du

tube, un bras passé autour de celui-ci. Il prit la clef à deux mains, s'appuyant sur elle pour ne pas tomber. Pendant un moment il resta ainsi, la tête penchée.

— C'est un périscope… grommela-t-il. Mais par le diable, qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

Il n'en avait aucune idée. Mais il avait entendu un jour parler de périscopes, et sa remarque lui semblait justifiée.

Il était encore en train de réfléchir à ces choses difficiles quand la tête foreuse, aisément et doucement, se mit à se dévisser sous le seul effet de la traction que Pat, sans s'en rendre compte, exerçait sur elle.

A quinze mètres au-dessus du bateau, l'Ingénieur en Chef Lawrence et ses assistants restèrent un instant paralysés par l'horreur. Ce qui se passait, ils ne l'avaient jamais imaginé. Ils avaient pensé à une foule d'autres incidents possibles, mais pas à celui-là.

— Coleman, Matsui ! hurla Lawrence. Vite, vite, pour l'amour de Dieu, ajustez le tube d'oxygène…

Mais tandis qu'il criait il savait que ce serait trop tard. Il y avait encore deux joints à poser avant que le circuit d'oxygène ne fût clos. Et, naturellement, il s'agissait de joints vissés et non de joints rapidement ajustables. Encore une de ces petites choses qui pendant mille ans n'auraient aucune importance mais qui, dans l'instant présent, pouvaient faire toute la différence entre la vie et la mort.

Comme Samson dans son moulin, Pat tournait autour du tuyau. Il tenait à deux mains le manche de la clef anglaise et le poussait devant lui. Il le faisait sans effort, malgré son état d'extrême faiblesse. La tête foreuse s'était déjà dévissée de plus de deux centimètres. Dans quelques secondes, sans nul doute elle allait se détacher…

Ah ! Ça y était presque… Il put entendre un léger sifflement, qui se fit plus net tandis qu'il continuait à dévisser. Naturellement, c'était l'oxygène qui arrivait dans la cabine. Dans quelques secondes, il pourrait respirer de nouveau, et tous ses tourments disparaîtraient.

Le léger sifflement était devenu un bruit terrible et menaçant. Pour la première fois, Pat, commença à se demander si ce qu'il faisait était bien ce qu'il fallait faire. Il regarda pensivement la clef anglaise et se gratta la tête. Le raisonnement très lent qu'il fit alors l'amena à conclure qu'il n'avait pas commis d'erreur. Si toutefois la radio lui avait à ce moment-là donné des ordres, il aurait probablement obéi. Mais la radio se taisait.

Eh bien, il fallait se remettre au travail… Jamais au cours de sa vie, il n'avait eu une migraine aussi violente. Il recommença à pousser la clef anglaise. Et il tomba de tout son long, le visage en avant, quand la tête foreuse se détacha.

Au même instant la cabine s'emplit d'un grondement de tempête. Un tourbillon d'air souleva tous les papiers qui étaient là, comme le

vent d'automne emporte les feuilles mortes. Un brouillard de condensation se forma dans l'air soudain refroidi un brouillard humide et qui s'épaississait. Quand Pat se redressa, prenant enfin conscience de ce qui était arrivé, cette vapeur était si épaisse qu'il ne voyait presque plus rien.

Cet écran vaporeux ne pouvait signifier qu'une chose pour un homme entraîné à la vie dans l'espace, et déjà se formaient de nouveau en lui des réactions automatiques et saines. Il fallait qu'il trouve quelque objet plat pour boucher ce trou. N'importe quoi, pourvu que ce soit assez solide.

Il regarda désespérément autour de lui, à travers le brouillard rougeâtre qui commençait d'ailleurs à se dissiper comme s'il était aspiré par le vide. Le bruit était assourdissant. Il semblait incroyable qu'un aussi petit orifice pût faire autant de vacarme.

Titubant entre ses compagnons inconscients, s'accrochant de fauteuil en fauteuil, il avait déjà presque abandonné tout espoir lorsqu'il vit ce qu'il cherchait. C'était un livre épais, qui gisait tout ouvert sur le plancher où il était tombé. Il pensa que ce n'était pas une bonne façon de traiter les livres, mais il était heureux que quelqu'un se fût montré aussi peu soigneux. Sinon il n'aurait peut-être pas vu aussi vite ce dont il avait besoin.

Quand il fut de nouveau auprès de l'orifice hurleur par où s'échappait la vie du bateau, et qu'il en approcha le livre, celui-ci lui fut littéralement arraché des mains par le souffle et plaqué contre l'extrémité du tuyau. Le vacarme s'arrêta instantanément ; l'air cessa d'être agité.

Pendant un moment, Pat tituba comme un homme ivre. Puis ses genoux fléchirent et il tomba sur le plancher.

Chapitre VII

Les moments réellement inoubliables à la télévision sont ceux auxquels personne ne s'attend et pour lesquels ni les caméras ni les commentateurs n'ont été préparés. Au cours des trente minutes précédentes, le radeau avait été un lieu d'activité fébrile mais contrôlée. Puis, sans aucun avertissement, ç'avait été une éruption.

Si impossible que fût la chose, une sorte de geyser avait pourtant jailli de la Mer de la Soif.

Automatiquement, Jules Braques suivit avec sa caméra cette colonne ascendante de brouillard qui montait vers les étoiles (elles étaient visibles maintenant pour les téléspectateurs, car le directeur avait demandé qu'il en fût ainsi). Tandis qu'elle s'élevait, cette colonne s'étalait, prenant l'aspect de quelque plante étrange – ou aussi, dans une certaine mesure, de ce nuage en forme de champignon qui avait terrorisé l'espèce humaine pendant deux générations.

Cela ne dura que quelques secondes, mais pendant ces secondes-là, des millions de personnes furent comme pétrifiées devant leurs écrans, se demandant comment un jet d'eau pouvait jaillir d'une mer aride. Mais ce jet d'eau bientôt s'affaissa dans le même silence bizarre que lorsqu'il avait surgi.

Pour les hommes qui se trouvaient sur le radeau, ce geyser d'air chargé d'humidité avait été également silencieux, mais ils avaient senti ses vibrations tandis qu'ils bataillaient pour ajuster le dernier joint. Ils y seraient arrivés, tôt ou tard, même si Pat n'avait pas coupé ce flot, car les forces en jeu n'étaient pas considérables. Mais « plus tard » aurait peut-être signifié « trop tard » ! Peut-être même était-il déjà trop tard…

— J'appelle le *Séléné* ! J'appelle le *Séléné !* criait Lawrence. M'entendez-vous ?

Il n'y avait pas de réponse. Le transmetteur du bateau semblait ne pas fonctionner. Il n'entendait aucun des bruits que le micro aurait dû capter dans la cabine.

— Le joint est posé, lui dit Coleman. Dois-je mettre en marche le générateur d'oxygène ?

Cela ne servira à rien, pensa Lawrence, si Harris a pu réussir à revisser cette maudite pointe foreuse. Le seul espoir était que le capitaine eût simplement fourré quelque chose dans l'extrémité du tube pour le boucher. Dans ce cas, l'oxygène chasserait ce tampon.

— D'accord, dit-il. Allez-y. Et mettez le maximum de pression.

Avec un « bang » soudain, l'exemplaire dépenaillé de *L'Orange et la Pomme* fut projeté loin du tuyau qu'il avait servi à obturer. Par l'orifice de nouveau ouvert, un courant se fit en sens inverse, si froid

qu'il était visible parmi les tourbillons fantomatiques de la vapeur d'eau qui se condensait.

Pendant plusieurs minutes, le geyser d'oxygène gronda dans la cabine sans y produire aucun effet. Puis Pat Harris lentement remua. Il essaya de se lever mais fut rejeté au sol par le jet concentré. Non pas que ce jet fût particulièrement puissant, mais il l'était assez pour renverser un homme se trouvant dans l'état où était le capitaine.

Pat resta un moment couché, avec ce vent glacé qui jouait sur son visage. Cette sensation de fraîcheur était agréable, presque autant que le fait qu'il pouvait de nouveau respirer librement. En quelques instants – et bien qu'il eût toujours une terrible migraine – il se sentit de nouveau parfaitement lucide et il eut pleine conscience de ce qui s'était passé pendant la demi-heure précédente.

Il faillit s'évanouir de nouveau, horrifié lorsqu'il se souvint qu'il avait dévissé la pointe foreuse puis bataillé pour empêcher l'air de sortir de la cabine. Mais ce n'était pas le moment de se faire du souci pour les erreurs qu'il avait commises. L'important, maintenant, était qu'il soit encore vivant – et qu'il ait désormais quelque chance de le rester.

Il souleva McKenzie – qui était encore inconscient – comme il aurait soulevé une poupée brisée et il le porta sous le jet d'oxygène. Celui-ci était beaucoup moins puissant, maintenant que la pression à l'intérieur de la cabine revenait à la normale. Dans quelques minutes, ce ne serait plus qu'un faible zéphir.

Le physicien reprit connaissance presque immédiatement et regarda d'un œil vague autour de lui.

— Où suis-je ? demanda-t-il. Oh ! Ils ont fini par nous atteindre ! Dieu merci, je puis respirer de nouveau. Qu'est-il donc arrivé à la lumière ?

— Ne vous faites pas de souci pour cela. J'aurai vite fait la réparation. Mais ce qu'il faut maintenant c'est amener les autres aussi rapidement que possible sous le jet d'oxygène, et tâcher de le faire pénétrer dans leurs poumons. Savez-vous pratiquer la respiration artificielle ?

— Je n'ai jamais essayé.

— C'est très simple… Mais attendez un instant. Il faut que j'aille chercher quelque chose dans l'armoire à pharmacie.

Quand Pat eut trouvé le réanimateur, il fit aussitôt une démonstration sur celui de leurs compagnons qui était le plus près, et qui se trouva être Irving Schuster.

— Ecartez la langue et enfoncez le tuyau dans le gosier. Puis pressez sur cette poire, lentement. Tâchez de maintenir un rythme respiratoire naturel. Compris ?

— Oui. Mais pendant combien de temps faut-il opérer ?

— Cinq ou six aspirations profondes devraient suffire, je pense. Nous n'avons pas à leur faire reprendre connaissance. L'important pour le moment est de chasser l'air vicié qui est dans leurs poumons. Occupez-vous des gens qui sont à l'avant de la cabine. Je m'occuperai des autres.

— Mais il n'y a qu'un réanimateur.

Pat eut un pâle sourire.

— Pour moi il ne sera pas nécessaire, répondit-il en se penchant sur un autre patient.

— Oh ! dit McKenzie, j'avais oublié l'autre procédé…

Ce n'est pas tout à fait par hasard que Pat s'était dirigé tout droit vers Suzan. Maintenant il lui soufflait entre les lèvres – selon l'ancienne méthode « bouche à bouche » qui était d'ailleurs des plus efficaces. Mais il faut lui rendre cette justice, il ne s'attarda pas auprès de la jeune femme dès qu'il constata qu'elle respirait normalement.

Il venait de passer à un troisième patient lorsque la radio fit entendre un nouvel appel désespéré.

— Allô, *Séléné*… Y a-t-il quelqu'un ?

Il fallut à Pat quelques secondes pour atteindre le micro.

— Harris vous parle… Tout va bien. Nous sommes en train d'appliquer la respiration artificielle aux passagers. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage. Je vous rappellerai plus tard. Mais je continuerai à vous écouter. Dites-nous ce qui s'est passé.

— Dieu merci ! Vous êtes vivants… Nous vous avions crus perdus. Vous nous avez donné une sacrée frayeur quand vous avez dévissé la foreuse.

Pat Harris – tandis qu'il soufflait dans les poumons de Radley, lequel était paisiblement endormi – entendait les paroles de l'Ingénieur en Chef, mais il n'avait aucune envie de se rappeler l'incident évoqué par celui-ci. Pourtant il savait que, quoi qu'il advînt, il ne l'oublierait jamais.

Toutefois cette erreur avait probablement eu d'heureux effets. Une bonne partie de l'air vicié du *Séléné* avait été chassé à l'extérieur pendant cette dramatique minute de décompression. Peut-être même la chose aurait-elle pu durer plus longtemps.

— car il aurait fallu trois ou quatre minutes au moins pour qu'une cabine de cette taille ne vidât de son air par un tuyau qui n'avait que quatre centimètres de diamètre.

— Maintenant, écoutez, dit Lawrence. Comme vous avez été terriblement surchauffés, nous vous envoyons de l'oxygène aussi froid qu'il est possible de le faire pour votre sécurité. Prévenez-nous si l'air devient trop froid, ou trop sec.

« Dans cinq ou dix minutes, nous allons descendre un second tuyau, afin que vous ayez un circuit complet, et nous remplacerons

ainsi totalement votre système de conditionnement d'air. Nous descendrons ce tuyau vers l'arrière de votre cabine, dès que nous aurons déplacé pour cela de quelques mètres le radeau sur lequel nous travaillons.

« L'opération commence. Je vous rappellerai dans une minute.

Pat et le physicien ne s'accordèrent aucun répit jusqu'au moment où ils eurent achevé de chasser l'air corrompu des poumons de leurs compagnons. Puis, très fatigués, mais éprouvant la calme joie que donne la perspective de voir finir au mieux une grande et cruelle épreuve, ils se laissèrent tomber sur le plancher pour se reposer et attendirent que la seconde foreuse se mît en action au-dessus du toit.

Dix minutes plus tard, ils entendirent un nouveau « bang » contre la coque externe, juste en avant de la valve d'entrée. Quand Lawrence appela pour vérifier la position, Pat put lui assurer avec certitude que cette fois il n'y avait pas d'obstacle.

— Et rassurez-vous, ajouta-t-il, je ne toucherai pas à la tête foreuse avant que vous me le disiez.

Il faisait maintenant si froid dans la cabine que lui et McKenzie durent remettre leurs vêtements. Ils étendirent des couvertures sur les passagers endormis. Mais Pat ne demanda pas que l'on augmentât la température de l'air. Le froid lui semblait préférable tant qu'il ne leur causerait pas une gêne réelle. Il pensait à la chaleur terrible qui avait presque failli les cuire. En outre, et ceci était important, leurs propres appareils de conditionnement devaient recommencer à fonctionner maintenant que la température était tombée si bas.

Quand le second tuyau aurait traversé le toit, ils auraient une double sauvegarde. Ceux qui étaient sur le radeau pourraient leur envoyer de l'air indéfiniment. Ils auraient en outre encore une réserve à eux qui pourrait, si besoin était, durer quelques heures, peut-être même une journée. Ils auraient sans doute à attendre encore assez longtemps sous la couche de poussière – mais sans nouvelles angoisses.

A moins que la Lune ne leur réservât quelque autre surprise…

* * *

— Eh bien, Mr Spenser, dit le capitaine Anson il me semble bien que vous le tenez, votre reportage.

Spenser se sentait aussi exténué, après les heures de tension nerveuse qu'il venait de vivre, que les hommes qui étaient au-dessous de lui sur le radeau. Il pouvait les voir – en plan moyen – sur l'écran

de contrôle. Ils semblaient maintenant se détendre – pour autant que des gens revêtus de scaphandres puissent le faire.

Cinq d'entre eux, pourtant, semblaient essayer de vouloir dormir et avaient résolu le problème d'une façon qui pouvait sembler effrayante mais qui était sans doute la plus raisonnable. Ils s'étaient couchés à côté du radeau, à demi-submergés par la poussière, flottant comme des poupées de caoutchouc. Il n'était pas venu à l'idée de Spenser qu'un scaphandre était trop gonflé pour pouvoir s'enfoncer dans cette substance. En quittant le radeau, les cinq techniciens non seulement s'étaient offert un lit des plus mœlleux, mais ils laissaient davantage de place à ceux de leurs compagnons qui continuaient à travailler.

Ces trois membres de l'équipe se déplaçaient lentement sur la petite plate-forme, vérifiant et ajustant des pièces mécaniques – en particulier la masse rectangulaire du purificateur d'air et les deux grosses sphères qui y étaient accouplées.

La caméra, au maximum de sa puissance optique et électronique, pouvait capter cette scène de telle sorte qu'elle avait l'air de se dérouler à une dizaine de mètres. On aurait presque pu lire les indications qui donnaient les jauges et les cadrans. Même avec un grossissement moindre, on pouvait parfaitement voir l'endroit d'où partaient les deux tuyaux qui descendaient de chaque côté du radeau, jusqu'à l'invisible *Séléné*.

Cette scène détendue et paisible formait un saisissant contraste avec celle qui s'était déroulée une heure plus tôt. Mais il n'y aurait plus grand-chose à faire ici jusqu'au moment où le prochain chargement de matériel serait arrivé. Les deux « glisseurs » étaient en effet retournés à Port Roris. C'était là que maintenant devait régner la plus grande activité. Tous les techniciens y vérifiaient et y assemblaient l'appareillage grâce auquel, ils l'espéraient, on pourrait sortir du bateau les naufragés. Mais il faudrait encore une journée avant que tout cela fût prêt et installé sur place. Pendant ce temps-là, sauf incident, la Mer de la Soif continuerait à s'étaler, immobile, sous le soleil, et la caméra n'aurait pas de scènes nouvelles à diffuser dans l'espace.

Dans la cabine de *l'Auriga,* la voix du directeur des programmes sur la Terre se fit entendre – avec le petit décalage habituel d'une seconde et demie.

— Très beau travail, Maurice et Jules. Nous allons continuer à enregistrer pour le cas où il surviendrait quelque chose de nouveau. Mais nous ne diffuserons pas jusqu'à nouvel ordre ce que vous prendrez. En attendant, nous aurons autre chose à nous mettre sous la dent. Tous les inventeurs plus ou moins cinglés qui essaient d'obtenir des brevets pour un nouveau modèle de pince à linge ont des vues sur

la façon de sauver les passagers du *Séléné*. Nous allons en rassembler un groupe à 6 heures 15. Ça devrait être amusant…

— Et qui sait ? Peut-être l'un d'eux apportera-t-il une idée utilisable ?

— Peut-être. Mais j'en doute. Les plus sensés ne participeront pas à notre émission, car ils savent à quoi ils s'exposeraient…

— A quoi donc ? Qu'est-ce que vous voulez leur faire ?

— Leurs idées seront analysées et critiquées par votre savant ami le docteur Lawson. Et il est prêt à les écorcher tout vifs au cours de ce débat.

— Ce n'est pas mon ami, protesta Spenser. Je ne l'ai vu que deux fois. La première, je n'ai pas pu lui arracher plus de dix paroles. Et la seconde, il s'est endormi littéralement entre mes bras.

— Eh bien, il a fait des progrès depuis, croyez-le ou non. Vous le verrez. Ça doit passer dans… dans quarante cinq minutes.

— J'attendrai. Mais pour le moment, ce qui m'intéresse le plus, c'est ce que projette Lawrence. A-t-il fait une déclaration ? Vous devriez pouvoir le joindre, maintenant qu'il n'est plus sous pression.

— Oh ! Il est toujours terriblement occupé et ne veut pas parler. Nous ne pensons pas que le Service Technique de la Lune ait déjà pris une décision. A Port Roris, on fait des essais avec du matériel de toute sorte venu de tous les points du satellite. Nous prendrons immédiatement contact avec vous si nous apprenons du nouveau.

C'était une chose paradoxale, mais que Spenser connaissait bien : lorsque vous vous occupez d'une affaire comme celle-là, même si vous êtes au centre des événements comme c'était le cas pour le reporter, vous n'avez aucune idée précise de l'ensemble du tableau. Il avait mis l'affaire en branle, mais maintenant il ne la contrôlait plus. Certes Jules Braques et lui captaient les images et fournissaient les commentaires les plus importants – mais le thème général était façonné dans les centres d'information de la Terre et de Clavius City. Il aurait presque souhaité pouvoir quitter Jules Braques et gagner le quartier général.

C'était évidemment impossible. Et même s'il l'avait pu, il l'aurait vite regretté. Car non seulement il s'agissait de la plus belle affaire de toute sa carrière, mais ce serait, il le suspectait, la dernière dont il eût à s'occuper d'une façon aussi directe, sur le terrain. Car, en raison même de cette grande réussite, il serait ensuite affecté – dans un rang plus élevé – à un poste sédentaire…

Chapitre VIII

Tout était encore très calme à bord du *Séléné,* mais c'était maintenant le calme du sommeil, et non plus celui de la mort imminente. Avant longtemps, tous les gens se réveilleraient, pour saluer un jour nouveau qu'ils avaient eu très peur de ne jamais voir.

Pat Harris était perché en équilibre très instable sur le dossier d'un fauteuil, pour réparer au plafond le câble électrique qui donnait la lumière. Il était heureux que la foreuse n'ait pas passé à cinq millimètres plus à gauche, car le câble de la radio aurait été coupé lui aussi et la réparation aurait été beaucoup plus compliquée.

— Docteur, fit Pat, tout en enroulant son ruban isolant, voulez-vous actionner l'interrupteur du circuit 3.

Les ampoules du réseau principal s'allumèrent aussitôt, dispensant dans la cabine une clarté qui sembla aveuglante par comparaison avec la petite lueur rouge qu'ils avaient avant. Au même instant, un bruit volumineux, explosif, inattendu et alarmant faillit faire perdre l'équilibre à Pat Harris. Mais avant d'avoir atteint le plancher, il avait compris de quoi il s'agissait. C'était un éternuement !

Les passagers commençaient à remuer. Peut-être avait-on poussé un peu trop la réfrigération de la cabine, car il y faisait maintenant très froid.

Il se demanda quel serait le premier de ses compagnons à se réveiller. Il espérait que ce serait Suzan. Ils pourraient ainsi parler en toute tranquillité, pendant un moment tout au moins. Après les épreuves qu'ils avaient vécues ensemble, Pat ne considérait pas en effet que le docteur McKenzie fût un témoin gênant – mais Sue, peut-être, ne verrait pas les choses sous le même angle.

Le capitaine se précipita vers la première personne qui se mit à bouger sous ses couvertures, afin de lui prêter assistance. Mais il s'arrêta une seconde en voyant qui c'était, et poussa un petit grognement de déception.

On ne peut pas gagner à tous les coups ! Et un capitaine doit faire son devoir, quel qu'il soit. Il se pencha vers le corps recroquevillé qui essayait de se redresser et il demanda avec beaucoup de sollicitude :

— Comment vous sentez-vous, Miss Morley ?

* * *

Avoir été accaparé par la télévision était à la fois la meilleure et

la pire des choses qui ait pu arriver au docteur Lawson. Cela avait fortifié sa confiance en lui-même, en le convainquant que le monde qu'il avait toujours affecté de mépriser était réellement intéressé par ses capacités scientifiques. (Il ne se rendait pas compte que cet intérêt était éphémère et qu'on le laisserait tomber dès que l'affaire du *Séléné* serait terminée.) Cela lui avait donné la possibilité d'exprimer son amour et son dévouement très sincères pour l'astronomie – une passion qui avait d'ailleurs été quelque peu refroidie par le fait de vivre exclusivement dans un milieu d'astronomes. En outre cette affaire – et c'était aussi une chose agréable – lui avait rapporté pas mal d'argent.

Mais l'émission à laquelle il participait maintenant était presque de nature à le confirmer dans sa vieille opinion que les représentants de l'espèce humaine, quand ils ne sont pas des brutes, sont des fous. Cela, toutefois, n'était guère la faute des Informations Interplanétaires, qui n'avaient pas pu résister au désir de combler le vide pendant les heures où rien de spectaculaire ne se passait sur le radeau.

Le fait que Lawson se trouvait sur la Lune et que ceux qu'il allait étriller étaient sur la Terre n'avait présenté qu'un problème mineur que les techniciens de la T.V. avalent déjà résolu à maintes reprises dans le passé. Toutefois l'émission n'était pas donnée en direct ; elle avait été enregistrée, afin que l'on pût couper les silences dans le dialogue dus au fait que les ondes devaient parcourir le chemin de la Terre à la Lune ou vice-versa. Ces silences, bien que brefs, auraient été agaçants pour le téléspectateur. Celui-ci, non prévenu, aurait été incapable de se rendre compte qu'il suivait une discussion se déroulant sur presque quatre cent mille kilomètres.

L'Ingénieur en Chef Lawrence, couché sur le dos dans la mer de poussière, et contemplant le ciel vide, écoutait cette émission. C'était la première fois qu'il pouvait prendre quelque repos depuis il ne savait plus combien d'heures. Mais son esprit était encore trop actif pour qu'il lui fût possible de dormir. En outre, il n'avait jamais su comment faire pour se livrer au sommeil dans un scaphandre, et il n'éprouvait pas le besoin de l'apprendre maintenant car le premier des *igloos* qui devaient être amenés sur les lieux avait déjà quitté Port Roris et serait bientôt là. Alors il pourrait confortablement prendre un repos bien gagné et dont il avait le plus grand besoin.

Malgré toutes les affirmations des fabricants, personne ne pouvait se comporter efficacement dans un scaphandre pendant plus de vingt-quatre heures – et cela pour toutes sortes de raisons évidentes et pour d'autres qui l'étaient moins. Il y a, par exemple, cette irritante incommodité – connue sous le nom de « démangeaison des astronautes » – qui affecte le bas du dos ou des endroits moins accessibles encore, et qui se manifeste lorsqu'on a été emprisonné

toute une journée dans un scaphandre. Les médecins déclarent que ce mal est purement psychologique, et plusieurs d'entre eux, spécialistes de l'espace, sont héroïquement restés enfermés pendant une semaine et plus dans cette étroite prison pour prouver qu'ils avaient raison. Mais cette démonstration n'eut aucun effet général.

La mythologie des scaphandres est un sujet immense et complexe. On n'a jamais su exactement pourquoi le fameux modèle de 1970 était appelé « La Fille d'Acier », ni pourquoi celui de 2010 était nommé « La Chambre des Horreurs. » Mais pour ce dernier toutefois, d'aucuns prétendent qu'il avait été dessiné par une femme-ingénieur assez sadique, et résolue à se venger diaboliquement sur le sexe opposé.

Mais Lawrence se sentait relativement à l'aise dans le modèle qu'il portait, tandis qu'il écoutait d'enthousiastes amateurs exposer leurs idées. Peut-être, se disait-il – bien qu'il jugeât la chose improbable – y aurait-il, parmi les élucubrations de ces penseurs déchaînés, une vue pratique et utilisable ? Pareille chose était déjà arrivée. C'est pourquoi il écoutait les suggestions présentées beaucoup plus patiemment que ne le faisait le docteur Lawson lui-même. Celui-ci, c'était visible, ne pouvait pas souffrir les inventions des fous.

Il était en train de bousculer un ingénieur amateur de Sicile, qui proposait d'évacuer la poussière autour du bateau aux moyens de jets d'air dirigés de façon convenable. Ce projet était typique, et donnait une idée de ce qu'étaient les autres. Même quand ceux-ci ne contenaient pas une erreur scientifique fondamentale, ils ne résistaient pas à un examen sur le plan pratique. On pouvait évidemment « souffler » la poussière, mais à condition d'avoir une provision d'air illimitée ! Tandis que le Sicilien parlait avec volubilité dans un mélange d'italien et d'anglais, Lawson s'était livré à quelques rapides calculs.

— J'estime, Signor Gustalli, dit-il, qu'il vous faudrait au moins cinq tonnes d'air par minute pour faire dans la poussière un trou assez grand pour qu'il soit utilisable. Or il est absolument impossible d'en amener en telle quantité sur les lieux.

— Mais vous pourriez récupérer l'air et vous en servir indéfiniment.

— Je vous remercie, Signor Gustalli, trancha le directeur du débat. Voici maintenant Mr. Robertson de London, Ontario. Quel est votre plan, Mr. Robertson ?

— Je suggère une congélation.

— Une minute, protesta Lawson. Comment pensez-vous congeler de la poussière ?

— D'abord, je la saturerais d'eau. Ensuite j'y plongerais des tubes réfrigérateurs et transformerais toute la masse en glace. Cela maintiendrait la poussière en place et ensuite il serait facile de creuser

jusqu'au bateau.

— C'est une idée intéressante, admit Tom comme à regret. En tout cas elle n'est pas aussi folle que celles qu'on nous a proposées jusqu'ici. Mais la quantité d'eau qui serait nécessaire dépasse les possibilités. Rappelez-vous que le bateau est sous une couche de quinze mètres de poussière.

— Qu'est-ce que cela représente en pieds ? demanda le Canadien sur un ton qui indiquait qu'il était encore un adversaire résolu du système métrique.

— Cinquante pieds – comme vous le savez certainement. Tout compte fait – d'après les calculs auxquels je viens de me livrer rapidement – il faudrait, pour que l'opération fût efficace, au moins cent tonnes d'eau. Et avez-vous songé au poids que représenterait le matériel de réfrigération ?

Lawrence était très impressionné par les démonstrations de l'astronome. A l'inverse de beaucoup d'hommes de science qu'il avait connus, Lawson possédait un sens très poussé des réalités pratiques. Il était aussi un calculateur rapide. Habituellement, quand un astronome ou un physicien se livrait mentalement à une prompte estimation, il commettait des erreurs parfois considérables, des écarts presque incroyables. Pour autant que Lawrence pouvait en juger, Tom voyait juste du premier coup.

Mais il fut coupé court au thème réfrigérateur du Canadien qui fut remplacé par un gentleman africain. Celui-ci proposait une méthode opposée : la chaleur. Il désirait voir utiliser un énorme miroir concave concentrant les rayons du soleil sur la poussière afin de la porter à l'état de fusion et de la transformer ainsi en une masse immobile.

Il était visible que Tom avait les plus grandes difficultés à garder son sang-froid. L'avocat du fourneau solaire était un de ces autodidactes entêtés qui refusent d'admettre qu'ils ont pu faire une erreur de calcul. La discussion commençait à devenir violente quand l'Ingénieur en Chef entendit une voix beaucoup plus proche.

— Les « glisseurs » arrivent, Mr. Lawrence.

Lawrence roula sur lui-même afin de s'asseoir dans la poussière et grimpa sur le radeau. Il vit aussitôt les esquifs qui se profilaient à l'horizon. C'étaient *Glisseur I,* et aussi *Glisseur III.* Ce dernier avait fait un voyage long et coûteux. Il venait du Lac de la Sécheresse, l'équivalent, en plus petit, sur l'autre face de la Lune, de la Mer de la Soif. Son voyage avait été une sorte d'épopée dont personne d'ailleurs ne saurait jamais rien, sauf la poignée d'hommes qui l'avaient accompli.

Chaque « glisseur » remorquait deux traîneaux, sur lesquels était entassé du matériel. Lorsqu'ils se furent rangés le long du radeau, la première chose que l'on déchargea fut une grande caisse d'emballage

contenant l'*igloo*. Le gonflement de celui-ci était un spectacle impressionnant. Lawrence n'avait jamais autant désiré que cela se fit vite. (Le doute n'était plus possible : il souffrait de la « démangeaison des astronautes ».) L'installation de *l'igloo* était complètement automatique. On brisait un sceau et on abaissait deux leviers séparés – c'était une sauvegarde contre la désastreuse possibilité d'un déclenchement accidentel. Ensuite, il n'y avait plus qu'à attendre.

Lawrence n'eut pas à attendre bien longtemps. Les parois de la caisse tombèrent, révélant une masse compliquée mais pliée très serré et de couleur argentée. Cette masse se mit en mouvement et sembla se débattre comme une créature vivante. Lawrence avait vu une fois un insecte sortir de sa chrysalide, avec ses ailes encore toutes froissées. Il y avait entre les deux choses une étrange analogie. L'insecte toutefois avait mis une heure pour atteindre sa grosseur et sa splendeur définitive. *L'igloo,* lui, ne mettait que trois minutes.

Tandis que le générateur d'air envoyait une atmosphère dans cette masse flexible, celle-ci grossissait et se raidissait par à-coups. Elle avait maintenant un mètre de haut et s'élargissait plus encore qu'elle ne s'élevait. Quand elle eut atteint les limites de son expansion au sol, elle se remit à prendre de la hauteur, et l'on vit surgir la valve d'entrée du dôme principal. Toute cette opération donnait l'impression qu'elle était accompagnée de sifflements et de sortes de gémissements laborieux. Il semblait étonnant qu'elle se déroulât dans un silence total.

En très peu de temps ce mouvant édifice eut presque atteint ses dimensions définitives. On comprenait alors pourquoi on lui avait donné le nom d'*igloo*. Bien qu'elle ait été conçue pour offrir un abri contre un milieu naturel tout différent – mais hostile d'une façon analogue – la maison de neige des Esquimaux avait eu autrefois exactement la même forme. Le problème technique avait été le même. La solution aussi.

Il fallait plus de temps pour installer les accessoires que pour gonfler *l'igloo*. Les couchettes, les chaises, les tables, les placards, l'appareillage électronique, devaient être introduits par la valve d'entrée. Les objets les plus gros passaient tout juste, mais passaient, car leurs dimensions avaient été calculées en conséquence – à quelques centimètres près. Finalement il y eut un appel par radio venu de l'intérieur du dôme :

— Tout est prêt. Vous pouvez entrer.

Lawrence ne perdit pas de temps pour répondre à cette invitation. Il commença à enlever les accessoires de son scaphandre avant même de pénétrer dans la valve. Dès qu'il eut franchi les deux portes et fut à l'intérieur du dôme, il quitta son casque et entendit aussitôt les voix de ses assistants qui lui parvenaient directement.

C'était une chose merveilleuse que de se sentir à nouveau libre de ses mouvements, de pouvoir se gratter, remuer sans gêne, parler à ses compagnons sans le recours de la radio. Dans la cabine de douche grande comme un cercueil il fit disparaître de son corps la puanteur du scaphandre. Il se sentit ensuite apte à reprendre sa place dans la société humaine. Il se vêtit d'un short – on ne portait jamais rien d'autre à l'intérieur d'un *igloo* – et il s'assit pour conférer avec ses assistants.

La plus grande partie du matériel dont il avait ordonné l'envoi était arrivé. Le reste serait apporté par *Glisseur II* au cours des prochaines heures. Tandis qu'il examinait les inventaires, le sentiment lui vint qu'il était de plus en plus maître de la situation. L'oxygène, sauf catastrophe imprévue, était désormais assuré aux naufragés. Ceux-ci commençaient à être à court d'eau. Eh bien, il pourrait y être remédié aisément. Pour la nourriture, ce serait un peu plus difficile, mais ce serait une question d'emballage approprié. Les services du ravitaillement avaient déjà mis au point des spécimens de chocolat, de viande comprimée, de fromage et même de galettes emballés dans des cylindres de trois centimètres de diamètre. Bientôt il serait possible d'en expédier, par les tubes à air, dans la cabine du *Séléné*. Cela remonterait le moral des passagers.

Mais tout cela était moins important que les recommandations faites par le « brain trust » de Lawrence. Celles-ci se présentaient sous la forme d'une douzaine d'épures et de six pages dactylographiées. Lawrence lut celles-ci avec le plus grand soin, donnant de loin en loin des signes d'approbation. Il était déjà arrivé aux mêmes conclusions générales, et ne voyait pas la possibilité d'autres solutions.

Quel que doive être le sort des passagers, le *Séléné* avait en tout cas fait son dernier voyage.

Chapitre IX

Le vent qui avait soufflé à travers la cabine du *Séléné* avait chassé non seulement l'air stagnant et vicié, mais il avait chassé autre chose encore.

Lorsqu'il se rappelait maintenant les premiers jours de leur claustration, le Commodore Hansteen comprenait combien, après le premier choc, l'atmosphère morale avait été tendue, nerveuse. Tous avaient essayé de faire contre mauvaise fortune bon cœur et ils étaient allés parfois trop loin dans le sens de l'humour enjoué, de la fausse gaîté.

Maintenant tout cela s'était dissipé, tout cela était le passé, et il était facile de comprendre pourquoi ! Le fait qu'une équipe de secours travaillait maintenant à quelques mètres d'eux expliquait ce changement, mais ne l'expliquait qu'en partie. Le sentiment de calme qu'ils éprouvaient tous venait aussi de leur rencontre avec la mort. Après une telle expérience, rien ne pouvait plus avoir tout à fait le même aspect. Les petites poussées d'égoïsme ou de couardise avaient été détruites en eux.

Personne ne savait cela mieux que Hansteen. Il avait déjà vu ce même phénomène se produire maintes fois, quand l'équipage d'un astronef avait à affronter un péril aux confins du système solaire. Bien qu'il ne fût pas enclin à philosopher, il avait eu beaucoup de temps pour réfléchir quand il était dans l'espace. Il s'était demandé parfois si les raisons réelles pour lesquelles les hommes recherchent le danger n'étaient pas la possibilité pour eux de découvrir ainsi la solidarité, l'amitié profonde auxquelles ils aspirent inconsciemment.

Il regretterait tous ces gens avec qui il vivait en ce moment. Oui, il regretterait même Miss Morley, qui maintenant se montrait aussi aimable et prévenante que son tempérament pouvait le lui permettre. Le fait qu'il pouvait penser ainsi à l'avenir était la preuve qu'il avait désormais confiance. On n'était jamais sûr de rien, naturellement, mais la situation, maintenant, était bien en main. Personne ne savait encore exactement comment l'Ingénieur en Chef Lawrence envisageait de les sortir d'où ils étaient, mais le problème ne consistait plus qu'à choisir entre diverses méthodes. Désormais leur emprisonnement n'était plus un danger, mais simplement une incommodité. Et même cette incommodité s'était adoucie depuis qu'on leur envoyait des vivres par le tube à air. Bien qu'ils n'eussent jamais couru un risque de famine, leur régime avait été extrêmement monotone, et ils avaient dû rationner l'eau pendant quelque temps. Maintenant on leur en avait envoyé plusieurs centaines de litres pour remplir leurs réservoirs vides.

Il était étrange que le Commodore Hansteen, qui pensait habituellement à tout, ne se soit pas posé cette question « Qu'est donc devenue toute l'eau que nous avions au début ? » Bien qu'il eût d'autres problèmes plus urgents en tête, le fait qu'une masse d'eau supplémentaire ait été prise à bord aurait dû lui causer quelque souci. Mais le fait est qu'il n'y songea pas – sauf quand ce fut trop tard…

Pat Harris et l'Ingénieur en Chef Lawrence auraient dû être également blâmés pour ne pas y avoir songé eux non plus. C'était la seule lacune dans ce plan magnifiquement exécuté. Mais il suffisait d'une lacune…

Les techniciens de cette face de la Lune continuaient à travailler rapidement à Port Roris, mais ce n'était plus une course désespérée contre la montre. Ils construisaient maintenant sans hâte inutile des maquettes du bateau, les plongeaient dans la mer de poussière près du port et essayaient divers moyens d'y pénétrer. Les conseils et les suggestions – raisonnables ou non – continuaient à affluer, mais personne ne se souciait de les examiner. Car la méthode avait été maintenant fixée et ne serait pas modifiée désormais, à moins que l'on ne rencontre des obstacles imprévus.

Vingt-quatre heures après la mise en place de *l'igloo,* le matériel spécial avait été fabriqué et expédié sur les lieux. C'était là un record que Lawrence espérait bien ne pas avoir à battre dans l'avenir, et il était très fier des hommes qui l'avaient rendu possible. Le service technique n'était pas apprécié autant qu'il le méritait. Les gens trouvaient ses réalisations tout aussi naturelles que l'air qu'ils respiraient – oubliant que même l'air, c'était à lui qu'ils le devaient.

Maintenant qu'il était prêt à entrer de nouveau en action, Lawrence se sentait d'humeur à parler au public – et Maurice Spenser ne manqua pas de lui faciliter la chose, car c'était précisément l'occasion qu'il attendait.

Pour autant que le reporter s'en souvînt, c'était la première fois dans l'histoire de la télévision qu'une interview avec caméra était prise à près de cinq kilomètres de distance. Avec un agrandissement aussi considérable, l'image, naturellement, était un peu trouble, et la légère vibration qui régnait dans la cabine de l'*Auriga* la faisait un peu danser sur l'écran. C'est pourquoi tout le monde à bord se tenait immobile, et toute la machinerie dont le travail n'était pas essentiel avait été arrêtée.

L'Ingénieur en Chef Lawrence se tenait sur le bord du radeau. Son scaphandre avait pour toile de fond une petite grue qui avait été aménagée sur la plate-forme. Cette grue supportait un gros cylindre de ciment, ouvert aux deux extrémités. C'était la première section du tube énorme qui maintenant allait être enfoncé dans la poussière.

— Après avoir mûrement réfléchi – déclarait Lawrence pour la

caméra et le reporter qui étaient à cinq kilomètres, mais aussi et surtout pour les hommes et les femmes qui étaient à quinze mètres au-dessous de lui, – nous avons décidé que c'était la meilleure façon de résoudre le problème. Ce tronçon de cylindre est un caisson. Il s'enfoncera aisément sous son propre poids. Son bord inférieur a une arête plus mince, ce qui lui permettra de couper la poussière comme un couteau coupe du beurre.

« Nous avons ici suffisamment de sections pour atteindre le bateau. Quand le contact sera établi, c'est-à-dire quand la base du tube sera appliquée contre le toit – et sa pression sur celui-ci suffisant à assurer une fermeture hermétique – nous commencerons à écoper la poussière. Quand ce sera fait, nous aurons donc un puits ouvert descendant jusqu'au *Séléné*.

« Nous aurons alors fait la moitié du travail, seulement la moitié. Car il nous faudra alors relier ce puits à un de nos *igloos* pressurisés, afin que quand nous percerons le toit du bateau il n'y ait aucune fuite d'air. Mais je pense – j'espère – que ce sont là des problèmes pratiques qui seront facilement résolus.

Il se tut un instant, se demandant s'il devait entrer dans d'autres détails qui feraient apparaître cette opération plus compliquée qu'elle ne le semblait au premier abord. Il préféra s'abstenir. Ceux qui comprenaient ces choses pouvaient voir de leurs propres yeux de quoi il retournait. Quant aux autres, ces détails ne les intéressaient pas et ils croiraient peut-être qu'il voulait se faire mousser. Toute cette publicité autour du drame (le directeur du Comité Touristique n'avait-il pas affirmé qu'elle était suivie par cinq cents millions de téléspectateurs ?) ne le gênait pas tant que les choses allaient bien. Mais si elles tournaient mal ?…

Il leva un bras en direction de l'assistant qui manœuvrait la grue.

— Faites descendre, dit-il.

Lentement, le caisson de quatre mètres de long s'enfonça dans la poussière jusqu'à ce qu'il ait presque complètement disparu. Seule une étroite section émergeait encore au-dessus de la surface, pareille à un anneau. La descente s'était effectuée aisément, sans à-coups. Lawrence espéra que les autres tronçons se montreraient d'aussi bonne composition.

Un des ingénieurs, armé d'un niveau à bulle d'air, s'assurait que le caisson était bien vertical Bientôt il leva le pouce en l'air, et Lawrence lui répondit de la même façon. A l'époque où il était plus souvent sur les chantiers, revêtu d'un scaphandre, il lui arrivait d'avoir des conversations techniques parfois même relativement compliquées en usant uniquement de signes. Et c'était très nécessaire dans son métier, car parfois la radio était défaillante, et il y avait des cas où, même quand elle marchait, il ne fallait pas surcharger les circuits

disponibles.

— Prêt pour le numéro 2, dit-il.

L'opération maintenant devenait plus délicate. Il fallait maintenir en position le premier caisson tandis que le second devait être ajusté sur lui sans que l'alignement fût altéré. En fait deux grues auraient été nécessaires pour ce travail. Mais une armature métallique qui s'avançait hors du radeau à quelques centimètres de la poussière pourrait supporter la charge tandis que la grue serait occupée à autre chose.

« Que tout aille bien, pour l'amour de Dieu ! » murmura Lawrence.

Le caisson numéro 2 fut soulevé du traîneau qui l'avait amené de Port Roris et trois des techniciens le manœuvrèrent pour le mettre à la verticale. C'était dans les travaux de cette sorte que la distinction entre le poids et la masse était vitale. Le cylindre qui se balançait sous la grue pesait relativement peu – mais sa force d'inertie était la même qu'elle l'eût été sur la Terre, et un homme pouvait se faire écraser s'il ne surveillait pas attentivement les oscillations en apparence paresseuses. Il y avait aussi autre chose, qui était particulier à la Lune : les lents mouvements de cette masse suspendue. Avec cette pesanteur, un pendule mettait deux fois et demie plus de temps que sur la Terre pour accomplir son parcours. Et cela semblait toujours anormal, sauf pour un homme qui était né sur le satellite.

Maintenant le second caisson était amené au-dessus du premier et accolé à celui-ci. Ils furent assujettis l'un à l'autre et une fois de plus Lawrence donna l'ordre de descendre le tout.

La résistance de la poussière augmentait, mais l'énorme tube continuait à s'enfoncer doucement sous l'effet de son propre poids.

— Huit mètres, dit Lawrence. Ce qui signifie que nous avons fait plus de la moitié du chemin. Envoyez la section numéro 3.

Celle-ci posée, il n'en resterait plus qu'une à mettre, et l'Ingénieur en Chef en avait fait amener encore une autre en supplément, pour le cas où on en aurait besoin. Il se méfiait en effet beaucoup de la faculté qu'avait la mer de poussière d'avaler le matériel qu'on laissait échapper. Jusque-là on n'avait perdu que quelques écrous et quelques boulons, mais si un caisson se détachait du crochet de la grue, il disparaîtrait en un instant. Et même s'il ne s'enfonçait pas très vite – ce qui serait le cas s'il tombait sur le côté – il serait néanmoins impossible de le récupérer. Car ils n'auraient pas de temps à gaspiller pour sauver leur propre matériel de sauvetage.

Le caisson numéro 3 fut posé sans encombre. Le tout s'enfonça avec une grande lenteur, mais s'enfonça. Dans quelques minutes, si tout allait bien, ils toucheraient le toit du bateau.

— Nous sommes à douze mètres de profondeur, annonça

Lawrence aux passagers. Nous ne sommes donc maintenant qu'à trois mètres au-dessus de vous. D'un moment à l'autre vous allez pouvoir entendre le choc.

Ils l'entendirent en effet peu après, et ce fut un bruit extraordinairement rassurant.

Plus de dix minutes plus tôt, Hansteen avait noté la vibration du tuyau d'oxygène à l'intérieur de la cabine tandis-que le caisson descendait. La vibration cessait quand il s'arrêtait et reprenait quand il se remettait en mouvement.

Cette vibration venait de recommencer, accompagnée cette fois d'une très légère chute de poussière venue du plafond. Les deux tuyaux à air, maintenant, ne faisaient saillie que d'une vingtaine de centimètres au-dessus des points où le toit avait été percé, et on avait rendu hermétiques ces points d'entrée au moyen du ciment extra-rapide qui faisait partie de l'équipement d'urgence dans tous les vaisseaux de l'espace. Ce ciment semblait s'être un peu effrité. Mais cette impalpable pluie de poussière était beaucoup trop légère pour inspirer de la crainte. Néanmoins Hansteen jugea bon de signaler la chose au capitaine qui ne l'avait peut-être pas remarquée.

— C'est curieux, dit Pat en regardant le plafond. Ce ciment devrait tenir, même s'il y a une vibration dans le tuyau.

Il monta sur un fauteuil et examina le tube à air plus attentivement. Il ne vit rien, et au bout d'un moment redescendit. Il semblait perplexe et soucieux. Il était même plus soucieux encore qu'il n'en avait l'air.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Hansteen.

Le Commodore avait appris à connaître suffisamment Pat pour lire sur son visage comme dans un livre ouvert.

— Ce tuyau a remonté légèrement dans le toit, dit-il. Il doit y avoir là-haut quelqu'un qui ne s'est pas montré très soigneux. Il y a un décalage d'au moins un centimètre depuis que j'ai mis le ciment.

Pat Harris s'interrompit. Puis il dit soudain :

— Oh ! Mon Dieu ! Pourvu que cela ne vienne pas de nous ! *Peut-être est-ce nous qui nous enfonçons encore !*

— Et si c'était le cas ? demanda avec calme le Commodore. Le fait que la poussière continue à se tasser au-dessous de nous sous notre poids n'implique pas que nous soyons en danger. A en juger d'après ce tuyau, nous ne nous sommes enfoncés que d'un centimètre en vingt-quatre heures. Et ils ont la possibilité de faire descendre un peu plus le tube si c'était nécessaire.

Pat se sentit un peu honteux de s'être alarmé et se mit à rire.

— Naturellement… Votre réponse est la bonne. J'aurais dû y penser plus tôt. Nous n'avons probablement jamais cessé de nous enfoncer avec une lenteur extrême. Mais il a fallu ce tube pour que

nous nous en apercevions. Je pense toutefois qu'il est bon de signaler la chose à Mr Lawrence. Elle peut affecter ses calculs.

Pat se dirigea vers l'avant de la cabine. Mais il ne devait pas y parvenir…

Chapitre X

Il avait fallu à la nature un million d'années pour installer la trappe dans laquelle le *Séléné* était tombé. La deuxième fois, le *Séléné* fut pris dans un piège qu'il avait lui-même tendu.

Parce que les ingénieurs qui en avaient fait les plans n'avaient pas eu à calculer son poids à quelques grammes près, ni à prévoir des voyages durant plus de quelques heures, ils n'avaient pas équipé le bateau avec un de ces ingénieux mais peu ragoûtants systèmes par le moyen desquels les astronefs refont automatiquement leur provision d'eau. Le *Séléné* n'avait pas besoin de renouveler celle-ci de la même façon que les vaisseaux accomplissant de longs voyages dans l'espace. Il n'utilisait à chaque sortie qu'une quantité d'eau relativement faible et était chaque fois réapprovisionné.

Durant les cinq jours précédents, plusieurs centaines de kilos de liquide et de vapeur avaient quitté le *Séléné* et avaient été instantanément absorbés par la poussière assoiffée. Depuis des heures, cette poussière, dans le voisinage des valves d'évacuation, était saturée et s'était transformée en boue. Se glissant sous le bateau par une foule de petits canaux, elle avait imbibé la mer environnante. Silencieusement, lentement, le *Séléné* avait commencé à s'enfoncer dans la poussière qui lui servait de fondation. Les légères secousses causées par la descente des caissons avaient fait le reste.

Sur le radeau, le premier signe du désastre se manifesta lorsque s'alluma, dans le purificateur d'air, la petite lampe d'alarme rouge, en synchronisme avec le hurlement du radio-klaxon qui se fit entendre dans tous les scaphandres. Le hurlement cessa presque aussitôt, lorsqu'un technicien eut pressé sur un bouton. Mais la lumière rouge continua à briller.

Un coup d'œil au cadran suffit à Lawrence pour qu'il comprît ce qui se passait. Les tuyaux d'air – les deux tuyaux – n'étaient plus reliés au *Séléné*. Le purificateur envoyait de l'oxygène dans la mer par un des tubes, et par l'autre, ce qui était pire, il aspirait de la poussière. L'ingénieur se demanda combien de temps il faudrait pour nettoyer les filtres, mais il ne s'attarda pas pour le moment à considérer ce problème. Avant tout il avait hâte de se mettre en contact avec les gens du *Séléné*.

Il n'eut pas de réponse. Il essaya sur toutes les fréquences qu'utilisait le bateau. Il n'entendit même pas un murmure. La Mer de la Soif étouffait la radio et les sons.

Ils sont perdus, se dit-il. Tout est fini. Nous étions sur le point de réussir… Il nous aurait suffi d'une heure de plus… Mais nous avons échoué…

Qu'avait-il bien pu se passer ? Il se le demandait désespérément. Le bateau, peut-être, s'était brisé sous le poids de la poussière. Mais c'était fort peu probable. La pression interne aurait empêché un écrasement. Il devait y avoir une autre cause. Peut-être un léger séisme. Depuis le début, il n'avait jamais perdu de vue ce danger-là – mais il n'y avait aucun moyen de se prémunir contre lui.

Ils avaient tous joué une partie terrible. Et le *Séléné* avait perdu.

* * *

Dans la seconde même où le *Séléné* commença à s'enfoncer, Pat comprit sans savoir pourquoi que la chose était très différente de ce qui s'était passé la première fois. La descente était beaucoup plus lente et il y avait des grattements, des grincements à l'extérieur de la coque qui, même dans cet instant désespéré, frappèrent Pat. Ils ne ressemblaient à aucun des bruits que pouvait faire la poussière.

Au-dessus de sa tête, les tuyaux à oxygène bougeaient. Ils ne glissaient pas doucement dans leur orifice d'entrée, car le bateau s'enfonçait en penchant surtout de l'arrière. Avec un craquement de fibres de verre, le tube qui se trouvait tout près de la valve d'entrée racla le plafond et disparut. Immédiatement un jet épais de poussière tomba dans la cabine et se transforma en un nuage étouffant dès qu'il frappa le plancher.

Le Commodore Hansteen, qui était le plus près de l'endroit, fut le premier à agir.

Il arracha de son corps sa propre chemise, en fit rapidement une balle et enfonça ce tampon improvisé dans l'ouverture. La poussière jaillissait dans toutes les directions tandis qu'il luttait pour en arrêter le flot. Il avait presque réussi quand l'autre tuyau disparut à son tour. La lumière, de nouveau, s'éteignit, car le câble conducteur, pour la seconde fois, avait été endommagé.

— Je m'en occupe, hurla Pat.

Quelques secondes plus tard il était, lui aussi, le torse nu et luttait pour endiguer le torrent de poussière.

Bien qu'il eût parcouru des centaines de fois la Mer de la Soif, il n'avait jamais touché cette substance avec ses mains nues. La poudre grise lui tombait dans les yeux, emplissait ses narines. Il était aveuglé, il suffoquait. Bien que cette poussière fût aussi sèche que celle que l'on trouve dans les tombeaux des Pharaons – et même plus sèche encore car elle était des millions de fois plus vieille que les Pyramides – la sensation qu'elle donnait avait quelque chose de savonneux, de

graisseux.

Tout en luttant désespérément, Pat pensait : « S'il y a une mort pire que par la noyade, ce doit être de périr enterré vivant dans cette substance. »

Quand le jet de poussière ne fut plus qu'un mince filet, il comprit qu'il avait échappé à ce destin-là, tout au moins pour le moment. Avec la faible pesanteur sur la Lune, la pression exercée par quinze mètres de poussière n'était pas assez forte pour qu'on ne pût la surmonter. Il en aurait été tout autrement, il est vrai, si les trous dans le toit avaient été plus grands.

Pat secoua la poudre qu'il avait sur la tête et les épaules et, prudemment ouvrit les yeux. Grâce à l'éclairage de secours, il pouvait y voir assez clair. Le Commodore avait déjà bouché la fuite dont il s'était occupé et maintenant il vaporisait de l'eau qu'il avait prise dans une petite tasse de carton pour faire tomber la poussière. C'était une technique remarquablement efficace, et les nuages étouffants furent bientôt dissipés et transformés en petites flaques de boue sur le plancher.

Hansteen regarda Pat.

— Eh bien, Capitaine, avez-vous une idée sur ce qui s'est passé ?

Il y avait des moments, songea Pat, où le calme olympien du Commodore avait quelque chose d'affolant. Il aurait aimé le voir faiblir, ne fût-ce qu'une fois. Mais le capitaine comprit qu'au fond de lui-même il n'avait pas un tel désir : il n'avait fait qu'éprouver une petite pointe d'envie, de jalousie, mais qui n'était pas digne de lui. Il en avait un peu honte…

— Je ne sais pas ce qui a pu se passer, dit-il. Les gens qui travaillent au-dessus de nous pourront peut-être nous le dire.

Pat dut monter pour gagner la cabine de pilotage, car le bateau avait maintenant une pente d'environ trente degrés par rapport à l'horizontale. Tandis qu'il s'installait devant le poste de radio, il éprouva une sorte d'engourdissement désespéré qui surpassait tout ce qu'il avait ressenti depuis leur naufrage. C'était une sorte de morne résignation. Il avait le sentiment superstitieux que les dieux luttaient contre eux et que toute résistance était désormais inutile.

Cette certitude ne fit que s'accroître lorsque, après avoir tourné le bouton de la radio, il constata que celle-ci était absolument silencieuse. Elle n'était même plus alimentée en électricité. Lorsque le tuyau à air avait été arraché du plafond, il avait non seulement endommagé le câble qui donnait la lumière, mais aussi celui de la radio. Du beau travail !

Pat pivota sur son siège et vit les passagers qui le regardaient, attendant des nouvelles. Mais parmi tous ces visages tendus, il n'en vit réellement qu'un, celui de Susan, sur lequel il lut, certes, de l'anxiété,

mais aussi de la résolution – et pas véritablement de la peur. En la voyant aussi calme, il sentit se dissoudre son propre sentiment de désespoir. L'énergie revint en lui, et même l'espoir.

— Du diable si je sais ce qui est arrivé, dit-il. Mais je suis sûr d'une chose nous ne sommes pas encore perdus. Nous nous sommes enfoncés un peu plus. Mais nos amis sur le radeau ne vont pas tarder à reprendre contact avec nous. Cela signifiera un petit délai supplémentaire – mais c'est tout. Je ne vois rien qui puisse réellement nous causer du souci.

— Je ne voudrais pas être pessimiste, Capitaine, dit Barrett, mais supposez que le radeau se soit enfoncé lui aussi. Alors ?

— Nous saurons cela dès que j'aurai réparé la radio, répondit Pat, tout en regardant anxieusement les fils qui pendaient du plafond. Et tant que je n'aurai pas remis en ordre ces spaghetti, il vous faudra vous contenter de la lumière de secours.

— Oh ! Ça ne me gêne pas, dit Mrs Schuster. Je pense que c'est plutôt amusant.

Brave Mrs Schuster ! Pensa Pat.

Il jeta un coup d'œil rapide autour de la cabine. Bien qu'il fût difficile de voir tous les visages dans cette lumière atténuée, tout le monde lui sembla calme.

Mais ce calme s'évanouit au cours de la minute qui suivit, lorsque le capitaine eut découvert qu'il ne pouvait absolument pas réparer la lumière, ni la radio. Les fils avaient été arrachés et tirés hors des canalisations internes, et il était impossible de les raccorder avec les outils dont ils disposaient.

— Voilà qui est plutôt sérieux, dit Pat. Nous ne pourrons pas communiquer avec l'extérieur, à moins qu'ils ne descendent un microphone pour reprendre contact avec nous.

— Cela signifie, reprit Barrett – qui semblait ne voir que le côté sombre des choses – qu'ils ont perdu tout contact avec nous. Ils ne comprendront pas pourquoi nous ne répondons pas. Et s'ils en venaient à penser que nous sommes tous morts et abandonnaient l'opération…

C'était une pensée qui avait déjà traversé l'esprit de Pat, mais il l'avait rejetée aussitôt.

— Vous avez, dit-il, entendu à la radio l'Ingénieur en Chef Lawrence. Il n'est pas homme à renoncer tant qu'il n'aura pas la preuve absolue qu'il n'y a plus aucun espoir. Tranquillisez-vous donc sur ce point.

— Et l'oxygène ? demanda le professeur Jayawardene sur un ton anxieux. Nous sommes de nouveau livrés à nos propres ressources.

— Nous en aurons assez pour plusieurs heures, maintenant que les absorbeurs ont été régénérés. Et les tuyaux seront remis en place

bien avant. En attendant, soyons patients et cherchons une fois de plus quelque moyen de nous distraire. Ce que nous avons fait pendant trois jours, nous pouvons bien le faire pendant quelques heures.

Il regarda autour de la cabine, cherchant des signes de désapprobation. Il vit un des passagers se lever lentement. C'était la dernière personne qu'il s'attendait à voir intervenir, le paisible Mr Radley, qui n'avait pas prononcé plus de dix paroles depuis le début du voyage.

Tout ce que le capitaine savait de lui c'est qu'il était chef comptable et venait de Nouvelle-Zélande – la seule région de la Terre qui était encore quelque peu isolée du reste du monde en raison de sa position géographique. On pouvait y aller, naturellement, aussi vite qu'en n'importe quel autre point de la planète, mais elle était un terminus plutôt qu'un lieu de passage ou un carrefour. C'est pourquoi les Néo-Zélandais avaient pu jalousement préserver leur individualité. Ils affirmaient, ce qui était vrai dans une large mesure, qu'ils avaient sauvé tout ce qui restait de la culture anglaise maintenant que la Grande-Bretagne avait été absorbée dans la communauté Atlantique.

— Vous voulez nous dire quelque chose, Mr Radley ? lui demanda Pat.

Radley parcourut du regard la cabine mal éclairée, un peu comme un maître d'école qui va parler à sa classe.

— Oui, Capitaine, fit-il. J'ai une confession à faire. J'ai très peur que tout ceci ne soit de ma faute…

* * *

Lorsque l'Ingénieur en Chef Lawrence eut refusé de faire une déclaration, la Terre comprit que quelque chose n'avait pas bien marché dans l'opération de sauvetage. Il fallut plusieurs minutes pour que la nouvelle atteignît Mars et Vénus.

Mais ce qui s'était passé, aucun téléspectateur n'aurait pu le deviner d'après les images qu'il voyait sur son écran. Pendant quelques minutes, une activité frénétique avait régné sur le radeau – une activité qui semblait dépourvue de sens. Maintenant la crise semblait terminée. Les hommes en scaphandre étaient réunis, immobiles. Sans doute ils devaient conférer entre eux, mais on n'entendait pas ce qu'ils disaient. Il était très décevant d'assister à cette conversation silencieuse sans savoir de quoi il retournait.

Pendant ces longues minutes de pénible suspense, et tandis que le studio essayait de découvrir ce qui s'était passé, Jules Braques faisait

de son mieux pour rendre les images vivantes. Mais ce n'était pas une tâche commode que de tirer parti de cette scène statique avec une caméra qui ne pouvait pas bouger de l'endroit où elle était.

Comme tous les cameramen, Jules détestait d'avoir à opérer toujours du même point. Le site était parfait, mais fixe, et il commençait à en être fatigué. Il avait même demandé si on ne pourrait pas déplacer le vaisseau. Mais le capitaine Anson lui avait répondu :

— Il faudrait que je sois fou pour sauter d'un endroit à un autre dans ces montagnes. Il ne faut pas confondre un astronef avec un chamois.

Tout ce que pouvait faire Jules Braques, c'était de passer de plans lointains à des gros plans. Mais il ne pouvait pas abuser de ce procédé, car les spectateurs sont vite agacés quand on les promène ainsi d'avant en arrière et vice-versa. On risque de leur donner le mal de mer – ou quelque chose qui y ressemble.

Finalement la conférence sur le radeau prit fin. Maintenant, peut-être, Lawrence répondrait aux appels par radio dont il avait été bombardé au cours des cinq dernières minutes…

— Mon Dieu ! s'exclama Spenser. Ce n'est pas croyable. Voyez-vous ce qu'ils font ?

— Oui, répondit le capitaine Anson. Mais moi non plus je ne puis en croire mes yeux… On dirait qu'ils s'en vont…

Comme des bateaux de sauvetage abandonnant un navire en détresse, les deux « glisseurs » chargés d'hommes s'éloignaient du radeau.

Chapitre XI

Peut-être était-ce une bonne chose que le *Séléné* fût maintenant privé de radio. Il n'aurait pas été bon pour le moral de ses occupants d'apprendre que les « glisseurs », lourdement chargés d'hommes, s'éloignaient d'eux. Mais à ce moment-là, personne dans le bateau ne pensait à ces choses. Radley tenait le centre de la scène.

— Que voulez-vous dire, demanda Pat – après le silence qui avait suivi la déconcertante déclaration du Néo-Zélandais – quand vous affirmez que tout est de votre faute ?

Les passagers étaient stupéfaits, mais sans hostilité, car personne ne pouvait prendre au sérieux une telle déclaration.

— C'est une longue histoire, Capitaine.

Radley parlait d'une voix qui, bien que dépourvue de toute émotion, avait des accents difficilement identifiables. Cela ressemblait un peu à une voix de robot, et Pat en éprouva un petit frisson le long de l'échiné. Mais l'autre poursuivait :

— Je ne veux pas dire que j'ai délibérément provoqué tout ce qui est arrivé. Mais je n'en suis pas moins responsable, et je m'excuse de vous avoir entraîné dans ce drame. Voyez-vous… *ils* me poursuivent.

Voilà qui suffit pour que nous comprenions, pensa Pat. Nous avons décidément toutes les malchances. Dans notre petit groupe, nous avons déjà découvert une vieille fille acariâtre, un drogué – et maintenant c'est un dément ! Que n'allons-nous pas découvrir encore avant que tout soit fini ?

Mais le capitaine comprit que son jugement était peut-être excessif. Au fond, ils avaient eu jusque-là plutôt de la chance avec les passagers. Il y avait eu Miss Morley, et Hans Baldur (qui d'ailleurs ne leur avaient pas causé de nouveaux ennuis), et maintenant il y avait ce Radley, mais il y avait aussi le Commodore, le Docteur McKenzie, les Schuster, le petit professeur Jayawardene, et David Barrett, et tous les autres, qui avaient toujours fait sans histoires ce qu'on leur demandait. Il se sentit envahi par un profond sentiment d'affection pour tous ces gens-là qui l'avaient aidé ou n'avaient rien fait de nature à le gêner.

Sa reconnaissance allait particulièrement à Susan Wilkins, qui d'ailleurs l'avait toujours précédé chaque fois qu'il s'agissait de découvrir quelque chose qui n'allait pas. Elle était maintenant à l'arrière du bateau, faisant discrètement son travail. Pat se demanda si quelqu'un avait remarqué – Radley ne l'avait certainement pas fait – qu'elle venait d'ouvrir l'armoire à pharmacie pour y prendre un de ces petits cylindres de la taille d'une cigarette qui vous plongent dans l'inconscience. Si le fou leur causait des ennuis, elle serait prête à

intervenir.

Mais Radley n'avait pas l'air, pour le moment, de vouloir s'agiter. Il semblait parfaitement en possession de lui-même. Il n'y avait pas d'éclat inquiétant dans son regard. Il ne donnait aucun signe évident de folie. Il ressemblait à ce qu'il était : un comptable Néo-Zélandais entre deux âges, prenant des vacances sur la Lune.

— Ce que vous nous dites est très intéressant, fit le Commodore Hansteen d'une voix aussi neutre que possible. Mais excusez notre ignorance. Quels sont ceux dont vous parlez, et pourquoi vous poursuivent-ils ?

— Je suis sûr, Commodore, que vous avez entendu parler des soucoupes volantes…

Des soucoupes ? se demanda Pat. Mais Hansteen semblait un peu mieux informé que lui.

— Oui, fit-il sur un ton un peu las. J'ai vu cela dans de vieux livres sur l'astronautique. On parlait beaucoup de cette folle histoire il y a quatre-vingts ou quatre-vingt dix ans, n'est-ce pas ?

Il comprit brusquement qu'il avait eu tort d'utiliser le mot « folle », mais il vit avec soulagement que Radley ne semblait pas s'en formaliser.

— Oh ! fit le Néo-Zélandais, ces soucoupes volantes avaient fait leur apparition bien avant… Mais c'est seulement au siècle dernier que les gens ont commencé à en prendre souci. Il existe dans une abbaye anglaise un vieux manuscrit daté de 1290 qui en décrit une – et il existe sur ce sujet des textes plus anciens encore. Plus de dix mille soucoupes volantes ont été vues et signalées avant le vingtième siècle.

— Une minute, dit Pat. Qu'entendez-vous par «soucoupe volante »? Je n'ai jamais entendu parler de cela. .

— Je crains bien, reprit Radley d'une voix attristée, que votre éducation n'ait été négligée. Les mots « soucoupe volante » étaient d'un usage général après 1947 pour décrire les étranges véhicules en forme de disques qui depuis des siècles venaient enquêter sur notre planète. Certaines personnes préféraient les nommer des « objets volants non identifiés. »

Ces explications réveillèrent quelques vagues souvenirs dans l'esprit de Pat. Il avait en effet entendu parler de « soucoupes » à propos d'hypothétiques créatures venues des étoiles. Mais il n'y avait naturellement aucune preuve concrète que des astronefs étrangers eussent jamais pénétré dans le système solaire.

— Croyez-vous réellement, demanda un des passagers, que des visiteurs de l'espace se promènent autour de la Terre ?

— Ils font mieux, répondit Radley. Ils ont souvent atterri sur notre planète et pris contact avec des créatures humaines. Avant que nous nous installions sur la Lune, ils avaient une base sur l'autre face

de celle-ci, mais ils l'ont détruite dès que les fusées ont commencé à prendre des photos à basse altitude.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda quelqu'un d'autre.

Radley semblait complètement indifférent au scepticisme de son auditoire. Il devait y être habitué depuis longtemps. Il possédait une foi intime qui, si mal fondée qu'elle fût, était étrangement convaincante. Sa folie l'avait transporté dans un domaine situé au-delà de la raison, et il était très heureux ainsi.

— Mous avons… des contacts, dit-il sur le ton d'un homme qui en sait long. Un petit nombre d'hommes et de femmes ont pu établir des communications télépathiques avec les occupants des soucoupes. C'est ainsi que nous savons beaucoup de choses sur eux.

— Comment se fait-il que personne d'autre n'est au courant ? demanda un autre mécréant. Si réellement ils se promènent dans nos parages, pourquoi nos astronomes et nos pilotes de l'espace ne les ont-ils jamais vus ?

— Oh ! Ils les ont vus, répondit Radley avec un sourire de pitié. Mais ils ne disent rien. Il y a une conspiration du silence parmi les savants. Ils n'aiment pas admettre qu'il y a dans l'espace des intelligences supérieures à la nôtre. C'est pourquoi, lorsqu'un pilote signale qu'il a vu une soucoupe, on se moque de lui. Quand un astronaute maintenant en voit une, il se tait.

— En avez-vous rencontré, Commodore ? demanda Mrs Schuster, qui visiblement était à demi convaincue. Ou bien participez-vous à ce que Mr Radley appelle une conspiration du silence ?

— Je regrette beaucoup de vous désappointer, fit Hansteen. Mais je vous donne ma parole que tous les astronefs que j'ai rencontrés dans l'espace étaient dûment enregistrés et aisément identifiables.

Il regarda Pat et lui fit un petit signe.

— Allons bavarder un instant dans la valve d'entrée, lui dit-il.

Maintenant qu'il était tout à fait convaincu que Radley était inoffensif, il se réjouissait presque de cette diversion. Elle avait en effet amené les passagers à ne plus penser à la situation dans laquelle ils se trouvaient. Si la pointe de folie du Néo-Zélandais pouvait continuer à les distraire, ce serait tant mieux.

— Eh bien, demanda Hansteen, lorsque la porte de la valve se fut refermée sur eux, que pensez-vous de ce personnage ?

— Croit-il réellement à ces absurdités ?

— Il y croit dur comme fer. J'ai déjà rencontré ce genre de folie.

Le Commodore en savait assez long sur l'obsession particulière de Radley. C'était d'ailleurs le cas de tous ceux qui s'étaient intéressés aux aspects de l'astronautique au vingtième siècle. Quand il était jeune, il avait lu quelques-uns des ouvrages consacrés aux soucoupes volantes. Ces ouvrages témoignaient d'un tel penchant pour la

tromperie ou d'une naïveté si enfantine qu'il avait été ébranlé dans sa croyance que l'homme est une créature raisonnable. Qu'une telle littérature ait pu fleurir était un phénomène troublant. Il fallait toutefois se souvenir que de tels livres avaient été publiés à une époque de psychose, dans les premières années de la seconde moitié du vingtième siècle.

— C'est une chose bien curieuse, dit Pat, que dans la situation où nous nous trouvons, les passagers discutent de soucoupes volantes.

— Je pense que c'est une très bonne chose. Qu'auriez-vous pu trouver de mieux ? Car il faut voir la réalité en face. Nous n'avons absolument rien d'autre à faire que d'attendre, jusqu'au moment où Lawrence viendra de nouveau cogner sur notre toit.

— S'il est toujours là. Barrett a peut-être raison… Le radeau a peut-être sombré…

— Je pense que c'est très improbable… Il n'y a eu qu'une très légère secousse. De combien de mètres croyez-vous que nous nous sommes enfoncés ?

Pat réfléchit à la chose. Il lui semblait maintenant que l'incident avait été très long. Le fait qu'ils étaient presque dans l'obscurité et qu'il avait dû lutter contre le jet de poussière avait encore contribué à brouiller ses souvenirs. Il ne pouvait que répondre au hasard.

— Je dirais… dix mètres.

— Certainement pas… Toute l'affaire n'a pas duré plus de deux secondes. Je doute que nous soyons descendus de plus de deux ou trois mètres.

Pour Pat, cela parut difficile à croire. Mais il espéra que le Commodore avait raison. Il savait qu'il était extrêmement difficile de juger de l'étendue exacte d'un faible déplacement, surtout quand on était en état de panique. Hansteen était le seul homme à bord qui eût assez l'expérience de ces choses. Son estimation était probablement correcte. Elle était en tout cas rassurante.

— Il est possible, reprit le Commodore, qu'ils n'aient rien senti du tout à la surface. Et ils se demandent probablement pourquoi ils ne peuvent pas reprendre contact avec nous. Etes-vous sûr que nous ne pouvons absolument rien faire pour remettre la radio en marche ?

— Absolument sûr. Il n'y a aucun moyen d'atteindre de l'intérieur de la cabine les fils qu'il faudrait dégager pour faire une connexion.

— Vous avez certainement raison. Nous ferions aussi bien de retourner avec les autres, pour écouter Radley. Il finira peut-être par nous convertir !

* * *

Jules Braques, avec sa caméra, avait déjà suivi les « glisseurs » pendant quatre ou cinq cents mètres lorsqu'il s'aperçut que tous les hommes en scaphandre n'y avaient pas pris place. Ils n'étaient que sept. Or ils avaient été huit sur le radeau.

Il braqua de nouveau sa caméra sur celui-ci, et par une de ces chances ou de ces prémonitions qui distinguent les cameramen brillants de ceux qui ne sont que passables, il fit cette opération juste au moment où Lawrence rompait enfin le silence.

— L'Ingénieur en Chef appelle… disait Lawrence, sur le ton d'un homme fatigué et dont les plans soigneusement étudiés ont échoué. Je m'excuse du retard apporté au sauvetage, mais comme vous avez pu le comprendre, nous avons eu un incident. Il semble qu'un autre éboulement se soit produit sous le *Séléné*. Nous ne savons pas quelle peut être son étendue. Nous avons perdu tout contact physique avec le bateau, et celui-ci ne répond pas à la radio.

« Pour le cas où un éboulement plus important viendrait à se produire, j'ai ordonné à mes hommes de s'éloigner de quelques centaines de mètres. Le danger est toutefois très minime. Nous avons à peine senti la secousse. Mais il serait stupide de prendre des risques. Je puis faire moi-même tout ce qui est nécessaire ici pour le moment, et sans besoin d'aide.

« Je vous rappellerai dans quelques minutes.

Tandis que des millions de regards étaient fixés sur lui, Lawrence s'accroupit au bord du radeau pour attraper la sonde métallique avec laquelle il avait pour la première fois localisé le *Séléné*. Celle-ci avait vingt mètres de long. Si le bateau était maintenant plus bas, il faudrait songer à quelque autre moyen pour l'atteindre.

Le tube s'enfonça dans la poussière, de plus en plus lentement à mesure qu'il allait plus profond. La sonde dépassa les quinze mètres, et continua à descendre, comme une lance perçant le corps de la Lune.

— Est-il maintenant beaucoup plus bas ? murmura Lawrence dans le silence de son scaphandre.

Son soulagement, quand enfin il toucha quelque chose, aurait presque été risible si tout cela avait pu prêter à rire. Il n'avait eu à enfoncer la sonde que d'un mètre cinquante au-delà de la précédente limite, et il avait pu le faire sans effort.

Ce qui lui parut plus grave que ce décalage fut le fait que le bateau n'était plus horizontal, ainsi qu'il avait pu s'en rendre compte après plusieurs sondages. Le *Séléné* était plus bas à l'arrière. Il calcula que l'angle devait être de trente degrés environ. Cela suffisait pour ruiner son plan. Les caissons avaient été conçus pour prendre contact avec un toit horizontal.

Il écarta pour le moment ce problème de sa pensée. Il y en avait

un autre qui était plus urgent. Maintenant que la radio était silencieuse – et il espérait que ce n'était qu'une simple panne d'énergie – comment pouvait-il s'assurer que les gens qui étaient dans le bateau étaient encore vivants ? Ils entendaient le bruit que faisait sa sonde sur la coque, mais ils n'avaient aucun moyen de communiquer avec lui.

Aucun moyen ? Ce n'était pas exact. Il fallait utiliser celui qui était le plus facile et le plus primitif. Mais on pouvait ne pas y songer après un siècle et demi d'électronique.

Lawrence se redressa et appela les « glisseurs », qui attendaient toujours à une certaine distance.

— Vous pouvez revenir, dit-il. Il n'y a aucun danger. Le bateau ne s'est même pas enfoncé de deux mètres.

Il avait déjà oublié que des millions de gens l'observaient.

Il lui fallait maintenant élaborer tout un nouveau plan de campagne. Il allait de nouveau se mettre en action, et d'abord pour effectuer la vérification la plus urgente.

Chapitre XII

Quand Pat et le Commodore retournèrent dans la cabine, le débat sur les soucoupes volantes était toujours très animé.

Radley, qui jusque-là avait si peu parlé, rattrapait certainement le temps perdu. C'était comme si on avait touché en lui un ressort secret, ou qu'il ait été dégagé du serment de faire silence. Maintenant qu'il était convaincu que sa mission avait été découverte par ses persécuteurs, il n'était que trop heureux de pérorer.

Le Commodore Hansteen avait rencontré souvent de tels illuminés. En vérité, c'était même dans un esprit d'auto-défense qu'il s'était astreint à lire la littérature ampoulée consacrée aux soucoupes volantes. Les gens qui l'entreprenaient sur ce sujet opéraient toujours de la même façon. On commençait par lui dire « Vous avez certainement, Commodore, vu d'étranges choses au cours des années que vous avez passées dans l'espace. » Et comme sa réponse n'était pas satisfaisante, on lançait plus ou moins directement des allusions ou bien il avait peur de parler ou bien il ne voulait pas dire ce qu'il savait. Il devait faire des pieds et des mains pour repousser cette accusation. Mais aux yeux des fidèles, cela prouvait simplement un peu plus qu'il était dans la conspiration.

Les autres passagers n'avaient pas autant que lui l'expérience de ces choses, et Radley esquivait leurs objections avec la plus grande aisance. Même Schuster, malgré sa formation d'avocat, était incapable de le contrer efficacement. C'est en vain qu'il essayait de convaincre ce paranoïaque qu'il n'était pas réellement persécuté.

— Il n'est pas raisonnable de penser, disait-il, que si des milliers de savants connaissent ce secret, aucun d'eux n'ait laissé échappé la vérité. Il ne serait pas possible de garder secrète une chose de cette taille. Ce serait comme si on essayait de cacher le monument de Washington !

— Oh ! fit Radley, il y a eu des tentatives pour révéler la vérité. Mais les preuves étaient toujours mystérieusement détruites – ainsi que les hommes qui voulaient les produire. *Ils* savent être rigoureusement impitoyables quand ils le jugent nécessaire.

— Mais vous dites que… qu'ils ont eu des contacts avec des créatures humaines. N'est-ce pas contradictoire ?

— Pas du tout. Voyez-vous, les forces du bien et du mal sont en lutte dans tout l'univers, exactement comme elles le sont sur la Terre. Certains des êtres qui voyagent dans ces soucoupes volantes voudraient nous aider ; d'autres au contraire ne songent qu'à nous exploiter. Les deux groupes sont en conflit depuis des millions d'années. Parfois la Terre est mêlée à ce drame. C'est ainsi que

l'Atlantide a été détruite.

Hansteen ne put réprimer un sourire. Il était toujours question tôt ou tard de l'Atlantide dans ces histoires – ou de la Lémurie, ou de Mu. Elles révélaient toutes le même type de mentalité, mal équilibré, avec un penchant pour le mystère.

Tout ce thème de fabulation avait été soigneusement étudié par un groupe de psychologues vers les années 1970-1980 – si Hansteen avait bonne mémoire. Les psychologues étaient arrivés à cette conclusion que vers le milieu du siècle une assez grosse partie de la population terrestre était convaincue que le monde était sur le point d'être détruit, et que le seul espoir de salut était dans l'intervention de créatures venues de l'espace. Ayant perdu la foi en eux-mêmes, beaucoup d'hommes cherchaient un secours dans les étoiles.

La croyance aux soucoupes volantes se prolongea pendant une dizaine d'années. Puis elle avait brusquement disparu, comme une épidémie qui arrive au bout de sa course. Les psychologues estimaient que deux facteurs étaient responsables de ce phénomène : le premier était tout simplement l'ennui ; quant au second, il résidait dans le fait qu'au cours de l'Année Géophysique Internationale, des savants avaient annoncé la prochaine entrée de l'homme dans l'espace.

Pendant les dix-huit mois que dura ce congrès, le ciel fut observé par un plus grand nombre d'observateurs expérimentés, munis de nombreux appareils, qu'il ne l'avait jamais été auparavant. S'il y avait eu des visiteurs célestes rôdant au-dessus de l'atmosphère, leur présence aurait été certainement décelée par cette concentration d'efforts scientifiques. Mais personne ne nota rien de semblable. Et quand un premier engin ayant à son bord un homme fit une première randonnée dans l'espace, les soucoupes volantes se firent remarquer par leur absence.

Pour la plupart des gens, cela régla le problème. Il fut admis que les milliers d'objets volants non identifiés qui avaient été vus au cours des siècles avaient une cause naturelle ; les progrès de la météorologie et de l'astronomie permettaient d'ailleurs de trouver une foule d'explications valables. Avec le début de l'ère de l'espace, l'homme reprit confiance en ses destinées. Le monde cessa de s'intéresser aux soucoupes volantes.

Il est rare, toutefois, qu'une croyance meure complètement. Un petit nombre de fidèles continuèrent à maintenir le culte vivant en apportant de temps à autre des « révélations » fantastiques, des récits de rencontres avec des « extra-terrestres », des affirmations de contacts par télépathie. Et même lorsqu'il était démontré, ce qui arrivait souvent, que les prophètes avaient falsifié leurs preuves, les fidèles demeuraient inébranlables. Il leur fallait leurs dieux dans le ciel ; ils ne pouvaient pas s'en passer.

— Vous ne nous avez encore pas expliqué, disait Mr Schuster, pourquoi ces gens des soucoupes volantes vous poursuivent… Qu'avez-vous dont fait pour les irriter ?

— J'étais entré trop avant dans certains de leurs secrets. C'est pourquoi ils ont saisi cette occasion pour me liquider.

— Je pense qu'ils auraient pu trouver des moyens moins compliqués.

— Il serait fou d'imaginer que nos esprits limités peuvent comprendre leurs façons de penser. En outre, la chose serait apparue comme un accident. Personne n'aurait soupçonné que notre naufrage avait été délibérément voulu.

— Très bien… Mais comme maintenant tout cela n'a plus d'importance pour vous, pouvez-vous nous dire quel est ce secret que vous alliez découvrir ? Je suis sûr que nous aimerions tous le savoir.

Hansteen jeta un regard rapide à Irving Schuster. Il l'avait toujours considéré comme un petit homme un peu solennel et dépourvu d'humour.

— Je serai heureux de vous répondre, fit Bradley. Il faut remonter jusqu'en 1953, époque où un astronome américain nommé O'Neill observa quelque chose de très remarquable sur la Lune. Il découvrit un petit pont à la limite est de la Mare Crisium.

« Les autres astronomes, naturellement, se moquèrent de lui ; mais quelques-uns d'entre eux, qui avaient moins de préjugés, confirmèrent l'existence de ce pont. Quelques années plus tard, toutefois, il avait disparu. De toute évidence, l'intérêt que nous portions à la chose avait alarmé les gens des soucoupes volantes, et ils l'avaient démoli.

La formule « de toute évidence » apparut à Hansteen comme un parfait exemple des raisonnements pratiqués par les amateurs de soucoupes – un audacieux *non sequitur* qui laissait les esprits normaux désespérément en arrière. Le Commodore n'avait jamais entendu parler du pont de l'astronome O'Neill, mais il y avait des tas d'exemples de fausses observations dans les annales astronomiques. Les canaux de la planète Mars étaient un cas classique. D'honnêtes savants en avaient parlé très sérieusement pendant des années. Et pourtant ils n'existaient pas – tout au moins sous la forme d'un fin réseau tel que Lowell et d'autres l'avaient décrit.

Radley pensait-il que quelqu'un avait comblé ces canaux entre l'époque où Lowell les avait observés et celle où l'on avait pu prendre les premières photographies très nettes de la planète Mars ? Hansteen était sûr que c'était là une chose qu'il serait très capable de soutenir.

Il était probable que le pont d'O'Neill n'était qu'une illusion provoquée par la lumière, ou par les ombres perpétuellement changeantes de la Lune. Mais une explication aussi simple n'était

naturellement pas du goût de Radley. En tout cas, que faisait donc celui-ci, à deux mille kilomètres de la Mare Crisium ?

Quelqu'un ne pouvait manquer de lui poser cette question. Comme toujours, Radley avait une réponse convaincante au bout de la langue :

— J'avais espéré, dit-il, détourner leurs soupçons en me comportant comme un touriste ordinaire. Parce que les preuves que je cherchais se trouvaient dans l'hémisphère occidental, je suis allé à l'Est. J'avais projeté de me rendre dans la Mare Crisium en traversant l'autre face de la Lune. Il y avait aussi divers endroits que je désirais visiter. Mais ces créatures étaient trop habiles pour moi. J'aurais dû deviner que j'avais été repéré par un de leurs agents. Ils peuvent prendre la forme humaine, savez-vous. Il est probable que j'ai été suivi depuis le moment où je suis arrivé sur la Lune.

— J'aimerais savoir, demanda Mrs Schuster qui semblait prendre Radley de plus en plus au sérieux, ce qu'ils vont nous faire maintenant ?

— J'aimerais pouvoir vous répondre, Madame. Nous savons qu'ils ont de profondes cavernes dans l'intérieur de la Lune, et il est presque certain que c'est là qu'ils voulaient nous entraîner. Dès qu'ils ont vu qu'une équipe de secours était sur le point de nous dégager, ils ont agi de nouveau. Je crains bien que nous ne soyons maintenant trop profondément enfouis pour qu'on puisse jamais nous atteindre…

Pat se dit que c'en était assez de ces absurdités. Radley avait fait son numéro comique, qui avait distrait tout le monde et apporté un soulagement, mais maintenant ce fou tenait des propos de nature à démoraliser les passagers. Mais comment le faire taire ?

La folie était rare sur la Lune, comme dans toutes les sociétés vivant aux avant-postes. Et le capitaine ne savait pas comment il faut s'y prendre avec les « piqués » – surtout avec ceux, qui, comme Radley, avaient l'art de se montrer aimables et persuasifs. Pat ne s'était-il pas demandé lui-même par instants si au fond il n'y avait pas quelque chose de vrai dans ce que l'autre racontait ? Dans d'autres circonstances, son scepticisme naturel et sain l'aurait protégé. Mais après toutes ces journées de tension et d'attente anxieuse, ses facultés critiques étaient atténuées. Il aurait souhaité connaître quelque moyen pour rompre l'espèce d'envoûtement que cet illuminé à la langue bien pendue faisait peser sans aucun doute sur eux.

Un peu honteux de penser à un tel procédé, il se rappela le rapide coup du lapin qui avait si vite plongé Hans Baldur dans le sommeil. Presque inconsciemment – car il n'avait pas l'intention de recourir à lui – il jeta un coup d'œil à Harding. Il eut une seconde d'émotion en voyant que celui-ci réagissait immédiatement et se levait de son siège.

Non, non ! pensa Pat. Ce n'est pas ce que je voulais. Qu'on laisse

tranquille ce pauvre lunatique ! Quel sorte d'homme êtes-vous donc, Harding ?

Mais il ne dit rien de tout cela. Au contraire, il se détendit quand il vit que Harding ne quittait pas sa place – éloignée de quelques fauteuils de celle de Radley – mais se contentait de regarder celui-ci avec une expression curieuse. Peut-être était-ce une expression de pitié, mais Pat n'aurait pas pu le dire dans cette demi-pénombre.

— Je crois, fit Harding, qu'il est temps pour moi d'apporter ma contribution à ce petit débat. Il y a au moins une chose, parmi celles que nous a racontées notre ami le Néo-Zélandais, qui est parfaitement vraie. Il est suivi. Mais pas par un agent des soucoupes volantes. Il l'est par moi.

« Bien que vous ne soyez qu'un amateur, Wilfred George Radley, je tiens à vous féliciter. Ce fut une très jolie poursuite, de Christchurch à Astrograd, puis à Clavius City, à Tycho, à Platon, à Ptolémée, à Port Roris… Et ici enfin, où je pense que je suis au bout de la piste, et peut-être même de plus d'une façon…

Radley ne sembla pas troublé le moins du monde. Il se contenta d'incliner la tête d'une manière très noble, comme s'il connaissait l'existence et la mission de Harding, mais ne désirait pas faire plus amplement connaissance.

— Comme vous l'avez sans doute deviné, reprit l'autre, je suis un détective. Ma spécialité est la lutte contre la fraude. J'ai peu souvent l'occasion de parler de ce travail, mais il est très intéressant, et je suis heureux de pouvoir vous en entretenir.

« Je ne m'intéresse nullement – en tout cas pas sur le plan professionnel – aux croyances particulières de Mr Radley. Que ce qu'il raconte soit vrai ou faux ne modifie en rien le fait qu'il est un très bon expert-comptable, gagnant très bien sa, vie en Nouvelle-Zélande. Il n'était toutefois pas assez à l'aise pour s'offrir un mois de vacances sur la Lune.

« Mais ce ne fut pas pour Mr Radley un très gros problème – car, voyez-vous, il était chef comptable à l'agence de Christchurch des Cartes de Voyage Universelles. Bien que le contrôle, dans cette entreprise, passe pour parfait et à toute épreuve, il s'est arrangé pour s'octroyer, sans bourse délier, une carte de voyage de la catégorie Q, lui permettant d'aller n'importe où dans le système solaire, d'utiliser hôtels et restaurants sans avoir à y faire aucun paiement, et même de tirer des chèques, au cours de son voyage, jusqu'à concurrence de cinq cents dollars. On ne voit pas beaucoup de cartes de la catégorie Q en circulation, pour la bonne raison qu'elles coûtent très cher.

«D'autres, naturellement, avaient déjà essayé de voyager ainsi. Il arrive que des clients perdent leur carte, et des gens entreprenants s'offrent quelques jours de bon temps avant d'être pris. Mais

seulement quelques jours… Le système de surveillance est très efficace, et il faut qu'il le soit. Jusqu'à maintenant, le plus habile fraudeur n'a pas tenu plus de huit jours.

— Neuf jours ! s'écria Radley d'une façon inattendue.

— Excusez-moi… Vous devez le savoir, en effet. Disons donc neuf jours. Mais Radley lui-même était en route depuis près de trois semaines avant que nous trouvions sa piste. Il avait pris son congé annuel et dit à son bureau qu'il allait passer tranquillement ses vacances dans le nord de l'Islande. Au lieu de cela, il se rendit à Astrograd et de là gagna la Lune, créant un précédent. Car il est le premier homme – et nous espérons bien qu'il sera le dernier – à avoir quitté la Terre sans débourser un sou.

« Ce que nous désirons savoir maintenant, c'est comment il s'y est pris, comment il a réussi à tromper les appareils de contrôle automatiques. Avait-il un complice parmi les électroniciens chargés de ces appareils ? Voilà la question que se pose l'Agence des Cartes de Voyage Universelles. J'espère, Radley, que vous allez vous déboutonner avec moi, juste pour satisfaire ma curiosité. Je pense que c'est la moindre des choses dans les circonstances où nous nous trouvons.

« D'ailleurs, nous savions déjà pourquoi vous avez fait cela, pourquoi vous avez sacrifié une bonne place afin de vous lancer dans une aventure qui fatalement devait vous mener en prison. Nous avons tout deviné dès l'instant où nous avons découvert que vous étiez sur la Lune. L'entreprise qui vous emploie connaissait parfaitement votre dada, votre passion – qui d'ailleurs ne vous a jamais empêché de travailler correctement. Et cette histoire lui coûte cher…

— J'en suis désolé, répondit Radley non sans une certaine dignité. Mes patrons m'ont toujours bien traité, et ce que j'ai fait semble honteux. Mais je l'ai fait pour une bonne cause. Et si j'avais pu trouver la preuve que je cherchais…

Brusquement tout le monde – sauf l'Inspecteur Harding – cessa de s'intéresser à Radley, à ses soucoupes volantes et à ses mésaventures. Les passagers venaient d'entendre au-dessus de leurs têtes le bruit qu'ils avaient si anxieusement attendu et qui enfin se manifestait.

Avec sa sonde, Lawrence grattait le toit du *Séléné*.

Chapitre XIII

« J'ai l'impression d'avoir passé ici la moitié de ma vie, pensait Maurice Spenser. Et pourtant le soleil est encore très bas à l'ouest, du côté où il se lève sur ce monde bizarre, et il faudra encore trois jours avant qu'il ait atteint son apogée. Combien de temps vais-je encore être retenu dans ces montagnes, à observer ce lointain radeau et à écouter les histoires d'astronautes que raconte le capitaine Anson ? »

C'était une question à laquelle personne ne pouvait répondre. Quand les caissons avaient commencé à descendre, il semblait que tout serait fini au plus tard dans les vingt-quatre heures.

Mais maintenant on en était au même point que lorsqu'on avait commencé – et, ce qui aggravait les choses pour la télévision, tout le côté visuel de l'affaire était épuisé. Ce qui se passerait maintenant serait caché dans la mer de poussière ou prendrait place à l'intérieur d'un *igloo*.

Lawrence continuait à refuser avec entêtement qu'une caméra s'installe sur le radeau, et Spenser ne pouvait guère le blâmer. L'Ingénieur en Chef n'avait pas eu de chance lorsque ses déclarations avaient été brusquement démenties par les faits. Il ne voulait pas courir un tel risque une deuxième fois.

Mais il n'était pas question pour *l'Auriga* d'abandonner l'endroit où il était venu à grands frais. Si tout marchait bien, il y aurait encore une scène émouvante à prendre. Et si tout tournait mal, ce serait une scène tragique. Tôt ou tard des « glisseurs » rentreraient à Port Roris, avec ou sans les hommes et les femmes qu'ils étaient venus pour sauver.

Spenser ne voulait pas rater le départ de cette caravane, qu'elle ait lieu dans le soleil levant ou dans le soleil couchant, ou même au clair de Terre.

A peine Lawrence eut-il repéré le *Séléné* qu'il se remit au travail de forage.

Sur le petit écran de contrôle, Spenser put voir les minces tubes à oxygène effectuer une seconde descente dans la poussière.

Le reporter se demanda pourquoi l'ingénieur se livrait à un tel travail s'il n'était même pas sûr qu'il y eût encore quelqu'un de vivant à bord du *Séléné.* Et comment pourrait-il vérifier cela, maintenant qu'il n'avait plus aucune communication par radio avec le bateau ?

Cette même question, des millions de gens se la posaient aussi, tout en regardant le tuyau descendre dans la Mer de la Soif, et beaucoup d'entre eux se donnaient peut-être la bonne réponse. Chose curieuse, toutefois, personne n'y pensa à bord du *Séléné,* pas même le Commodore.

Dès qu'ils entendirent le « bang » sourd au plafond, ils surent immédiatement qu'il ne s'agissait plus du tube métallique léger sondant délicatement la mer. Quand, une minute plus tard ils entendirent le bruit bourdonnant – sur lequel on ne pouvait pas se tromper – de la foreuse se frayant un chemin à travers la fibre de verre, ils se sentirent comme des condamnés à mort à qui on a accordé un sursis à la dernière minute.

Cette fois la foreuse ne toucha pas les câbles électriques – bien que maintenant la chose eût été sans importance.

Les passagers regardaient en l'air, presque hypnotisés, tandis que le son grinçant devenait de plus en plus fort et que déjà quelques petits débris tombaient du plafond.

Quand la tête foreuse apparut et descendit de vingt centimètres dans la cabine, il y eut un concert d'exclamations joyeuses.

Et maintenant ? se demandait Pat. Nous ne pouvons pas communiquer avec eux… Quand saurons-nous qu'il faut dévisser ce foret ? Je ne veux pas commettre la même erreur une seconde fois…

Aucun de ceux qui étaient à bord du *Séléné,* même s'il avait dû vivre très longtemps, n'aurait pu oublier ce qu'il entendit alors dans le silence de la cabine, un silence tendu et plein d'attente : le tube métallique se mit à résonner, d'une façon claire et nette, formant le signal morse.

Ti ti ti, taaa.

Comment avaient-ils fait pour ne pas penser à cela ?

Pat répondit immédiatement, formant lui aussi la lettre V en frappant sur le tube avec des pinces.

Maintenant, pensa-t-il, ils savent là-haut que nous sommes toujours vivants.

Il avait d'ailleurs toujours été convaincu que Lawrence ne les croyait pas morts et ne les abandonnerait pas. Et pourtant ils avaient tous vécu dans un doute terrible.

Le tube résonna de nouveau, mais cette fois plus lentement. Il était difficile d'avoir à se rappeler le morse… Celui-ci semblait, à cette époque, un tel anachronisme que les élèves pilotes et les futurs ingénieurs de l'espace protestaient amèrement quand on les obligeait à l'apprendre. Ils estimaient que c'était un gaspillage de temps. Ils pensaient qu'ils n'auraient jamais à s'en servir au cours de leur vie. Et pourtant…

En ce moment, sur le radeau et dans le *Séléné,* la connaissance de l'alphabet morse était réellement vitale.

Taaa ti ti, résonnait le tube, *ti… ti ti ti taaa… ti ti… ti ti ti… ti ti ti… ti… taa taa ti ti.*

Après une brève pause et pour qu'il n'y ait pas d'erreur, le mot fut répété. Mais déjà Pat et le Commodore, bien que leur connaissance du

morse fût un peu rouillée, avaient compris le message.

— Ils nous disent de dévisser la foreuse, s'écria Pat. Eh bien, faisons-le immédiatement.

La brusque fuite de l'air provoqua dans la cabine un instant d'inutile panique, tandis que la pression s'égalisait. Puis le tuyau fut relié au monde extérieur. Les passagers attendaient anxieusement qu'arrivent les premières bouffées d'oxygène…

Au lieu de cela, le tube se mit à parler.

Par le petit orifice, une voix se fit entendre, creuse et sépulcrale, mais parfaitement claire. Elle était si forte, si nette et si inattendue que tout le monde pendant un instant resta béant de surprise.

Il est probable qu'ils n'étaient même pas une demi-douzaine, parmi ces hommes et ces femmes, à connaître l'existence du tube acoustique. Ils avaient vécu dans cette idée que seuls des procédés électroniques pouvaient permettre de transporter la voix à travers l'espace. Cette rénovation d'un moyen ancien était pour la plupart d'entre eux une nouveauté du même ordre que l'eût été le téléphone pour les Grecs de l'antiquité.

— C'est l'Ingénieur en Chef Lawrence qui vous parle. M'entendez-vous ?

Pat mit ses mains en cornet devant l'ouverture et répondit lentement :

— Je vous entends parfaitement bien. Et vous ?

— Je vous entends clairement. Comment êtes-vous ?

— Très bien… Mais que s'est-il passé ?

— Vous vous êtes enfoncés d'un mètre ou deux… Pas plus. C'est à peine si nous nous sommes aperçu de quoi que ce soit jusqu'au moment où les tuyaux ont été arrachés. Où en êtes-vous pour l'oxygène ?

— Ça va pour le moment. Mais plus vite vous pourrez nous alimenter, mieux cela vaudra.

— Ne vous inquiétez pas… Nous allons vous envoyer de l'oxygène dès que nous aurons nettoyé nos filtres qui sont pleins de poussière et dès que nous aurons reçu de Port Roris une nouvelle tête foreuse. Celle que vous venez de dévisser était la seule que nous ayons en réserve, et c'était une chance.

Ainsi donc, se dit Pat, il va falloir attendre une heure avant que nous soyons approvisionnés en air. Toutefois ce n'était pas ce problème qui le préoccupait le plus. Il savait par quel moyen Lawrence avait espéré pouvoir les sortir du bateau. Et il se rendait compte que ce plan n'était plus valable maintenant que le *Séléné* ne se trouvait plus dans une position horizontale.

— Comment allez-vous nous tirer de là ? demanda-t-il brusquement.

Lawrence n'eut qu'une très légère hésitation avant de répondre.

— Je n'ai pas encore examiné les détails de l'opération. Mais nous ajouterons une autre section au caisson et continuerons à descendre le tout jusqu'à ce que nous soyons à bout de course. Cela nous mettra à quelques centimètres seulement de vous.

Et nous comblerons cet espace d'une façon ou d'une autre. Mais il est une chose que je voudrais que vous fassiez dès maintenant.

— Laquelle ?

— Je suis sûr, à quatre-vingt-dix pour cent, que votre bateau ne bougera plus désormais. Mais s'il devait le faire, j'aimerais mieux que ce soit tout de suite. Ce que je vous demande, c'est de sauter tous, en cadence, dans la cabine, pendant une minute ou deux.

— Est-ce bien prudent ? demanda Pat. Supposez que ce tuyau soit arraché de nouveau…

— Alors, nous le remettrons. Un autre petit trou n'aura pas d'importance. Mais un autre affaissement en aurait beaucoup, surtout s'il venait à se produire au moment où nous percerons dans le toit un orifice assez grand pour permettre le passage d'un homme…

Il y avait déjà eu dans le *Séléné* des scènes bien étranges, mais celle qui eut lieu alors fut bien la plus étrange de toutes. Vingt-deux hommes et femmes sautaient gravement à l'unisson, montant jusqu'au plafond et se laissant retomber le plus vigoureusement possible sur le plancher.

Pendant que les passagers se livraient à cet étonnant exercice, Pat observait attentivement le tube qui les reliait au monde extérieur.

Après une minute d'efforts exténuants, le *Séléné* s'était à peine enfoncé de deux centimètres.

Pat fit part de ce résultat à Lawrence qui l'accueillit avec satisfaction. Maintenant que l'ingénieur était raisonnablement sûr que le *Séléné* ne bougerait plus, il envisageait de nouveau avec confiance la possibilité de sortir ces gens du bateau. Il ne savait toutefois pas encore exactement de quelle façon il s'y prendrait, mais un plan commençait à se former dans son esprit.

Ce plan prit forme dans les douze heures qui suivirent, au cours de conférences qu'il eut avec son « brain trust » et d'expériences qui furent faites dans la Mer de la Soif.

Les services techniques en avaient appris beaucoup plus sur la poussière lunaire au cours de la semaine écoulée que depuis que les hommes étaient sur la Lune. On ne se battait plus dans le noir contre un ennemi inconnu. On savait maintenant quelles libertés on pouvait prendre avec la poussière, et on savait aussi ce qu'il n'était pas permis de faire avec elle.

Malgré la rapidité avec laquelle le nouveau plan fut établi, et construit le matériel nécessaire, rien ne fut fait avec une hâte

inconsidérée, ni avec un manque de soin. Car il s'agissait encore d'une opération qu'il fallait réussir du premier coup. Si elle échouait, en mettant les choses au mieux il faudrait abandonner le caisson et en descendre un autre dans la Mer de la Soif. Et si tout tournait mal, ceux qui étaient à bord du *Séléné* périraient étouffés dans la poussière.

* * *

— Ce fut un très intéressant problème, déclara Tom Lawson, qui aimait les problèmes intéressants – et n'aimait pas grand-chose d'autre.

Il parlait de nouveau pour la télévision, dans le studio qui avait été improvisé à Port Roris.

— L'extrémité inférieure du caisson, poursuivit-il, reste ouverte sur la poussière, car elle ne repose qu'en un point sur le toit du *Séléné*. Celui-ci étant en pente, un contact hermétique est en effet impossible. Avant que l'on puisse pomper la poussière, il faut donc clore le bas du caisson.

« J'ai dit pomper… C'était une erreur. On ne peut pas pomper cette substance. Il faut la soulever, l'écoper. Mais si nous tentions de le faire en l'état actuel des choses, elle remonterait par le fond du puits aussi vite que nous l'évacuerions par en haut.

Tom Lawson fit une pause et eut un sourire sardonique à l'adresse des millions de téléspectateurs qui le regardaient et qui l'écoutaient, comme s'il les mettait au défi de résoudre le problème qu'il venait de poser. Il laissa pendant un instant ses auditeurs méditer sur ce problème, puis il prit une maquette qui se trouvait sur la table du studio. Bien que cette maquette fût extrêmement simple, il en était passablement fier car il l'avait faite lui-même. Personne n'aurait pu deviner, en la voyant sur l'écran, qu'elle n'était qu'en carton, et peinte à l'aluminium.

— Ce tube, dit-il, ne représente qu'une courte section du caisson qui maintenant mène jusqu'au *Séléné* – et qui, comme je vous l'ai dit, est plein de poussière. Maintenant, regardez ceci…

Avec son autre main, il prit un cylindre fermé à une de ses extrémités.

— Ceci, reprit-il, peut entrer dans le caisson, exactement mais aisément, comme le ferait un piston. Ce cylindre est très lourd et devrait descendre dans la poussière sous son propre poids. Mais il ne le pourra pas, naturellement, puisqu'il est fermé à cette extrémité et que la poussière serait emprisonnée sous lui.

Tom fit tourner le piston de façon à montrer son extrémité close à la caméra. Il pressa avec son doigt au centre de la surface circulaire, et une petite trappe s'ouvrit.

— Ceci fonctionne comme une valve, dit-il. Quand elle est ouverte, la poussière peut entrer et le piston peut s'enfoncer dans le puits. Dès qu'il atteindra le fond, la valve sera refermée par une commande actionnée d'en haut. Le caisson sera alors clos hermétiquement et on pourra commencer à retirer la poussière.

« Tout cela paraît simple, n'est-ce pas ? Mais ça ne l'est pas. Il y a au moins cinquante problèmes que je n'ai pas mentionnés. Par exemple, quand le caisson sera vide, il aura tendance à remonter à la surface, sous une pression de plusieurs tonnes. L'Ingénieur en Chef Lawrence a conçu un ingénieux système d'ancrage pour le maintenir.

« Vous comprendrez, naturellement, que même quand la poussière aura été vidée de ce gros tube, il y aura toujours ce même espace en forme de coin entre sa partie inférieure et le toit du *Séléné*. Je ne sais pas encore comment Mr Lawrence se propose de résoudre ce problème. Mais, je vous en supplie, ne m'envoyez plus de suggestions. Nous avons déjà reçu assez d'idées boiteuses pour meubler un programme pendant des années…

« Ce piston, ce cylindre, n'est pas une simple théorie. Ici, les ingénieurs en ont construit un et l'ont expérimenté au cours des douze dernières heures. Il est maintenant en action. Et si je comprends bien le signe qu'on me fait, je vais disparaître de l'écran, et vous allez retourner dans la Mer de la Soif pour voir ce qui se passe sur le radeau.

Le studio temporaire aménagé dans l'Hôtel Roris disparut pour des millions de téléspectateurs et fut remplacé par un décor qui maintenant était devenu familier pour toute l'espèce humaine.

Il y avait maintenant trois *igloos* de diverses dimensions sur le radeau ou à côté. Le soleil brillait sur leurs surfaces et ils ressemblaient à des gouttes de mercure géantes. Un des « glisseurs » était rangé près du dôme principal. Les deux autres faisaient la navette pour amener du ravitaillement et du matériel de Port Roris.

Pareil à l'ouverture d'un puits, le caisson était visible au-dessus de la surface de la mer. Son rebord n'était qu'à une vingtaine de centimètres de la poussière. L'entrée semblait si étroite qu'il semblait difficile qu'un homme pût y pénétrer. C'eût été en effet une opération difficile pour quelqu'un portant un scaphandre. Mais la partie cruciale du travail serait faite sans scaphandre protecteur…

A intervalles réguliers, un grappin de forme cylindrique disparaissait dans le puits et était remonté à la surface quelques secondes plus tard par une grue petite mais puissante. Chaque fois le cylindre était éloigné de l'ouverture et dégorgeait dans la mer son

contenu de poussière. Un petit monticule gris se formait alors à la surface de la mer, et y restait un bref instant en équilibre, mais il commençait à se tasser lentement, et il avait complètement disparu avant qu'une nouvelle charge remontât du puits. Le phénomène était étrange à observer, et beaucoup mieux que n'auraient pu le faire de longues explications, il montrait aux téléspectateurs tout ce qu'ils souhaitaient savoir sur la Mer de la Soif.

Le grappin devait plonger de plus en plus profond dans le puits, et un moment arriva où il ne ramena plus qu'un demi-chargement.

La voie vers le *Séléné* était ouverte. Ouverte sous réserve qu'il restait encore un terrible obstacle à franchir.

Chapitre XIV

— Nous avons toujours un très bon moral, déclara Pat devant le microphone qui avait été maintenant descendu par le tube à air. Naturellement, nous avons éprouvé un gros choc après le second éboulement, lorsque nous avons perdu le contact avec vous – mais maintenant nous sommes sûrs que vous nous sortirez rapidement de là. Nous pouvons entendre maintenant le grappin, qui retire la poussière, et c'est une chose merveilleuse pour nous que de vous savoir maintenant si près du but. Nous n'oublierons jamais – ajouta Pat avec quelque gaucherie – les efforts que tant de gens ont faits pour nous secourir, et quoi qu'il arrive, nous tenons à les remercier. Nous sommes tous convaincus que tout ce qu'il a été possible de faire a été fait.

« Et maintenant, je vais quitter le micro, car plusieurs d'entre nous ont des messages qu'ils désirent expédier. Avec un peu de chance, ce seront les derniers transmis par le *Séléné*.

Comme il passait le micro à Mrs Williams, il comprit qu'il aurait dû tourner autrement sa dernière phrase. Elle pouvait être en effet interprétée de deux façons. Mais maintenant que l'équipe de sauveteurs était si près, il refusait d'admettre la possibilité de nouveaux incidents. Ils avaient déjà subi tant d'épreuves qu'à coup sûr il ne pouvait maintenant rien leur arriver de fâcheux.

Il n'ignorait pas, pourtant, que la dernière phase de l'opération serait la plus difficile, la plus critique de toutes. Ils en avaient discuté sans fin au cours des dernières heures, depuis que l'Ingénieur en Chef Lawrence leur avait expliqué son plan. C'était devenu leur seul sujet de conversation depuis que – d'un commun accord – ils avaient décidé de ne plus parler de soucoupes volantes.

Ils auraient évidemment pu continuer la lecture des livres, mais *Shane* tout aussi bien que *L'Orange et la Pomme* avaient cessé de les intéresser. Personne ne pouvait se concentrer sur quelque sujet que ce soit, à l'exception de leur sauvetage prochain et du renouveau de vie que serait pour eux leur retour parmi leurs semblables.

Au-dessus d'eux, il y eut soudain un gros choc. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : le grappin avait atteint le fond du puits, et le caisson, maintenant, ne contenait plus de poussière. Il pouvait maintenant être accouplé à un des *igloos* et rempli d'air.

Il fallut plus d'une heure pour réaliser cette connexion et faire tous les essais nécessaires.

L'igloo, qui avait été spécialement modifié, avec une ouverture à sa base juste assez large pour emboîter la partie du caisson surplombant la poussière, devait être mis en place et gonflé avec le

plus grand soin. La vie des passagers du *Séléné,* et aussi de ceux qui allaient tenter de les sauver, allait dépendre de son imperméabilité.

L'Ingénieur en Chef Lawrence, qui était entré dans cet *igloo,* ne quitta son scaphandre que lorsqu'il eut la certitude que tout était bien en place. Il s'approcha du trou béant avec un projecteur et contempla le puits qui semblait s'enfoncer vertigineusement jusqu'à l'infini. Le fond n'était pourtant qu'à dix-sept mètres. Même avec la faible pesanteur, un objet lâché ne mettrait que quelques secondes pour l'atteindre.

Lawrence se tourna vers ses assistants. Tous portaient encore leurs scaphandres, mais avec les hublots du casque ouverts. Si les choses tournaient mal, ces hublots pourraient être fermés en une fraction de seconde, et ces hommes pourraient probablement être sauvés. Mais pour Lawrence, il n'y aurait aucun espoir, ni pour les vingt-deux personnes qui étaient dans le bateau.

— Vous savez exactement ce que vous avez à faire, dit l'ingénieur. S'il était nécessaire que je remonte en hâte, vous tireriez ensemble sur la corde. Avez-vous des questions à me poser ?

Ils n'en avaient pas. Les moindres gestes à accomplir avaient fait l'objet d'une répétition soigneuse.

Lawrence fit un petit salut de la tête à ses hommes. Ceux-ci, en chœur, lui crièrent «Bonne chance ! ». Après quoi l'ingénieur descendit dans le puits.

Pendant presque tout le parcours, il se laissa tomber en chute libre, ne vérifiant sa vitesse que de temps en temps en s'accrochant à l'échelle de corde. Sur la Lune, c'était une chose que l'on pouvait faire sans danger – du moins presque sans danger. Lawrence avait vu des hommes se tuer parce qu'ils avaient oublié que même avec cette faible pesanteur, l'accélération, au bout de dix secondes, pouvait être fatale.

C'était un peu comme la chute d'Alice jusque dans le Pays des Merveilles, mais il n'y avait rien à voir au cours de cette descente, à l'exception des parois de ciment, et celles-ci étaient si près que Lawrence devait loucher pour les regarder. La secousse fut très légère quand il atteignit le fond.

Il s'accroupit sur la petite plate-forme métallique, qui avait l'aspect et la dimension d'une plaque d'égout, et l'examina attentivement. La valve qui avait été ouverte pendant la descente du piston à travers la poussière, puis refermée, fuyait légèrement et un petit dépôt de poudre grise s'était formé tout autour. Cela n'avait rien d'inquiétant, mais l'ingénieur ne put s'empêcher de se demander ce qui se passerait si cette trappe s'ouvrait brusquement sous la pression qui s'exerçait par-dessous. Avec quelle rapidité la poussière monterait-elle, comme de l'eau dans un puits ? Pas très vite, il en était à peu près certain, pas aussi vite qu'il remonterait lui-même par l'échelle de

corde.

Sous ses pieds, maintenant, et seulement à quelques centimètres, était le toit du *Séléné* – et sa terrible pente de trente degrés. Sa tâche allait consister à faire coïncider la base horizontale du caisson avec le toit incliné du bateau, et de le faire si parfaitement que la poussière ne puisse pas entrer.

Il ne voyait aucune faille dans son plan, et il espérait qu'il n'y en avait pas, car il avait été mis au point par les meilleurs techniciens de la Terre et de la Lune. On avait même prévu le cas où le *Séléné* pourrait s'enfoncer encore de quelques centimètres, tandis qu'il serait en train de travailler. Mais la théorie était une chose, et il savait fort bien que la pratique en était une autre.

Il y avait six grosses vis à ailettes autour du disque de métal sur lequel se trouvait Lawrence, et il se mit à les tourner une à une, comme un joueur de tambour qui accorde son instrument. A la partie inférieure de la plate-forme était fixé un appareillage fait d'éléments tubulaires souples comme ceux d'un accordéon et qui pour le moment étaient repliés, à plat, sur la plaque de base. Déplié, ils formeraient un assemblage flexible presque aussi large que le caisson, donc suffisant pour permettre à un homme de passer. Maintenant ils s'ouvraient lentement tandis que Lawrence tournait les vis.

D'un côté, cette tubulure ondulée et souple devait se déployer en son point extrême de quarante centimètres environ pour atteindre le toit en pente. De l'autre côté, elle ne bougerait qu'à peine.

Le plus gros souci de l'ingénieur avait été de savoir si la pression de la poussière n'empêcherait pas cet appareil de s'ouvrir. Mais il tournait les vis aisément, sans rencontrer une trop grosse résistance.

Les vis, bientôt, furent au bout de leur course ; on ne pouvait pas les serrer davantage. Cela signifiait, en principe, que l'assemblage était maintenant plaqué sur le toit du *Séléné,* et que ce contact, grâce aux joints en caoutchouc bordant le bas de l'appareil, assurait une fermeture hermétique. Cette fermeture serait-elle efficace ? Il le saurait bientôt.

D'un coup d'œil machinal, il s'assura que tout était normal dans le puits, par où il pourrait fuir en cas de péril. Il ne vit rien au-delà du projecteur pendu à deux mètres au-dessus de sa tête. Mais l'échelle de corde, toujours en place, était rassurante.

— J'ai installé l'appareil de connexion, cria-t-il à son invisible collègue. Il semble bien coller au toit. Maintenant je vais ouvrir la valve.

Si une erreur avait été commise, tout le puits allait être envahi, et peut-être même de telle sorte qu'il ne serait plus utilisable.

Lentement, Lawrence ouvrit la petite trappe qui avait permis à la poussière de passer à travers le piston pendant que celui-ci descendait.

Il n'y eut pas de poussée. La tubulure installée sous ses pieds retenait bien la poussière.

Quand la valve fut complètement ouverte, l'ingénieur y glissa sa main et sentit le toit du *Séléné* à travers la poussière qui se trouvait encore emprisonnée dans cet espace. Peu de réussites dans sa vie lui avaient donné un tel sentiment de satisfaction. Le travail était loin d'être fini – *mais il avait atteint le bateau.* Pendant un très bref instant il resta accroupi au fond du puits, sans bouger, comme devaient le faire les chercheurs d'or d'autrefois quand, dans une galerie péniblement creusée, ils découvraient un filon à la lueur de leur lampe à pétrole.

Il frappa trois fois sur le toit du *Séléné.* On répondit immédiatement à son signal. Mais il n'était pas question d'engager une conversation en morse. Si d'ailleurs il avait voulu correspondre avec le bateau, il aurait pu le faire par le circuit qui avait été établi. Toutefois il savait l'effet psychologique que ces trois coups produiraient sur les naufragés. Ils prouveraient à ces hommes et à ces femmes que les sauveteurs en personne n'étaient plus qu'à quelques centimètres d'eux.

Mais il y avait encore de gros obstacles à franchir, et le premier était la plaque métallique même – l'extrémité du piston – sur laquelle il se trouvait. Ce piston, cette plaque, avaient rempli leur office, en retenant la poussière tandis que le caisson était vidé. Maintenant il fallait les retirer si l'on voulait frayer un chemin aux gens du *Séléné.* Mais il fallait effectuer cette opération sans déranger l'assemblage flexible que le piston lui-même avait permis de mettre en place.

Pour rendre la chose possible, la plaque circulaire du piston avait été agencée de telle façon qu'on pouvait, après avoir dévissé huit gros écrous, la soulever comme le couvercle d'une marmite. Il ne fallut que quelques minutes à Lawrence pour effectuer les opérations nécessaires et pour attacher une corde au disque de métal. Après quoi il cria :

— Allez-y ! Hissez !

Un homme plus gros que l'ingénieur aurait dû sortir du puits pour permettre à la pièce métallique de remonter à la surface. Mais il suffit à Lawrence de se plaquer contre la paroi.

Tandis que le disque disparaissait au-dessus de sa tête, il songea qu'il ne restait plus que la dernière ligne de défense à forcer. Il songea aussi qu'il serait impossible de vider de nouveau le caisson si, pendant cette opération, l'appareil de jointure cédait et si la poussière se mettait à revenir.

— Envoyez un seau, cria-t-il.

Le seau était déjà en route.

Lawrence se rappela l'époque – quarante ans plus tôt – où il jouait sur une plage de Californie, avec un seau et une pelle, à faire des châteaux de sable. Maintenant, sur la Lune – dont il était devenu l'Ingénieur en Chef pour la face tournée vers la Terre – il remplissait

aussi un seau avec une petite pelle, gravement, tandis que l'humanité entière attendait le résultat de son travail.

Quand le premier chargement fut remonté, il avait déjà dégagé une bonne partie du toit du *Séléné.* La quantité de poussière qui était restée dans l'appareil flexible sous le piston était assez minime, et deux autres seaux suffirent pour l'évacuer.

Sous ses pieds, maintenant, il y avait le revêtement léger et aluminisé qui servait d'écran contre le soleil. Il avait été tout fripé et endommagé par la pression. Lawrence put le couper et même l'arracher avec sa main sans aucune difficulté tant il était devenu fragile. Il mit ainsi à jour la surface légèrement rugueuse de la coque externe en fibre de verre. Il eût été aisé de la découper immédiatement avec une petite scie mécanique, mais c'eût été une opération fatale.

Car la double coque du *Séléné* n'était plus intacte. Quand le toit avait été percé, la poussière avait dû couler dans l'espace entre les deux parois. Elle était là, sous pression, prête à sortir dès la première incision. Avant qu'on puisse pénétrer dans le *Séléné,* cette mince mais redoutable couche de poussière devait être immobilisée.

Lawrence donna quelques coups légers sur le toit. Comme il avait pu s'y attendre, le son était amorti par la poussière.

Mais dans l'instant même il se produisit une chose à laquelle il ne s'était pas attendu. Au-dessous de lui, des coups furent frappés, d'une façon frénétique, impliquant l'urgence.

Ce signal venu de l'intérieur du bateau n'avait plus rien de commun avec le rassurant « Tout va bien. »

Avant même que les hommes qui étaient à la surface aient pu lui transmettre des informations sur ce qui se passait, Lawrence avait compris que la Mer de la Soif leur jouait un dernier tour pour garder sa proie.

* * *

Karl Johanson, du fait même qu'il était un ingénieur atomique, avait un nez sensible.

Il était assis à l'arrière du bateau, et ce fut lui qui décela l'approche du désastre. Il resta immobile quelques secondes encore, les narines frémissantes, puis il dit au passager qui était auprès de lui.

— Excusez-moi…

Il se leva et se dirigea paisiblement vers la toilette. Il désirait ne pas causer d'alarme si ce n'était pas nécessaire, surtout maintenant

que leur sauvetage allait être imminent. Mais il avait appris, au cours de sa vie professionnelle – et par des exemples si nombreux qu'il n'avait pas eu le souci de tous les retenir – qu'il ne faut jamais négliger une odeur d'isolant brûlé.

Il ne resta dans le cabinet de toilette qu'une quinzaine de secondes. Quand il en ressortit, il marchait plus vite, pas assez vite toutefois pour provoquer de l'inquiétude et de la panique. Il se dirigea vers Pat Harris, qui était en conversation avec le Commodore Hansteen, et il les interrompit sans cérémonie.

— Capitaine, dit-il d'une voix basse et rapide, il y a le feu à bord. Allez vérifier dans la toilette. Je n'en ai parlé à personne.

Pat s'éloigna aussitôt, suivi de Hansteen. Dans l'espace, comme sur la mer nul ne s'attardait à discuter quand il entendait le mot « feu ». Et Johanson n'était pas homme à susciter de fausses alarmes. Comme Pat, c'était un technicien relevant de l'Administration Lunaire. C'était aussi un de ceux que le Commodore avait choisis pour veiller au grain en cas d'incident.

Le petit cabinet de toilette ressemblait à tous ceux que l'on pouvait voir dans les véhicules de faible dimension sur terre, sur mer, dans l'air et dans l'espace. On pouvait toucher aisément toutes ses parois sans bouger de place. Mais il était maintenant impossible de toucher le mur arrière, juste au-dessus du lavabo : il était brûlant. La chaleur avait provoqué des boursouflures dans la fibre de verre. Et les deux hommes constatèrent avec effroi que cette paroi était maintenant bombée.

— Mon Dieu ! s'écria le Commodore, ça va éclater et se propager dans un instant. Qu'est-ce qui a pu provoquer cela ?

Mais Pat s'était déjà éloigné. Il revint quelques secondes plus tard, portant sous son bras deux petits extincteurs.

— Commodore, dit-il, allez prévenir les hommes sur le radeau. Dites-leur que nous ne pouvons plus disposer que de quelques minutes. Je vais rester ici pour le cas où cette paroi éclaterait.

Hansteen fit ce que le capitaine lui avait dit. Pat, un instant plus tard, l'entendit parler dans le microphone. Il entendit aussi la soudaine rumeur qui se fit parmi les passagers. Presque immédiatement, la porte de la toilette s'ouvrit et McKenzie entra.

— Puis-je vous aider ? demanda le physicien.

— Je ne crois pas, répondit Pat.

Il tenait ses extincteurs tout prêts à entrer en action. Il éprouvait une curieuse sensation d'engourdissement, comme si tout cela n'était pas réel et comme s'il allait bientôt s'éveiller de ce mauvais rêve. Peut-être avait-il maintenant dépassé le stade où l'on connaît la peur. Il avait déjà surmonté l'une après l'autre plusieurs crises et maintenant il était comme vidé de toutes ses émotions. Il pouvait encore subir, mais

il ne pouvait plus réagir.

McKenzie posa la même question que le Commodore :

— Qu'est-ce qui a pu provoquer cela ? Qu'y a-t-il derrière cette paroi ?

— Notre principale source d'énergie. Vingt cellules lourdes.

— Qui ont quelle puissance ?…

— Eh bien, nous sommes partis avec cinq mille kilowatts-heures. Nous en avons probablement encore la moitié.

— Eh bien, voilà la réponse : quelque chose est en court-circuit avec cette source d'énergie. Cela doit probablement brûler depuis le moment où les câbles du plafond ont été arrachés.

Cette explication avait un sens. Le bateau était à l'épreuve du feu, à l'épreuve d'une combustion ordinaire. Mais, comme il y avait dans ses cellules suffisamment d'énergie pour le propulser à pleine vitesse pendant des heures, si cette énergie se dissipait en chaleur le résultat ne pouvait être que catastrophique.

Pourtant, à la réflexion, cela semblait impossible. Une telle surcharge aurait immédiatement fait sauter les coupe-circuits – à moins que, pour quelque raison, ils soient restés coincés.

Tel n'était pas le cas, ainsi que McKenzie put s'en assurer après une brève inspection dans la valve d'entrée.

— Tous les disjoncteurs ont sauté, dit-il. Les circuits n'ont pas le moindre courant. Je n'y comprends rien…

Même en cet instant de grand péril, Pat ne put que difficilement réprimer un sourire. McKenzie était l'éternel savant. Il était peut-être sur le point de mourir, mais il voulait savoir. Si on l'avait brûlé sur un bûcher – et c'était sans doute un sort analogue qui les attendait tous – il aurait demandé au bourreau « De quel bois vous servez-vous ? »

La porte s'ouvrit. C'était Hansteen qui venait les rejoindre.

— Lawrence nous fait savoir, dit-il, qu'il en a encore pour dix minutes. Cette paroi tiendra-t-elle jusque-là. ?

— Dieu seul le sait, répondit Pat. Elle peut tenir pendant une heure. Elle peut éclater dans dix secondes. Cela dépend de la façon dont le feu se propage.

— N'y a-t-il donc pas des extincteurs automatiques dans ce compartiment ?

— Ce n'était pas nécessaire… C'est une paroi pouvant résister à la pression externe, et normalement il devrait y avoir le vide de l'autre côté. C'est le meilleur extincteur qui existe.

— J'y suis ! s'exclama McKenzie. Ne voyez-vous pas ? Tout ce compartiment a été envahi par la poussière. Quand le toit a été percé, celle-ci y est entrée. C'est elle qui a court-circuité tout l'équipement électrique.

Pat n'eut pas à discuter pour comprendre que McKenzie avait,

cette fois, raison. A l'heure présente, toutes les parties du bateau normalement dénuées d'air devaient être remplies de poussière. Celle-ci avait dû glisser dans l'espace vide qui se trouvait entre les deux coques lorsque les ouvertures avaient été pratiquées et s'accumuler lentement dans tous les endroits qu'elle pouvait atteindre, notamment dans le compartiment où était la source d'énergie électrique. Le fer météorique qui se trouvait en quantité notable dans la poussière était un bon conducteur. C'était lui qui avait provoqué d'innombrables circuits et courts-circuits.

— Si nous projetions de l'eau sur cette paroi, demanda le Commodore, est-ce que cela serait utile ? Ou est-ce que cela ferait craquer la fibre de verre ?

— Je crois que nous pouvons essayer, répondit McKenzie, mais très prudemment, avec très peu d'eau pour commencer.

Il remplit une tasse en matière plastique – l'eau était déjà chaude – et regarda ses deux compagnons d'un air interrogateur. Comme ils ne faisaient pas d'objection, il lança quelques gouttes sur la surface boursouflée.

Les craquements et sifflements qui en résultèrent furent si effrayants qu'il s'arrêta aussitôt. C'était un trop grand risque. L'idée eût été bonne avec une paroi de métal. Mais cette matière plastique non conductrice aurait certainement éclaté sous l'effet d'une différence de température entre divers points de sa surface.

— Nous ne pouvons rien faire ici, dit le Commodore. Même ces extincteurs ne serviront pas à grand-chose. Nous ferions mieux de sortir et de bloquer tout ce compartiment. La porte offrira un nouvel obstacle au feu et nous pourrons ainsi gagner du temps.

Pat hésitait. La chaleur était déjà presque intolérable, mais il lui semblait que ce serait une lâcheté de quitter cet endroit. Pourtant la suggestion de Hansteen était parfaitement raisonnable. S'il restait ici jusqu'à ce que le feu traverse la cloison, il serait sans nul doute immédiatement asphyxié par la fumée.

— Très bien, dit-il, sortons. Et voyons quelle sorte de barricade nous pouvons dresser contre cette porte.

Il ne songea pas qu'ils n'auraient pas beaucoup de temps pour cela. Déjà on entendait, très distinctement, des craquements dans la paroi qui tenait l'enfer en respect.

Chapitre XV

La nouvelle qu'il y avait le feu à bord du *Séléné* ne pouvait modifier en rien le travail de Lawrence. Il ne pouvait pas aller plus vite qu'il ne le faisait. S'il le tentait, il risquait de commettre une faute, surtout maintenant qu'il était dans la partie la plus délicate de sa tâche. Tout ce qu'il pouvait faire était de continuer, avec l'espoir qu'il serait plus rapide que les flammes.

L'appareil que l'on avait descendu dans le puits pour la besogne finale, ressemblait à un énorme graisseur, ou à quelque version géante de ces seringues dont on se sert pour orner la surface des gâteaux de noces.

Le premier problème, pour Lawrence, était d'introduire un liquide entre les deux parois de la coque, et cela sans laisser la poussière s'échapper. Utilisant une petite riveteuse, il enfonça sept écrous creux dans la paroi externe du *Séléné,* un au centre et les six autres également espacés autour de la circonférence.

Il enfonça la seringue dans le rivet central et pressa sur la détente. Il y eut un léger sifflement quand le liquide pénétra dans le rivet creux, faisant s'ouvrir à l'extrémité de celui-ci une petite valve. Travaillant très vite, mais avec précision, Lawrence passa d'écrou en écrou, lâchant chaque fois la même quantité de liquide. Celui-ci, maintenant, avait dû se répandre d'une façon presque régulière entre les deux coques, formant une sorte de pâté aux contours irréguliers, mais de plus d'un mètre de diamètre. Mais plutôt qu'un pâté, cela devait être un « soufflé », car le liquide avait dû se mettre à mousser dès qu'il avait été injecté.

Quelques secondes plus tard, le tout commencerait à durcir, sous l'influence des éléments catalyseurs qui étaient dans le liquide.

L'ingénieur regarda sa montre il fallait attendre cinq minutes, après quoi le mélange mousseux serait devenu aussi dur que du roc, bien qu'aussi poreux que de la pierre ponce – à laquelle d'ailleurs cette nouvelle substance ressemblerait beaucoup. Ainsi la poussière ne pourrait plus, se glisser dans cette partie de la coque. Celle qui s'y trouvait aurait été comme congelée sur place.

L'ingénieur ne pouvait absolument rien faire pour raccourcir ces cinq minutes. Toute la réussite de son plan en dépendait. Il fallait attendre que la substance qui était sous ses pieds eût atteint la consistance voulue. Si le calcul de la quantité de liquide à injecter et du temps nécessaire pour la prise était erroné, si les chimistes de la base s'étaient trompés, on pouvait tout aussi bien considérer les gens du *Séléné* comme déjà morts.

Il utilisa ces minutes d'attente à nettoyer le puits, renvoyant à la

surface tout le matériel qui ne lui était plus utile. Bientôt il n'eut plus le moindre outil autour de lui, rien d'autre que ses mains nues. Si Spenser avait pu amener en fraude sa caméra dans cet étroit espace – et il aurait conclu un pacte même avec le diable pour pouvoir le faire – les téléspectateurs auraient été totalement incapables de deviner à quelle besogne l'ingénieur allait maintenant se livrer.

Ils auraient été encore plus perplexes en voyant descendre lentement dans le puits un objet qui ressemblait à s'y méprendre à un cerceau d'enfant.

Mais ce n'était pas un jouet. C'était en quelque sorte la clef avec laquelle Lawrence allait ouvrir le *Séléné*.

* * *

Susan avait déjà amené les passagers vers l'avant, c'est-à-dire la partie la plus haute de la cabine depuis que le bateau était en pente. Ils se tenaient tous là, serrés les uns contre les autres, regardant anxieusement le plafond, et l'oreille tendue pour recueillir tout bruit encourageant.

Des encouragements, pensa Pat, ils en avaient grand besoin. Quant à lui, il en avait encore plus besoin que quiconque, car il était le seul à connaître – à moins que Hansteen et McKenzie ne l'eussent aussi deviné – l'étendue réelle du danger qu'ils couraient.

La menace du feu était déjà bien assez grave – et le feu pouvait les tuer s'il faisait irruption dans la cabine. Mais il était lent, et on pouvait le combattre, ne serait-ce que pour le retarder un instant. Mais contre une explosion, ils ne pourraient absolument rien faire.

En vérité, le *Séléné* était une bombe – et la mèche était déjà allumée.

L'énergie en réserve dans les cellules qui actionnaient les moteurs et toutes les installations électriques pouvait se transformer en chaleur, mais ne pouvait pas exploser. Il n'en était pas de même, malheureusement, des réservoirs d'oxygène liquide.

Ils devaient encore contenir une quantité assez importante de cet élément effroyablement froid et violemment réactif. Quand la chaleur croissante crèverait ces réservoirs, il y aurait une explosion à la fois physique et chimique. Une petite explosion, certes, comparée à celles que l'homme pouvait susciter – mais qui serait sans doute équivalente à la déflagration de cent kilos de T.N.T. Ce serait largement suffisant pour mettre le *Séléné* en pièces.

Pat ne vit pas la nécessité de faire part de ses réflexions à

Hansteen. Celui-ci s'occupait de dresser une barricade. On dévissait des fauteuils à l'avant du bateau et on les empilait entre le dernier rang de sièges et la porte de la toilette. Le Commodore avait l'air de préparer la défense contre une invasion plutôt que contre un incendie. Mais n'avaient-ils pas à redouter aussi une sorte d'invasion ? Le feu lui-même, en raison de sa nature, pouvait ne pas se répandre beaucoup après avoir franchi la paroi, mais dès que celle-ci aurait sauté, c'était la poussière qui allait envahir la toilette, puis la cabine.

— Commodore, dit Pat, pendant que vous faites ce travail, je vais commencer à organiser les passagers en vue de l'évacuation. Nous ne pouvons pas avoir vingt personnes qui se précipiteront pour sortir en même temps.

Cette perspective était pour eux un cauchemar qu'il fallait éviter à tout prix. Mais il serait difficile d'empêcher la panique – même dans ce groupe bien discipliné – si la menace d'une mort absolument imminente venait à se produire au moment même où l'on commencerait à faire sortir les gens par l'étroit tunnel vertical.

Pat gagna l'avant de la cabine. Sur la Terre, pour gravir la pente assez raide, cela aurait demandé un certain effort. Mais ici une rampe de trente degrés était à peine notable. Il examina les visages anxieux alignés devant lui et il dit :

— Nous allons quitter le bateau d'un instant à l'autre. Quand l'ouverture sera faite dans le plafond, une échelle de corde descendra. Les dames sortiront les premières, et ensuite les messieurs… Dans l'ordre alphabétique. Ne vous servez pas de vos pieds pour grimper. Rappelez-vous qu'ici votre poids est très faible. Grimpez à l'échelle avec vos mains, l'une après l'autre, aussi rapidement que vous le pourrez, mais sans bousculer la personne qui se trouvera devant vous. Vous aurez tout le temps, et il ne vous faudra que quelques secondes pour atteindre la surface.

« Susan, je vous prie de placer les passagers dans l'ordre convenu. Harding, Bryan, Johanson, Barrett, j'aimerais que vous restiez à notre disposition jusqu'à la fin comme vous l'avez déjà fait. Nous pourrons avoir besoin de votre aide pour…

Il ne termina pas sa phrase. Il y eut une petite explosion étouffée à l'arrière de la cabine – rien de spectaculaire, même pas un bruit aussi fort que celui d'un sac en papier que l'on fait éclater après l'avoir gonflé. Mais ce bruit signifiait que la paroi à l'intérieur du cabinet de toilette avait cédé. Et le trou dans le plafond de la cabine n'était malheureusement pas encore percé…

Au-dessus du toit, Lawrence venait seulement de poser son cerceau à plat sur la coque en fibre de verre et l'assujettissait avec du ciment prompt. Ce cerceau avait à peu près le même diamètre que le puits, à quelques centimètres près. Bien que l'on pût manier cet objet

sans risques, l'ingénieur l'avait mis en place avec des soins exagérés, parce qu'il n'avait jamais acquis cette familiarité avec les explosifs qui caractérise ceux qui vivent avec eux.

La charge de forme circulaire qu'il fixait au fond du puits n'avait rien de particulier en soi ; c'était un modèle parfaitement courant et souvent utilisé. Sa confection n'avait posé aucun problème technique difficile. Son explosion ferait une coupure nette et propre exactement de la dimension et de l'épaisseur désirées. Elle accomplirait en un millième se seconde un travail qui aurait demandé un quart d'heure avec une scie automatique. Lawrence avait d'ailleurs tout d'abord songé à se servir d'une scie, – ce qui maintenant eût été possible. Il était très heureux d'avoir changé d'idée. Car il semblait peu probable qu'il disposerait encore d'un quart d'heure…

Il en avait eu la certitude alors qu'il attendait que le mélange mousseux achevât de durcir. Quelqu'un avait crié au-dessus de sa tête :

— Le feu gagne la cabine !

Il regarda sa montre. Il eut l'impression que l'aiguille des secondes ne bougeait pas. Mais ce n'était qu'une illusion qu'il avait eue déjà plusieurs fois dans sa vie. La montre marchait. Mais le temps n'allait pas à la vitesse qu'il aurait souhaitée. Jusqu'à ce moment, il avait plutôt passé trop rapidement ; maintenant il semblait se traîner sur des pieds de plomb.

Dans trente secondes, le mélange mousseux serait dur comme de la pierre. Il valait mieux le laisser quelques instants de plus et ne pas courir le risque de pratiquer l'ouverture alors qu'il serait encore mou et coulant.

Il commença à grimper l'échelle de corde, sans hâte, tenant dans la main le fil qui était relié au détonateur. Il avait calculé le temps avec une précision parfaite : quand il fut sorti du puits et eut branché le fil, il restait encore dix secondes.

— Dites-leur, fit-il, que nous allons commencer à compter à rebours à partir de dix…

* * *

Tandis que Pat courait vers l'arrière du bateau pour aider le Commodore – sans bien savoir d'ailleurs ce qu'il pourrait faire maintenant – il entendit Susan qui, posément, sans hâte, appelait les passagers.

— Miss Morley, Mrs Schuster, Mrs Williams…

N'y avait-il pas quelque ironie dans le fait que Miss Morley fût de nouveau la première, en raison cette fois d'un hasard alphabétique ? Mais elle ne pouvait pas grommeler contre ce privilège.

A cet instant précis une pensée beaucoup moins drôle traversa l'esprit du capitaine : et si Mrs Schuster, cette dame énorme, ne pouvait pas passer par le puits ? Si elle bloquait la sortie ? On ne pouvait pas, décemment, lui demander de sortir la dernière…

Mais non, tout irait bien… Son cas avait été prévu. Elle avait même été un facteur décisif dans l'établissement des dimensions du caisson. En outre elle avait perdu plusieurs kilos…

A première vue, la porte de la toilette donnant sur la cabine semblait tenir encore. Le seul signe qu'il s'était passé quelque chose derrière était un peu de fumée qui faisait des volutes près des gonds. Pendant un instant, Pat se sentit soulagé. Il faudrait sans doute une demi-heure avant que le feu vînt à bout de la double épaisseur de fibre de verre, et à ce moment-là…

Mais quelque chose chatouillait ses pieds nus. Il eut un mouvement de recul avant même de se demander : « Qu'est-ce que c'est ? »

Il regarda le plancher. Bien que ses yeux fussent maintenant accoutumés à la faible lumière de secours, il lui fallut un certain temps pour comprendre qu'une marée grisâtre et horrible se glissait sous la porte barricadée, et que les panneaux de celle-ci commençaient déjà à se bomber vers la cabine sous la pression de tonnes de poussière.

Peut-être n'était-ce qu'une question de minutes avant qu'ils ne cèdent. Et même s'ils ne cédaient pas, la différence ne serait sans doute pas grande. Cette marée sinistre et silencieuse en quelques instants était déjà montée jusqu'à ses chevilles.

Pat ne tenta pas de bouger, ni de parler au Commodore qui se tenait, immobile lui aussi, tout près de lui. Pour la première fois de sa vie – et il était probable que ce serait aussi la dernière – il éprouva un sentiment de haine violente et inextinguible. En cet instant, tandis que des millions de petites particules lunaires sèches et délicates caressaient ses jambes nues, il sembla à Pat que la Mer de la Soif était une entité consciente et malveillante, qu'elle n'avait jamais cessé de jouer avec eux comme le chat avec la souris. A plusieurs reprises, se dit-il, nous avons pensé que nous avions repris le contrôle de la situation, mais chaque fois elle nous préparait une nouvelle surprise. Nous faisions toujours un pas en arrière. Et maintenant elle est fatiguée de ce petit jeu. Nous ne l'amusons plus. Peut-être, après tout, Radley avait-il raison…

Le haut-parleur qui se balançait au-dessous du tuyau d'air le tira de ses rêveries fatalistes.

— Nous sommes prêts, cria une voix. Groupez-vous à l'extrémité

du bateau et couvrez-vous le visage. Je vais compter à l'envers à partir de dix…

Toutes sortes de pensées continuaient à tourbillonner dans la tête du capitaine.

— Dix…

Tout le monde est déjà groupé au bout du bateau, se dit Pat. Nous n'avons pas besoin de tout ce temps… Peut-être même ne sera-t-il pas suffisant…

— Neuf…

Et je parie que ça ne va pas marcher… La Mer de la Soif ne nous lâchera pas si elle voit que nous avons une chance de nous en tirer…

— Huit…

Et ce sera lamentable, après tous ces efforts. Des tas de gens ont risqué eux-mêmes leur vie pour nous sauver… Ils méritaient mieux que cela…

— Sept…

C'est un chiffre qui porte bonheur… Nous nous en tirerons peut-être… Au moins quelques-uns…

— Six…

Faisons donc comme si tout devait bien se passer… Supposons qu'il faille quinze secondes avant de pouvoir utiliser l'ouverture…

— Cinq…

Naturellement ils devront descendre l'échelle de corde… Car ils ont dû la remonter pour plus de sécurité…

— Quatre…

Et supposons qu'il faille trois secondes par personne pour accéder à l'échelle… Non, disons cinq pour plus de sûreté…

— Trois…

… cela fera vingt-deux fois cinq, c'est-à-dire mille… Non, c'est ridicule… Je ne sais même plus compter…

— Deux…

Disons cent et quelques secondes… Près de deux minutes… Et c'est plus qu'il n'en faut pour que ces réservoirs aient le temps de tout faire sauter…

— Un…

Un ! Et je n'ai même pas couvert mon visage. Peut-être devrais-je me coucher, même si je dois avaler cette sale poussière puante…

Il y eut un craquement sec et bref et une brusque bouffée d'air. Ce fut tout. Rien de spectaculaire dans cette opération de délivrance. Mais les experts en explosifs connaissaient bien leur métier – ainsi qu'on est en droit de l'attendre de tels experts. La puissance de la charge avait été calculée avec la plus grande précision. C'est à peine si l'explosion avait soulevé la poussière qui maintenant recouvrait presque la moitié du plancher de la cabine et était déjà très épaisse à

l'arrière.

Les secondes semblèrent se congeler ; pendant une éternité, il ne se passa rien. Puis ce fut le miracle, lent et magnifique, bien propre à vous couper le souffle par ce qu'il avait d'inattendu – et pourtant tout simple et naturel si l'on avait quelque peu réfléchi à la chose.

Un anneau de brillante lumière blanche apparut parmi les ombres pourpres du plafond. Il devint de plus en plus large et de plus en plus éclatant, puis soudain il fut un cercle complet et parfait tandis que tombait une section du toit.

La lumière qui arrivait d'en haut n'était que celle d'un tube au néon situé près de vingt mètres au-dessus de leurs têtes, mais pour des yeux qui depuis des heures ne connaissaient rien d'autre qu'une avare clarté rougeâtre, ce fut un spectacle plus glorieux que le plus beau lever de soleil.

L'échelle de corde atteignit le plancher presque en même temps que la section circulaire du toit. Miss Morley s'élança comme un coureur et disparut aussitôt dans le tunnel vertical. Mrs Schuster la suivit, un peu plus lentement, mais assez vite néanmoins pour que personne n'ait à se plaindre d'elle. Dans le puits, ce fut comme une éclipse. C'est à peine si quelques rayons filtraient encore le long de cette voie de salut.

Il faisait sombre à nouveau dans la cabine. Après une aube brillante, il semblait que la nuit fût revenue, plus obscure qu'auparavant.

Mrs Williams n'eut qu'une seconde de retard.

Et maintenant les hommes commençaient à grimper. Baldur fut le premier. Il devait bénir sa position dans l'alphabet. Ils n'étaient plus qu'une douzaine dans la cabine quand la porte barricadée de la toilette finalement fit sauter ses gonds et que l'avalanche se produisit.

La première vague de poussière atteignit Pat alors qu'il était au milieu de la pente. Bien que cette substance fût légère et impalpable, elle ralentit ses mouvements au point que bientôt il eut la sensation de patauger dans de la glu. Par bonheur l'air lourd et humide empêcha cette poussière de se soulever, sans quoi elle aurait rempli toute la cabine de nuages étouffants. Pat éternuait et toussait, et était en partie aveuglé, mais il pouvait encore respirer.

Dans la pénombre brumeuse, il entendait Susan qui comptait tandis qu'elle dirigeait les passagers vers le salut.

— Quatorze… Quinze… Seize… Dix-sept…

Il aurait voulu qu'elle parte avec les autres femmes, mais elle était toujours là, guidant ceux dont elle avait la charge.

Tout en luttant contre l'insidieuse poussière qui montait maintenant jusqu'à sa taille, il éprouva pour Susan un amour si grand qu'il lui sembla que son cœur allait éclater. Maintenant, il ne pouvait

plus avoir le moindre doute. Le véritable amour était un parfait équilibre entre le désir et la tendresse. Du désir, il en avait éprouvé pour elle depuis longtemps, mais maintenant la tendresse était elle aussi débordante.

— Vingt… C'est à vous, Commodore… Dépêchez-vous…

— Il ferait beau voir que je passe avant vous, Susan, s'écria Hansteen. Allez… Montez vite…

Pat, aveuglé par la poussière, ne put pas voir ce qui se passait. Mais il devina que le Commodore avait soulevé Sue jusqu'au plafond et l'avait fourrée dans le puits. Ni l'âge ni le fait qu'il avait vécu des années dans l'espace n'avaient affaibli la force de ses muscles – les muscles d'un homme qui était né et avait été élevé sur la Terre.

— Etes-vous là, Pat ? cria le Commodore. Je suis déjà sur l'échelle.

— Ne m'attendez pas… J'arrive…

C'était plus facile à dire qu'à faire. Pat avait l'impression que des milliers de doigts très doux mais tenaces collaient à lui et le tiraient en arrière dans cette marée montante. Il s'accrocha à un dossier de fauteuil maintenant presque enfoui dans la poussière et se tira en avant.

Quelque chose lui fouetta le visage. Il eut un geste instinctif pour écarter cet obstacle, puis il comprit que c'était l'extrémité de l'échelle de corde. Il se hissa de toutes ses forces, et lentement, comme à regret, la Mer de la Soif relâcha son étreinte.

Avant de pénétrer dans le puits, il jeta un regard dans la cabine. Tout l'arrière était maintenant submergé par cette marée rampante et grise, qui était parfaitement plate, sans une seule ride à sa surface : cela semblait incroyable, irréel et doublement sinistre. Pat vit alors une chose dont il sut qu'il ne l'oublierait pas de toute sa vie, bien qu'elle fût banale. A un mètre de lui, une petite tasse en carton flottait sur la marée montante, comme un petit bateau de papier posé par un enfant sur un lac tranquille. Dans quelques minutes elle atteindrait le plafond et serait submergée, mais pour le moment elle continuait à défier bravement la poussière.

Il en était de même de la lumière de secours. Les ampoules pourraient continuer à briller pendant des journées, même quand chacune d'elles serait encapsulée dans des ténèbres absolues.

Maintenant il était dans le puits. Il grimpait aussi vite que ses muscles le lui permettaient, mais il ne put pas rattraper le Commodore. Il y eut un brusque flot de clarté lorsque celui-ci eut dégagé l'entrée. Pat dut plonger ses regards vers le bas pour protéger ses yeux contre un éclat aussi vif. Au-dessous de lui, la poussière montait rapidement, toujours plate et sans rides, unie, paisible… et inexorable.

Mais bientôt le capitaine atteignait le sommet du caisson et surgissait au centre d'un *igloo* fantastiquement surpeuplé. Partout, autour de lui, il vit ses compagnons, ses passagers, plus ou moins épuisés, dépeignés, défaits. Ils étaient aidés et secourus par quatre hommes en scaphandres et un cinquième sans scaphandre qui devait être l'Ingénieur en Chef Lawrence.

Pat trouva étrange de voir de nouveaux visages, après toutes ces journées…

— Tout le monde est-il sorti ? demanda Lawrence d'une voix anxieuse.

— Oui, dit Pat. C'était moi le dernier.

Mais il ajouta :

— Du moins je l'espère…

Il venait en effet de se demander si dans l'obscurité et la confusion des dernières minutes, quelqu'un n'était pas resté en arrière… Radley, par exemple, qui aurait pu décider de ne pas affronter la justice à son retour en Nouvelle-Zélande.

Non. Il était là avec les autres.

Pat commençait à compter les passagers lorsqu'il y eut une brusque secousse dans le plancher en matière plastique, tandis que du puits toujours ouvert jaillissait un cercle de poussière pareil à un rond de fumée. Il frappa le plafond de *l'igloo,* rebondit et se désintégra avant que personne ait pu bouger.

— Que diable est-ce donc ? demanda Lawrence.

— Les réservoirs d'oxygène qui viennent de sauter, répondit Pat Harris. Pauvre vieux bus ! Il aura tenu le coup juste le temps qu'il fallait…

Alors, à sa grande confusion, le capitaine du *Séléné* se mit à pleurer.

Chapitre XVI

— Je ne pense pas que ces drapeaux soient une bonne idée, dit Pat, tandis que le bateau s'éloignait de Port Roris. Quand on sait qu'ils flottent dans le vide, ils semblent faux.

Il devait pourtant admettre que l'illusion était parfaite, car les oriflammes alignés autour de l'embarcadère s'agitaient et flottaient dans une brise… qui n'existait pas. Le mouvement était donné par des ressorts et des moteurs électriques, et ce petit stratagème mettrait sans doute quelque confusion dans les idées des touristes venus de la Terre.

C'était une grande journée pour Port Roris, et même pour la Lune tout entière. Pat regrettait que Susan n'ait pas pu venir. Mais elle n'était guère en état de faire cette promenade. Le matin même, tandis qu'elle l'embrassait avant qu'il ne partît, elle lui avait dit :

— Je n'arrive pas à comprendre comment les femmes sur la Terre peuvent avoir des bébés. Je ne m'imagine pas portant ce poids avec une pesanteur six fois plus élevée.

Mais Pat détourna ses pensées de sa prochaine paternité et se consacra au pilotage du *Séléné II,* qu'il poussa au maximum de sa vitesse. Dans la cabine, derrière lui, les trente-deux passagers poussaient des « oh ! » et des « ah ! » tandis que les grises paraboles de poussière s'élevaient vers le soleil comme des arcs-en-ciel monochromes. Ce premier voyage du bateau, ce voyage d'inauguration, avait lieu en plein jour. Les voyageurs seraient privés de la magique phosphorescence de la mer, de la randonnée nocturne jusqu'au Lac du Cratère par la gorge étroite, du glorieux spectacle de la Terre verte et immobile. Mais la nouveauté et l'excitation du voyage constituaient la principale attraction : grâce au triste destin de son prédécesseur, le *Séléné II* était un des vaisseaux les plus connus dans le système solaire.

Cela confirmait le vieux dicton d'après lequel il n'y a rien de tel qu'une mauvaise publicité. Maintenant que de nombreuses places étaient retenues d'avance, le directeur du Comité Touristique était très heureux d'avoir pris son courage à deux mains et insisté pour qu'on fît un bateau plus grand. Au début, il avait même dû lutter pour obtenir qu'on acceptât simplement l'idée d'un nouveau bateau. « Chat échaudé craint l'eau froide, » disait l'Administrateur en Chef, et pour qu'il cédât il avait fallu que le Père Ferraro et le service géophysique apportent des preuves formelles qu'il n'y aurait pas de nouveau séisme dans la Mer de la Soif avant un million d'années.

— Maintenez le bateau dans cette direction, dit Pat à son copilote. Je vais aller voir nos clients.

Pat était encore assez jeune – avec une petite pointe de vanité –

pour être sensible aux regards admiratifs qu'on lui jetait tandis qu'il traversait la cabine des passagers. Tout le monde, à bord, avait lu son histoire ou l'avait vu à la télévision. En fait, la seule présence de ces gens était l'équivalent d'un vote de confiance.

Pat savait fort bien que d'autres partageaient son mérite, mais il n'avait aucune fausse modestie quant au rôle qu'il avait joué durant les dernières heures du *Séléné I.*

L'objet le plus précieux qu'il possédait était un petit modèle du bateau défunt en or massif, cadeau de noces qui avait été adressé à Mr. et Mrs Harris, « de la part de tous ceux qui ont été du dernier voyage, et avec leurs sincères félicitations. » Pour lui, c'était le seul témoignage qui comptait, et il n'en désirait pas d'autre.

Il était arrivé au milieu de la cabine, après avoir échangé quelques mots de-ci de-là avec plusieurs passagers, lorsqu'il s'arrêta net.

— Hello ! Capitaine, lui disait une voix inoubliable, vous semblez surpris de me voir.

Pat se ressaisit et arbora son plus beau sourire officiel.

— C'est certainement pour moi un plaisir inattendu, Miss Morley. J'ignorais que vous étiez sur la Lune.

— Pour moi aussi c'est presque une surprise, car je ne pensais pas y revenir. Je dois cela au récit que j'ai écrit sur le *Séléné I.* Je fais ce voyage pour «La Vie Interplanétaire ».

— J'espère, dit Pat, que cette fois-ci ce sera un peu moins mouvementé que la dernière fois. Au fait, êtes-vous restée en contact avec les autres ? Le docteur McKenzie et les Schuster nous ont écrit il y a quelques semaines, mais je me suis souvent demandé ce qui était arrivé à ce pauvre petit Radley que Harding avait démasqué.

— Oh ! Il ne lui est rien arrivé, si ce n'est qu'il a perdu son emploi. L'agence de voyages pour qui il travaillait a estimé que si elle le faisait poursuivre, il aurait la sympathie du public, et qu'en outre son exemple pourrait donner à d'autres l'idée de l'imiter. Il vit, je crois, en faisant des conférences devant les amateurs de soucoupes volantes. Il explique à ces croyants ce qu'il a découvert sur la Lune. Et je vais vous faire une prédiction, Capitaine Harris.

— Laquelle ?

— Il reviendra ici un jour ou l'autre.

— Je l'espère bien. Je n'ai jamais compris ce qu'il espérait découvrir dans la Mare Crisium.

Ils se mirent à rire tous les deux. Puis Miss Morley reprit :

— J'ai entendu dire que vous vouliez quitter votre emploi.

Pat la regarda, l'air un peu gêné.

— C'est exact, admit-il. Je vais entrer dans les services de l'espace. Si toutefois je peux passer les tests.

Il n'était pas sûr qu'il le pourrait, mais il savait qu'il devait faire pour cela l'effort nécessaire. Conduire une sorte d'autocar lunaire avait été un métier intéressant et agréable. Mais c'était aussi une impasse – ainsi que Susan et le Commodore l'en avaient convaincu. Il avait aussi une autre raison…

Souvent il s'était demandé combien d'autres vies, en dehors de la sienne, avaient été transformées ou au moins modifiées du fait qu'ils avaient été engloutis par un bâillement de la Mer de la Soif sous les étoiles. Personne, parmi ceux qui étaient à bord du *Séléné* I, n'avait pu ne pas être marqué par cette expérience – et le changement, dans la plupart des cas, avait dû être heureux. Le fait qu'en ce moment il avait une conversation amicale avec Miss Morley en était une preuve.

L'événement devait avoir eu aussi un profond effet sur les hommes qui avaient joué un rôle actif dans les opérations de sauvetage – en particulier le docteur Lawson et l'Ingénieur en Chef Lawrence. Pat avait vu maintes fois Lawson participer à la télévision, sur un ton irascible, à des conférences sur des sujets scientifiques. Il éprouvait de la reconnaissance pour l'astronome, mais il jugeait impossible de l'aimer. Il semblait toutefois que des millions de gens avaient pour lui de l'affection.

Quant à Lawrence, il travaillait d'arrache-pied à ses mémoires intitulés « Un Homme parle de la Lune. » Il était d'ailleurs furieux d'avoir signé le contrat. Pat l'avait déjà aidé à rédiger les chapitres concernant le *Séléné,* et Sue relisait les pages dactylographiées tout en attendant son bébé.

— Excusez-moi, dit Pat en se rappelant ses devoirs de capitaine. Il faut que je m'occupe des autres passagers. Mais, je vous en prie, venez nous voir quand vous irez à Clavius City.

— Je n'y manquerai pas, dit Miss Morley, un peu surprise par cette invitation, mais visiblement contente qu'elle lui eût été faite.

Pat poursuivit sa marche vers l'arrière de la cabine, échangeant des salutations, répondant à des questions. Puis il pénétra dans la valve d'entrée et ferma la porte derrière lui, se trouvant brusquement seul.

La valve d'entrée du *Séléné II* était plus grande que celle du bateau disparu, mais sa disposition et son aspect étaient les mêmes. Il n'était donc pas surprenant que Pat fût envahi par une foule de souvenirs. Ce scaphandre aurait pu être celui dont il avait partagé l'oxygène avec McKenzie et avec les passagers endormis. Cette paroi ressemblait à celle contre laquelle il avait appuyé son oreille pour entendre dans la nuit le murmure de la poussière en mouvement. Et cet endroit clos, en vérité, était tout pareil à celui où il avait connu Susan pour la première fois, au sens littéral et biblique du mot.

Il y avait une innovation dans ce nouveau modèle : la petite

fenêtre dans la porte donnant sur l'extérieur. Il y appuya son visage et regarda la surface de la mer.

C'était du côté du bateau qui n'était pas tourné vers le soleil, du côté où l'on voyait la sombre nuit de l'espace. Bientôt, tandis que ses yeux s'adaptaient aux ténèbres du ciel, il put voir les étoiles. Mais seulement les plus brillantes, car sa rétine était encore trop sensibilisée par la lumière qui se glissait sur les côtés. Mais les reines du ciel étaient là – et aussi Jupiter, la plus éclatante des planètes après Vénus.

Bientôt il s'envolerait dans ces espaces, loin de son monde natal. Cette pensée l'exaltait et le terrifiait, mais il savait qu'il devait partir.

Il aimait la Lune. Mais celle-ci avait tenté de le tuer. Plus jamais il ne se sentirait tout à fait à l'aise à sa surface. Bien que les libres espaces fussent encore plus hostiles et menaçants, ceux-ci, jusqu'à maintenant, ne lui avaient pas déclaré la guerre. Tandis qu'avec son propre monde il n'aurait pu vivre désormais que dans un état de neutralité armée.

La porte de la cabine s'ouvrit et l'hôtesse entra avec un plateau chargé de tasses vides. Pat quitta la fenêtre, abandonna les étoiles. La prochaine fois où il les verrait, elles seraient un million de fois plus brillantes.

Il sourit à la jeune femme vêtue d'un uniforme impeccable et lui montra de la main l'endroit où ils étaient et la petite cuisine voisine.

— Tout cela est votre domaine, dit-il. Prenez-en soin.

Puis il regagna le poste de contrôle pour faire faire au *Séléné II* son premier voyage sur la Mer de la Soif, et pour y faire lui-même son dernier voyage.

Fin du tome II